

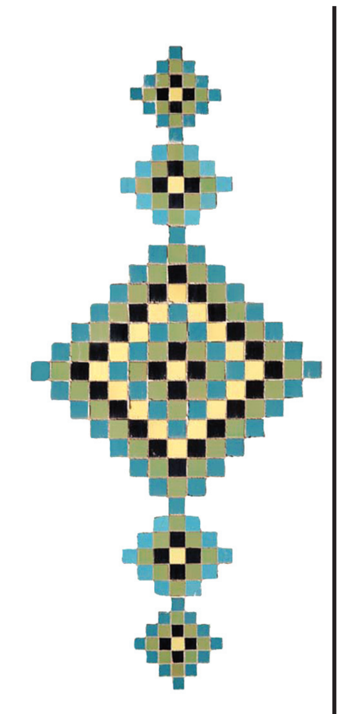
ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 88, Mars 2013, 8e ANNEE
2000 TOMANS
5 €

La langue persane à travers l'histoire (II)

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Djamileh Zia
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Babak Ershadi
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
En gras: "J'ai ressuscité de mon persan le Perse", fameux vers du poète persan Ferdowsi (Xe siècle) où il fait allusion à son rôle dans le développement de la langue persane. Calligraphie en style nasta'ligh d'Abbâs Akhavein, 1990.



Sommaire

LA REVUE DE TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 88 - Esfand 1391
Mars 2013
Huitième année
Prix 2000 Tomans
5 €







CAHIER DU MOIS

www.teheran.ir

CULTURE

LECTURE



L'Académie iranienne de Langue et de Littérature persanes: un aperçu historique

Samira Saeidiân
Traduit par Issâ Valeh

Les académies de langue sont les produits de la constitution, depuis le XVIIème siècle en Europe, d'Etats modernes et le développement de tendances nationalistes, donnant sens, au fur et à mesure, au concept de «langue nationale». Elles participent pour ainsi dire à légitimer, voire établir l'existence des États-nations. Mais si cette institution moderne est née, à titre d'exemple, en France en 1635[1], son apparition en Iran ne date que du XXème siècle! Elle a par ailleurs vu le jour pour normaliser la situation qui régnait à l'époque dans le domaine de la langue. Car des établissements non officiels avaient surgi, par ci par là, en s'étant fixé pour but de «purifier le persan des termes et expressions étrangers». Il n'y avait pas de contrôle sur le travail de ces puristes dont l'œuvre était jugée non scientifique et souvent marquée d'excès. De ce point de vue, la fondation de l'Académie iranienne de langue fut moins comme un choix conscient ou une entreprise de présenter le persan en tant que langue nationale. Notons également que durant cette même durée, son fonctionnement et son mouvement ont été interrompus à plusieurs reprises. Elle a de même subi des changements de nom durant son histoire, pour finalement s'intituler de nos jours «L'Académie de Langue et de Littérature persanes».

L'Académie de Langue et de Littérature persanes est donc une institution iranienne, fondée en 1369 (1990), dont la fonction est notamment de «conserver la force et l'originalité de la langue persane». Elle n'est cependant pas, nous l'avons évoqué, la première de ce genre, suivant deux autres académies: Première académie et Seconde académie. Les deux premières académies ainsi que cette troisième ont été de même mises en place en vue de «chercher et de poser des équivalents persans pour les termes étrangers».

L'Académie iranienne (la Première académie) vit le jour en 1314 (1935), et se donna comme objectif, outre cette normalisation des activités de purification du persan, de confronter également, par une méthode scientifique, cet afflux de termes étrangers en persan, dû à l'accélération de la modernisation du pays au début de la dynastie Pahlavi.

A noter que l'introduction de mots techniques et de nouvelles théories en Iran et donc dans la langue persane date de l'époque qâdjâre. Suite à la fondation de l'école de Dar-ol-Fonoûn, des mots et des expressions européennes, surtout dans les domaines technique, militaire et médical, avaient envahi le persan. A l'époque du constitutionalisme, ce phénomène toucha le domaine des sciences sociales et politiques. Purifier le persan de ces mots et expressions étrangers était à ce titre la première visée

de l'Académie iranienne. Il en résulta cependant une conséquence d'importance majeure: la nation iranienne se dotait d'une identité culturelle bien définie «pareillement aux Européens».[2]

Mais son activité principale, nous le répétons, restait de «purifier la langue et l'écriture persanes des mots et des expressions étrangers», surtout arabes. Car, Rezâ Pahlavi avait entrepris de moderniser l'Iran sur le modèle de la Turquie, encourageant donc un nationalisme notamment basé sur la langue persane. Il voyait en effet l'arabe, langue de l'islam, comme un obstacle à son projet de modernisation. Il suivit cette politique de purification dans tous les domaines. «Il a donc donné l'ordre public daté du premier dêy 2480 (selon le calendrier royal) selon lequel l'armée devait se débarrasser de tout terme étranger et de le remplacer par des mots persans».[3] Le grand poète de l'époque Malek-ol-Shoarâ fit le même constat et considéra la naissance de l'Académie dans la lignée des tentatives royales pour renvoyer les étrangers de la gendarmerie: «Le roi ne s'est point contenté de renvoyer les étrangers, il s'efforce également d'expulser les mots, qu'ils soient européens, arabes ou turcs (…).»[4] Dans ses souvenirs, Ali-Asghar Hekmat évoque l'intérêt du roi pour la langue persane en ces termes: «Il s'intéressait tant à la langue persane que quand un jour, en traversant la rue, il considéra que quelques établissements et boutiques avait fait le choix des noms étrangers (russe, français, anglais ou autre), il ordonna tout de suite par un ordre écrit que tous ces noms soient remplacés par des mots persans; il a aussi chargé la gendarmerie de le faire pour toutes les rues et avenues de la capitale, et l'Académie fut chargée de substituer les noms étrangers, notamment dans les provinces d'Azerbaïdjan, du Khouzestân et de Gorgân (lesquels étaient marqués plus que les autres par la présence des Arabes et Turcs), par des noms persans (…).»[5]

Le 29 ordibehesht 1314 (1935), fut donc émis l'ordre de la constitution de l'Académie iranienne par Rezâ Shâh, fondateur de la dynastie pahlavi. Son premier président fut Mohammad-Ali Foroughi, également connu sous le nom de Zoka-ol-Molk, alors Premier ministre. Sa présidence à l'Académie fut très courte (8 mois), mais l'œuvre qu'il réalisa fut remarquable.

L'Académie iranienne (la Première académie) vit le jour en 1314 (1935), et se donna comme objectif, outre cette normalisation des activités de purification du persan, de confronter également, par une méthode scientifique, cet afflux de termes étrangers en persan, dû à l'accélération de la modernisation du pays au début de la dynastie Pahlavi.



▲ *Entrée de l'Académie de Langue et de Littérature persanes*

Foroughi était un ancien élève de l'école de Dar-ol-Fonoûn où il avait étudié la médecine. Mais sa passion allait à l'histoire et à la littérature, laquelle était le domaine préféré de son père et de son grand-père. En outre, il s'intéressait à la philosophie et à l'art (il apprit la peinture chez Kamâl-ol-molk, à qui il enseigna le français). Il maîtrisait les langues arabe, russe, anglaise et française, compétences pour lesquelles l'État l'avait recruté en tant que traducteur au ministère de l'édition, où ce grand politicien du début du siècle commença à servir la langue persane, notamment grâce à l'invention de termes nouveaux lors de la traduction des ouvrages d'économie et de droit. Entre autres, sa traduction d'*Éléments de l'économie politique* de Paul Beauregard est un exemple à noter où sont donnés bon nombre d'équivalents en persan de termes clés de l'économie. Il a en même temps traduit une œuvre en droit, y ayant déployé un grand talent pour le néologisme. «La maîtrise du traducteur des sujets de ces deux ouvrages, écrit Ghaninejâd, célèbre économiste persan contemporain, sa minutie et ses compétences dans la recherche des équivalents persans pour les termes techniques, lesquels sont souvent pour la première fois posés en persan, font montre de sa connaissance approfondie du persan, de l'étendue de son savoir et de son regard attentif.»[6] Ce constat en dit suffisamment

Le 29 ordibehesht 1314 (1935), fut donc émis l'ordre de la constitution de l'Académie iranienne par Rezâ Shâh, fondateur de la dynastie pahlavi. Son premier président fut Mohammad-Ali Foroughi, également connu sous le nom de Zoka-ol-Molk, alors Premier ministre. Sa présidence à l'Académie fut très courte (8 mois), mais l'œuvre qu'il réalisa fut remarquable.



▲ *Réunion de l'académie de Langue et de Littérature persanes*

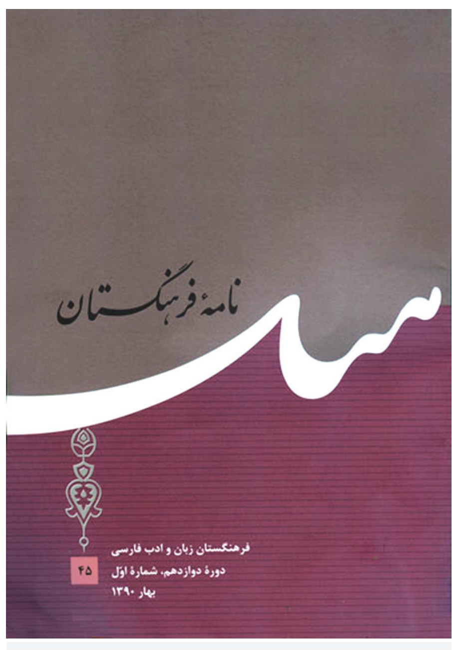
pour justifier la présidence de Foroughi à l'Académie iranienne. Dâryoush Ashouri, autre penseur et philosophe iranien, dit pour sa part: «Foroughi était un éminent homme de lettres et linguiste, il était également doué pour écrire et possédait des idées claires sur la nécessité de reconstruire la langue persane ainsi que sur son futur et les méthodes à poursuivre. Là où les deux générations qui l'avaient précédé avaient compris qu'il fallait rendre plus simple la langue écrite, mais elles n'étaient pas encore à même d'enrichir le persan de termes scientifiques adaptés au mode de vie moderne. Foroughi et ses collègues sont allés dans ce sens. De plus, Foroughî a également rendu un service important à la langue persane en traduisant les philosophes européens, et a ainsi rendu le terrain propice à une évolution stylistique en la matière. Cela fut fructueux et les générations suivantes en profitèrent beaucoup dans leurs méthodes d'enrichissement et de renouvellement du persan.»[7]

En résumé, nous pouvons donc dire que Foroughi fut l'un des premiers à saisir le problème de la langue persane, lequel résidait dans son expression du monde moderne. Foroughi rendit tôt sa place de président à Hassan Vossough, connu sous le nom de Vossough-ol-Doleh, mais resta membre permanent de l'Académie jusqu'à sa mort en 1942.

Vossough aussi était politicien (Premier ministre durant deux périodes, et plusieurs fois ministre et député), mais pratiquait moins les lettres persanes que son précurseur, bien qu'il fut l'auteur de poèmes aujourd'hui rassemblés en recueil. Il resta à ce poste jusqu'en 1938, jusqu'à ce que lui succède Ali-Asghar Hekmat. Contrairement à Vossough, ce dernier était plus connu pour sa carrière littéraire que son travail politique, bien que son mandat au ministère de la culture fût l'un des plus brillants de l'époque.[8] Il fut en outre le premier président de l'Université de Téhéran où il donnait des cours sur l'histoire de la littérature persane ainsi que l'histoire des religions. Outre ses nombreuses traductions, Hekmat a également écrit des textes importants sur la langue persane, dont *Le fin persan,* et *Du persan dessiné sur les Pierres d'Inde*. Il fut remplacé à la tête de l'Académie iranienne par d'autres grands noms: Esmâil Mer'ât, qui figurait parmi les partisans acharnés de la purification de la langue persane des termes étrangers, Issâ Sedigh et Hossein Samii, lequel a écrit un *Normes d'écriture*.

La Seconde Académie, connue également sous le nom d'Académie iranienne de langue, fut fondée en 1968 et resta en place jusqu'en 1981, lorsqu'elle fut intégrée dans le corps d'un institut nouvellement fondé sous le nom d'«Institut d'études et de recherches culturelles». Elle vit le jour après une longue période d'hésitations pendant laquelle fut ressenti «le danger d'invasion» de la langue persane par les langues étrangères.

Concernant l'œuvre de cette première académie, elle fut, dans l'ensemble, remarquable: durant les trois premières années, elle donna jour à mille mots, lesquels furent publiés dans *Les mots nouveaux*. Ce nombre grandit au fur et à mesure et passa à plus de 2000 en 1941. La publication d'une revue annuelle intitulée *Lettre de l'Académie,* et la fondation de bon nombre d'associations scientifiques, de lettres (sous la présidence



▲ *Couverture de* Lettre de l'Académie*, une revue annuelle*

de Malek-ol-Shoarâ), de linguistique, de théâtre, de musique… sont d'autres fruits de cette nouvelle institution.

En 1941, avec l'occupation de l'Iran par les forces alliées, durant la Seconde Guerre mondiale, et la chute de Rezâ Shâh, le travail de cette première académie en matière de construction de mots et de purification de langue prit fin. Le centre poursuivit pourtant ses activités de recherche en littérature avant d'être officiellement dissous en 1954.

La Seconde Académie, connue également sous le nom d'Académie iranienne de langue, fut fondée en 1968 et resta en place jusqu'en 1981, lorsqu'elle fut intégrée dans le corps d'un institut nouvellement fondé sous le nom d'«Institut d'études et de recherches culturelles». Elle vit le jour après une longue période d'hésitations pendant laquelle fut ressenti «le danger d'invasion» de la langue persane par les langues étrangères. Ce danger avait été évoqué au milieu des années 60 par Mohammad Moghaddam, linguiste et homme de lettres de ce temps.[9] Des débats se tintent également dans les médias sur la nécessité d'adapter le persan aux langages des technologies modernes.

Cette nouvelle académie comprenait quatre centres de recherche: choix des mots, groupement des mots persans, langues archaïques, langues moyennes. Elle s'était fixé un double objectif: le choix des mots, et des recherches sur la langue; elle avait donc pour mission de faire également des études sur les langues et dialectes iraniens. Mais son travail principal était toujours de proposer et de faire approuver de nouveaux termes persans. Pour ce faire, neuf commissions avaient été chargées de faire chacune le choix des mots ou de trouver des équivalents pour les termes étrangers, dans un domaine particulier. Ce nombre atteignit celui de 28 en 1978, avec 10 membres pour chaque commission. Les termes étrangers (en principe des langues anglaise et française) étaient présentés sous trois formes aux commissions, dont l'une passait par les cahiers «Quelle serait votre proposition?». Il s'agissait de traduire d'abord un nombre défini de termes techniques de la discipline concernée, de les publier dans lesdits cahiers, et de consulter l'opinion de divers experts et spécialistes en dehors de la commission, en posant cette question: «Quelle serait votre proposition?» Le troisième numéro de cette académie (1974), à titre d'exemple, portait sur les mots des sciences sociales. Une fois les réponses recueillies, on discutait selon les normes définies par l'académie pour décider du mot ou de l'équivalent convenable. On cherchait ces mots notamment dans le réservoir de la langue persane contemporaine. Plus de 6000

termes furent ainsi trouvés, choisis ou définis, et mis à la disposition du public.

Mais cette seconde académie, comme la première, ne fut pas à l'abri des abus de ses membres dans la purification du persan, c'est-à-dire du rejet de tout mot étranger, même s'il était connu de tout le monde et qu'il avait bien trouvé sa place dans la structure du persan. L'exemple est le terme français de «scène» que l'on voulut absolument remplacer par un terme persan ancien, «*viyân*», tandis qu'il avait déjà un équivalent arabe, «*sahneh*». Toujours dans ce sens d'excès, le conseil de l'académie iranienne n'admettait point que l'on garde un terme étranger sous prétexte qu'il était international. On chercha à ce titre un équivalent pour, par exemple, le mot «téléphone».

Pour autant, l'œuvre de cette seconde académie fut aussi remarquable, bien qu'elle n'eût pas le succès de la première.

Pour ce qui de la troisième académie, évoquée au début de ce texte, elle comptait à son origine 17 membres constitués d'éminents chercheurs en langue et littérature persanes. Son premier président fut Hassan Habibi, qui était en même temps vice-président de la République islamique. Après lui, Haddâd Adel assuma ce poste qu'il quitta lors de son élection à la présidence du parlement iranien en 1383 (2005). Après un temps, en 2008, M. Adel fut de retour et est toujours en fonction à ce jour. Il est titulaire d'un doctorat en philosophie de l'Université de Téhéran.

La commission la plus importante de cette dernière académie reste celle du choix des mots, fondée en 1370 (1991). Cette commission est elle-même composée d'un conseil de choix des mots, d'un comité technique, de groupes et conseils de coordination, d'une section de recherche, d'une section informatique et d'un groupe de réalisation. Elle s'est fixé comme objectif de fortifier, de développer et d'armer la langue persane pour répondre aux besoins culturels, scientifiques et techniques du monde actuel, et d'équilibrer en même temps les diverses activités de formation et de choix de mots. Chaque commission fait approuver tous les ans environ 4000 mille mots, publiés dans *Le dictionnaire des mots approuvés* à la fin de l'année. Il paraît également, depuis 2010, pour les termes qui dépassent les mille mots dans chaque discipline, un dictionnaire intitulé *Mille-mots*. Dans l'ensemble, ont été jusqu'ici approuvés par cette troisième académie 35 000 mots[10], lesquels ont été publiés dans 9 cahiers, sous le nom de *Les mots approuvés,* et dont l'usage est obligatoire dans les administrations de l'Etat. D'autres publications de l'Académie de Langue et de Littérature persanes sont: un semestriel intitulé *Lettre de l'académie*, et un ouvrage sur *Les normes d'écriture persane.* ■

La commission la plus importante de cette dernière académie reste celle du choix des mots, fondée en 1370 (1991). Elle s'est fixé comme objectif de fortifier, de développer et d'armer la langue persane pour répondre aux besoins culturels, scientifiques et techniques du monde actuel, et d'équilibrer en même temps les diverses activités de formation et de choix de mots. Chaque commission fait approuver tous les ans environ 4000 mille mots, publiés dans *Le dictionnaire des mots approuvés* à la fin de l'année.

L'histoire de la langue persane et sa découverte en Occident

A. Rouhbakhshân
Traduit par:
Anâhitâ Sâdât Ghâemmaghâmi
Université Azâd Islamique de Téhéran
(Branche Centrale)

Il y a presque sept cents ans, les marins chinois récitaient et chantaient les poèmes du Persan Saadi en naviguant et dansaient sur la musique de ces poèmes. Ces poèmes sont entrés en Chine par les routes, par l'Inde et le Bengale, ou ont été diffusés grâce aux Iraniens eux-mêmes, commerçants et marins qui, en ce temps là, dominaient les mers de l'Inde. Ces poèmes de Saadi ont ouvert le chemin pour que «la douce langue persane» du Khâjeh de Shirâz Hâfez parvienne au Bengale. En effet, aujourd'hui, la présence de la langue française en Inde et au Bengale date d'un peu moins de mille ans.[1] Jusqu'au début du siècle dernier, en Inde, colonie de l'Angleterre, la langue persane était langue officielle, langue de cour, ainsi que langue littéraire. La langue persane y avait une telle importance que lorsque les missionnaires chrétiens se rendaient en Inde aux XVIe et XVIIe siècles, ils «*étaient obligés d'apprendre la langue persane, puisque cette langue était non seulement la langue officielle (de la cour) mais aussi la langue des milieux éduqués, lettrés et culturels de l'Inde.*»[2] Ces pères, qui s'étaient installés en Inde depuis le temps de l'arrivée des Portugais, ont inventé de fausses histoires en écrivant des livres en persan dont l'objectif était de réfuter l'islam et de diffuser le christianisme, - histoires dont on peut notamment voir des exemples dans l'intéressant ouvrage d'Abdol Hâdi Hâeri.[3] N'oublions pas que de nos jours, la même chose se fait d'une autre manière. Parmi ces missionnaires, on peut citer le nom de Jérôme Xavier qui, avant d'aller en Inde, a appris la langue persane pendant huit ans. Plus tard, durant son séjour à Lahore, il écrivit quelques ouvrages prosélytes en persan à l'aide d'un des habitants de Lahore, Abdolsamad Ghâssemi. On peut notamment nommer *L'histoire de Jésus*, *L'histoire de Saint Pedro* et *Le miroir de la vérité*, ouvrages dont les deux premiers ont été traduits en latin par un autre missionnaire qui les a publiés en 1639, en Italie, en ajoutant des textes en persan.

Les premières rencontres

Sans entrer dans le détail des recherches du défunt professeur Fereydani, contentons-nous de souligner que durant des siècles, la langue persane fut la langue courante des affaires, la langue officielle, culturelle et commerciale des pays situés à l'est de l'Iran. Elle a également eu une grande importance en tant que langue commerciale, voire même officielle, dans certaines régions de l'ouest et du nord-ouest de l'Iran, c'est-à-dire l'Asie mineure ainsi qu'à l'est et au sud-est de l'Europe, depuis l'époque seldjoukide jusqu'à la fin de la période safavide.

En ces temps-là, trois langues essentielles dominaient en Orient et Occident: l'arabe, dans les pays du centre, au sud et à l'ouest, c'est-à-dire les territoires de l'Islam (le Proche-Orient, ainsi que le nord et le sud de l'Afrique), le persan dans les territoires orientaux et le nord de ces territoires, ainsi qu'à l'est de l'Europe, et le latin dans la majeure partie de l'Europe centrale, du sud et de l'ouest.

A propos de la présence de la langue persane dans les territoires orientaux et le sud de l'Europe, ainsi que son niveau d'usage, outre les correspondances publiées des khans mongols avec les rois d'Europe, nous pouvons également en déceler d'autres traces.

Tout d'abord, la présence de mots iraniens et persans dans les langues occidentales, parfois tels

quels, parfois avec un changement de forme et de fond, transmis directement ou bien au moyen notamment des langues arabe, grecque ou turque, ou même d'autres langues. Par exemple, en 1080, le mot persan *lâjevard* (azur) est entré en langue française, a changé de forme et est devenu "azur". Le nombre de ces mots et dérivés atteint au moins 140[4], et sont encore lus nombreux en anglais. Il existe à ce propos un ouvrage de référence, bien qu'il n'ait pas retenu l'attention des professeurs et des linguistes.[5] L'entrée de ces mots dans les langues européennes s'est fait probablement en même temps que les exportations d'articles et de produits de l'Iran et des territoires de l'Orient vers l'Occident.

La seconde et importante preuve de l'influence du persan est l'existence de nombreux dictionnaires bilingues ou multilingues traduisant le persan en d'autres langues et vice-versa. Le plus ancien dictionnaire occidental connu est le dictionnaire persan-latin-romain, dictionnaire italien appartenant au poète italien Francesco Pétrarque. Il l'avait offert à la bibliothèque de la ville de Venise. Ce dictionnaire écrit en 1303 (682 du calendrier iranien), a été corrigé et imprimé en 1828 à Paris.[6] Il faut se rappeler que Pétrarque est mort quinze ou vingt ans avant le décès de Hâfez.[7]

Après ce dictionnaire, le dictionnaire trilingue *Codex Comanicus* fut écrit en 1324 ou 1325 (703 ou 704 du calendrier iranien), ses trois langues étant le persan, le couman et le latin. Ce dictionnaire a été imprimé à la fin du siècle dernier par les efforts de Geza Kuun. Les Coumans, Coumen ou Quman étaient un peuple turc qui, entre les IXe et XIIIe siècles, occupait les territoires du sud de la Russie, des montagnes de l'Oural au Danube. Cette région, comme le disaient les écrivains de l'Orient, se nommait Qabchaq. Ce peuple s'est finalement intégré aux Mongols et a disparu.[8]

Ce mouvement de rédaction de dictionnaires montre l'importance, la nécessité et le développement continu de l'étude de la langue persane, parfois de façon intermittente, atteignant son apogée au XVIe siècle. Certaines bibliographies citent une liste plus ou moins complète de ces dictionnaires.[9] Citons également l'un de ces ouvrages, *Le trésor de la langue persane*, en quatre langues: persan, français, latin et italien en 1684 (1063 de l'année solaire) à Amsterdam. Ce livre a été le sujet d'un article de recherche rédigé et publié par Karim Mojtahedi dans la revue *Ayandeh*.[10]

La présence de mots iraniens et persans dans les langues occidentales, parfois tels quels, parfois avec un changement de forme et de fond, transmis directement ou bien au moyen notamment des langues arabe, grecque ou turque, ou même d'autres langues. Par exemple, en 1080, le mot persan *lâjevard* (azur) est entré en langue française, a changé de forme et est devenu "azur". Le nombre de ces mots et dérivés atteint au moins 140, et sont encore lus nombreux en anglais.

La troisième raison est l'existence de plusieurs livres consacrés à la grammaire persane, au vocabulaire persan et même aux proverbes persans rédigés et publiés par des Européens. Par exemple, l'Anglais John Greaves, a rédigé en 1652 (1031 de l'année solaire) un dictionnaire en persan contenant six mille mots courants, ainsi qu'une grammaire de la langue persane (écrite en latin).[11] Peu après Levinus Warner, qui a étudié et appris la langue

persane à Laden, a publié un livre en 1654 intitulé *Les sentences persanes*.[12] La plupart de ces sentences sont tirées du *Golestân* (Le jardin des Roses) de Saadi. La traduction en latin du *Golestân* avait été publiée trois ans auparavant. Peu après, un prêtre du nom d'Ignace de Jésus, qui s'était auparavant rendu en Iran, a écrit en 1640 (1019 de l'année solaire) une *Grammaire de la langue persane*[13] publiée en 1661 (1040 de l'année solaire) à Rome. Ignace, missionnaire, avait séjourné en Iran avec un autre missionnaire, Louis de Dieu. Ce dernier a également écrit un livre de grammaire intitulé *Les éléments de la langue persane*. Il a ajouté à ce livre les deux premiers chapitres du livre *Evolution*, déjà traduit par Jacques Tavous sous forme d'un texte supplémentaire, et a publié ces trois parties ensemble. Durant la première moitié du XVIIe siècle, un autre prêtre, le Père Aimé Chezaud, est venu en Iran et a séjourné à Ispahan. Il connaissait bien toutes les langues orientales et a écrit un dictionnaire sur la langue persane, ainsi qu'un manuel religieux qu'il a offert au chancelier d'Iran.



Le plus ancien dictionnaire occidental connu est le dictionnaire persan-latin-romain, dictionnaire italien appartenant au poète italien Francesco Pétrarque. Il l'avait offert à la bibliothèque de la ville de Venise. Ce dictionnaire écrit en 1303 (682 du calendrier iranien), a été corrigé et imprimé en 1828 à Paris. Il faut se rappeler que Pétrarque est mort quinze ou vingt ans avant le décès de Hâfez.

La quatrième raison est le développement du mouvement de traduction de la langue persane en langues européennes. Ce mouvement avait déjà commencé avec la traduction des œuvres scientifiques et philosophiques en latin. Mais durant l'ère safavide, avec la traduction des œuvres historiques et littéraires de langue persane, le mouvement prit de l'ampleur. Par exemple, à la fin du XVIe siècle, un Italien (ou d'après les Italiens, un Portugais) nommé Teixera, voyageur et aventurier, est arrivé à l'île de Hormoz (au sud de l'Iran) et y a séjourné pendant quelque temps. Il avait appris la langue persane et avait à sa disposition un exemplaire du livre *Rowzât-ol-Safâ* de Mirkhand dont il avait tiré le nom des rois de l'Iran, du premier jusqu'à Shâh Abbâs Ier le Safavide. En plus, il possédait un précieux exemplaire du *Tazkerat-e Hormoz* de Tourân Shâh Hormozi, dont aucun exemplaire n'a été retrouvé à ce jour. Teixera résuma cet ouvrage. Il est ensuite allé de Hormoz à Bassora, de Bassora en Europe et a publié ses livres.

En 1641, Gilbert Gaulmyn, un noble de la cour de France, a offert la traduction française du livre *Nehzat-ol-Gholoub* de Hamdollâh Mostofi au cardinal de Richelieu. La traduction française du livre *Anvâr-e Soheyli* de Mollâ Hossein Vâez-e-Kâshâni a été publiée en France en 1644 (1023 de l'année solaire) sous forme d'un résumé incomplet.[14] En 1652 (1030 de l'année solaire), la traduction latine du *Golestân* de Saadi a été publiée en France par Genitus. Genitus avait acquis une connaissance approfondie des langues orientales dont le turc, l'arabe et le persan à l'école de Liden. L'Anglais Thomas Hyde a traduit en latin, en même temps que Greaves, le livre *Boustân* (Le Verger) de Saadi et le *Bahârestân* de Djâmi. Il est considéré comme le premier

orientaliste anglais. Et enfin le Père Ange Saint Joseph est arrivé à Ispahan le 4 novembre 1664 et a appris le persan chez le Père espagnol Lazare. Outre un dictionnaire en quatre langues, persan-français, italien-latin, dont nous avons déjà parlé, il a aussi traduit un livre médical du persan au latin intitulé *Analyse des composantes identiques avec la méthode perse*[15] qu'il a publié à Paris en 1681 (1060 de l'année solaire).

Ce qui est intéressant à noter est qu'en ce temps-là, la traduction d'ouvrages de langues européennes en persan était rare. Les rares traductions existantes étaient faites par des Européens. Le document le plus ancien existant traduit d'une langue européenne est une traduction du latin en persan de la Bible, datant de 1282 (661 de l'année solaire), dont il existe aujourd'hui un seul manuscrit datant de 1314 (693 de l'année solaire).[16]

La cinquième preuve de l'importance du persan est l'emploi de cette langue à cette époque comme langue officielle et diplomatique ainsi que langue commerciale dans une grande partie du monde. Pendant les 45 ans du règne de Shâh Abbâs, des Arméniens d'Iran et quelques juifs iraniens ont voyagé en Europe et ont créé des délégations commerciales dans des villes comme Livourne, Venise, Amsterdam et d'autres villes. Par la suite, les commerçants musulmans ont eux aussi mis en place des délégations, instituant ainsi un commerce direct avec l'Europe et ce jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Les délégations commerciales iraniennes faisaient régulièrement des trajets dans les grands pays européens, où elles pouvaient utiliser leur propre langue en raison de l'existence de nombreux traducteurs et interprètes. En outre, de très nombreux pays européens et tous les pays asiatiques avaient des ambassadeurs à la cour de Shâh Abbâs le Safavide, mort en 1629 (1008 de l'hégire solaire). Ce dernier avait aussi envoyé des ambassadeurs dans la plupart des pays d'Europe qui avaient soit leurs propres interprètes ou des interprètes étaient à leur disposition. Cependant, une période de décadence suivit et à l'époque de Fathali Shâh Qâdjâr, personne ne pouvait lire les langues étrangères dans tout l'Iran[17] et pour lire une lettre de Napoléon, il fallait aller à Bagdad.[18] A l'inverse, à l'époque de Shâh Abbâs, il y avait tant de traducteurs de langues différentes qu'il envoyait cinq interprètes avec chaque corps diplomatique.

Les délégations commerciales iraniennes faisaient régulièrement des trajets dans les grands pays européens, où elles pouvaient utiliser leur propre langue en raison de l'existence de nombreux traducteurs et interprètes. En outre, de très nombreux pays européens et tous les pays asiatiques avaient des ambassadeurs à la cour de Shâh Abbâs le Safavide.

A cette époque, le persan faisait partie des langues connues dans les cours européennes et l'imitation des mœurs iraniennes était une sorte de prestige exotique. A titre d'exemple, à son retour en France, de la Boullaye le Gouz, ambassadeur de France à la cour d'Iran, s'était habillé de vêtements iraniens pour rendre visite à Louis XIV. De la Boullaye, accompagné de deux autres personnes, arriva le 13 novembre 1605 à Ispahan. Il voyagea ensuite longtemps en Orient sous le pseudonyme d'Ebrâhim Beyg, ce qui lui permit d'acquérir une très bonne connaissance de la langue persane. On peut aussi citer l'évêque arménien

Mathieu de Avanic, qui alla à Rome en 1668 (1047 de l'année solaire) et qui, après son retour à Ispahan en 1673, fit envoyer deux Pères dominicains en Europe avec deux lettres pour le Pape et le Roi de France. Ces deux lettres étaient écrites en persan. Cela nous montre que la langue persane était, à ce moment-là, courante et connue, au moins à la cour de France et au Vatican.

Quelques décennies avant cet événement, c'est-à-dire le 21 décembre 1621, les représentants de l'armée d'Angleterre et les commandants en chef des Iraniens tinrent conseil sur le pont d'un bateau pour déterminer une stratégie de lutte contre les forces portugaises. Les discussions essentielles et finales dans ce domaine ont été signées le 8 janvier 1622 sous la direction d'Allâh-Verdikhân, à Minâ. Il apparaît probable que les discussions se soient déroulées dans une autre langue que l'anglais.

> À l'époque de Shâh Abbâs, le persan faisait partie des langues connues dans les cours européennes et l'imitation des mœurs iraniennes était une sorte de prestige exotique. A titre d'exemple, à son retour en France, de la Boullaye le Gouz, ambassadeur de France à la cour d'Iran, s'était habillé de vêtements iraniens pour rendre visite à Louis XIV.

D'un autre côté, les commerçants et surtout les prêtres voulaient également resserrer leurs liens avec la société iranienne et pour ce faire, le moyen le plus simple était d'apprendre sa langue. Le Père Simon Morales fait partie de ces prêtres qui, sur l'ordre de Philippe II, roi d'Espagne et par le choix du comte Santacruz, dauphin d'Inde, furent nommés ambassadeurs et envoyés auprès du roi Mohammad Khodâbandeh. Il connaissait parfaitement la langue persane et la parlait couramment. Pour cette raison, le roi iranien le nomma tuteur de son fils, Hamzeh Mirzâ, afin qu'il lui enseigne le calcul et l'astrologie. Le père Raphael (Rafael) du Mans, auteur d'un livre tendancieux qu'il offrit en 1660 à Colbert[19], connaissait également les mathématiques et la langue persane, et était interprète du Shâh pour les délégations françaises. Hôte de voyageurs français comme Pétis Delacroix, il leur apprenait le persan. Né en août 1613, de son vrai nom Jacques Dutertre, il fut pendant 40 ans un supérieur de l'ordre des Capucins. Il mourut le premier avril 1696 à Ispahan.

Dans l'introduction de son *Récit de voyages*, Jean Chardin écrit que pour mieux connaître les Iraniens et donner un rapport plus précis de son expérience, durant son deuxième voyage en Iran entre les années 1671-1677, il s'est consacré à l'apprentissage de la langue persane et aux mœurs du peuple iranien. Enfin Pietro Della Valle, ambassadeur et voyageur italien très connu, ramena la dépouille de son épouse assyrienne décédée à Bandar Abbâs à Rome et ses funérailles se passèrent en quatre langues: assyrien, arabe, persan et turc (les quatre langues de l'Orient), et l'épitaphe de sa tombe était également écrite en quatre langues.

Connaissance incomplète et incorrecte

Les Européens qui venaient en Iran et avaient appris la langue persane dans leur propre pays ne pouvaient généralement pas accéder en profondeur à cette langue. Ceux qui, comme Raphael du Mans, qui vécut en Iran durant près de quatre décennies, ou Jean Chardin qui «*prétendait parler persan aussi*

couramment que la langue anglaise et même la langue française» (Schefer, p. 81), ou bien Thévenot, mort en 1667 (1046 de l'hégire solaire) à Myâneh, qui connaissait très bien le persan et le turc et est l'un des seuls à avoir correctement orthographié les noms persans dans son *Récit de Voyages*[20], sont très rares. Pour cette raison, nous pouvons relever de nombreuses informations approximatives et incomplètes dans ces récits, qui constituent néanmoins les premiers documents de l'iranologie. A titre d'exemple, les noms latins et orientaux contenus dans le livre rédigé par Teixera, une composition des deux livres *Rowzât-ol-Safâ* et *Tazkerât-e Hormoz*, comportaient beaucoup d'erreurs. Shefer écrit ainsi que Teixera a rédigé ces noms «*sous la forme la plus fausse*» (pp. 61-62). A l'époque de Shâh Abbâs, un Anglais, Sir Thomas Herbert, accompagné de Sir Dormer Cotton et Naghd Ali Beyg Ilchi, vinrent en Iran et, de retour en Angleterre, Herbert écrivit un récit de voyage dans lequel il enregistra en latin des noms qu'il transforma tant qu'il est impossible de les reconnaître. (Schefer, p. 25). Bedros Bedik, Arménien d'Anatolie, vint en Iran accompagné de l'Evêque Mathieu Evanik au début du XVIIe siècle. Après son retour à Rome, il écrivit en 1678 un livre intitulé *Chihil Sotoun* (lire *Tchehel Sotoun*, littéralement "quarante colonnes", (palais safavide à Ispahan)) où noms propres et communs persans sont considérablement déformés. Même le récit de voyages de Tavernier, très précieux du point de vue du contenu et des renseignements, n'est pas fiable orthographiquement en ce qui concerne les noms.

Ces fautes et lacunes n'ont pas été ignorées des linguistes. Par exemple, au XVIIe siècle, Ange Roussi Joseph critique la traduction persane du Nouveau Testament de Walton. Alors même qu'il a lui-même été critiqué par Thomas Hyde pour les nombreuses erreurs de son dictionnaire multilingue et ce pour toutes les quatre langues du dictionnaire, en particulier le français et le persan. Dans ce dictionnaire, non seulement la transcription des mots est souvent erronée, mais aussi leur traduction.

Remarquer les lacunes et erreurs des dictionnaires et récits, et s'efforcer de les corriger constituèrent les premiers pas vers une iranologie scientifique. Les premiers à l'avoir remarqué furent John Greaves, l'Anglais Thomas Hyde et le Français Petis Delacroix. John Greaves fut le premier iranologue anglais. Il est né en 1636, a appris la langue et littérature persanes de Wellock et a écrit sa thèse de doctorat en persan à l'Université d'Oxford. Il est l'auteur de plusieurs traductions du persan vers le latin. Nous pouvons considérer que Petis Delacroix est le premier iranologue français étant donné que dans le second volume de son récit de voyage publié en 1674, l'une de ses lettres comprend des bases, bien que



Les commerçants et surtout les prêtres voulaient également resserrer leurs liens avec la société iranienne et pour ce faire, le moyen le plus simple était d'apprendre sa langue. Le Père Simon Morales fait partie de ces prêtres qui, furent nommés ambassadeurs et envoyés auprès du roi Mohammad Khodâbandeh. Il connaissait parfaitement la langue persane et la parlait couramment. Pour cette raison, le roi iranien le nomma tuteur de son fils, Hamzeh Mirzâ, afin qu'il lui enseigne le calcul et l'astrologie.

peu élaborées, d'un orientalisme scientifique. Il a aussi corrigé la méthode de Chardin dans l'écriture des noms iraniens. Connaissant l'arabe, le persan et le turc, ayant vécu plusieurs années à Ispahan où il apprit le persan et le langage de l'administration iranienne, il a également traduit un livre du français au persan. Il s'agit de l'*Histoire du roy Louis le Grand par les médailles, emblèmes, devises, jetons, inscriptions, armoiries, et autres monuments publics*. (Schefer, p.88)

L'autre preuve de l'importance du persan dans les échanges est la création des premières écoles de langues orientales dans les pays d'Europe, y compris l'Ecole du Pape Urbain VII à Rome, inaugurée au début du XVIIe siècle. Bedros Bedik, l'Arménien déjà nommé, a étudié dans cette école.

Bien que l'enseignement de la langue et littérature orientales, y compris le persan, ait une longue histoire en Angleterre, comme John Greaves qui a écrit sa thèse de doctorat à l'Université d'Oxford en persan, cet enseignement y a officiellement commencé à partir de 1764.[21] Les écoles de langues orientales ont une histoire plus ancienne en France, puisque la première de ces écoles, l'Ecole des Jeunes de Langues, y a été inaugurée en 1669 (1048 de l'année solaire), ainsi que son homologue, l'«Ecole enfants de langue, à Venise, pour qu'on y enseigne les langues arabe, turque et persane.[22] Après la Révolution française, en 1795, on l'a rebaptisa Ecole spéciale des Langues orientales, et elle est devenue aujourd'hui l'Institut national des langues et civilisations orientales ou INALCO.[23]

Au XVIIIe et surtout XIXe siècles, l'iranologie et l'enseignement de la langue persane en Europe sont entrés dans une nouvelle phase, plus scientifique et sérieuse. D'un côté, de nouvelles écoles d'enseignement des langues orientales voient le jour et de l'autre, les relations irano-européennes se développent. Ainsi, en Allemagne, l'enseignement de la langue et littérature persanes commencent dès le début du XIXe siècle grâce aux efforts de Franz Bopp.[24] Vers la même époque, le Danemark, grâce à Rasmus Rask, s'intéresse à l'iranologie, et quelques décennies plus tard, c'est au tour du Danemark, où Arthur Christensen, en inaugurant l'Institut d'Iranologie du Danemark, donne une nouvelle dimension à l'iranologie.[25] Quant à la Russie, les recherches sur la langue et la littérature persanes y ont commencé dès le début du siècle dernier.[26] Bien que les Japonais aient tardivement commencé leurs études en iranologie, aujourd'hui, ils ont rattrapé ce retard et ont publié de très importants ouvrages en la matière, ainsi que sur l'islam et la philosophie iranienne.[27] Alors que l'islamologie s'est développée dans différents domaines et que le persan est devenu un moyen d'avoir accès à certaines sources pour cette recherche, il existe encore des erreurs dans l'écriture et la traduction des noms, et même dans la traduction du persan en langues étrangères. Un exemple suffirait à illustrer cette carence: Henri Massé, célèbre orientaliste français qui a écrit de nombreux livres sur la culture iranienne et dont les efforts ont contribué à la connaissance de l'Iran en France, est notamment l'auteur d'un *Essai sur le poète Saadi*, traduit en persan par Gholâm Hossein Yousefi.[28] Dans cette traduction, nous pouvons lire:

Le maître Saadi a un quatrain:

«Un jour, ensemble, toi et moi, nous irons à la campagne
Nous quitterons, seuls, la ville, toi et moi.
Tu sais bien quand est-ce que nous serons joyeux?
Quand il n'y aura personne, seulement toi et moi».
(Saadi, Koliyât*, p. 679)*

Massé a employé le mot «campagne» pour *sahrâ*, qui est pour le persan l'équivalent de «champs», mais pas de champs cultivés, puisque le *sahrâ* désigne la plaine et le désert.[29] Ce détail, ainsi que d'autres problèmes du même genre, attirent l'attention des persanophones qui veulent créer des institutions convenables pour l'enseignement de la langue persane. Ces derniers devraient se montrer particulièrement attentifs à la transmission et à la traduction du persan ailleurs dans le monde et, nous espérons que les démarches nécessaires seront faites dans ce domaine. ■

1. A ce propos, il existe des informations assez complètes dans différentes sources, dont la dernière en date était l'ensemble des présentations du Troisième séminaire de la langue persane, dont les annales ont été publiées sous le titre de *Masâel-e zabân-e fârsi dar Hend o Pakestân o Banglâdesh* (Les problèmes de la langue persane en Inde, au Pakistan et au Bangladesh, Téhéran, Presses Universitaires, 1990.)

2. Le Père Raphael du Mans, «*Etat de la Perse en 1660», rédigé pour Colbert*, introduction de Charles Schefer, Paris, Ernest Leroux, 1890.
3. Hâeri, Abdol-Hâdi, *Nokhostin rouyârouyihâ-ye andishegarân-e irâni bâ do rouyeh-ye tamaddon-e bourjouazi-e gharb* (Premières rencontres des penseurs iraniens avec les deux faces de la civilisation bourgeoise de l'Occident), éd. Amir Kabir, 1991, p. 635.
4. Deyhim, Guiti, «Vâje-hâye dakhil-e fârsi dar zabân-e farânsavi» (Les mots persans de la langue française), in *Loqmân*, vol. 5, l'hiver 1991, pp. 29-50.
5. Sajjâdieh, Mohammad Ali, *Vâje-hâye irâni dar zabân-e engelisi* (Les mots iraniens dans la langue anglaise), éd. Bonyâd-e-Neyshâbour, Téhéran, 1984, p. 224
6. Abdolhamd, Abdolmajid, Pakdaman, Nasser, *Ketâbshenâsi tamaddon-e irâni dar zabân-e farânseh* (Bibliographie de la civilisation iranienne dans la langue française), éd. Université de Téhéran, vol. 2, n. 283, p. 30
7. De Fouchécour, Ch. H, «Aux portes de l'Arche de Noé», in Loqman, vol. 1, p. 11. Pétrarque vécut de 1304 à 1374 (683-753 de l'année solaire), et comme Hâfez mourut probablement en 1389, il y a donc un intervalle de 15 ans.
8. Beaucoup d'études ont été menées sur ce dictionnaire:
1-Drima, V., «Sur la datation de la première partie du Codex Cumanicus», in *Orient*, vol. 27, 28 1981, p. 388. A propos de la date de la première partie du dictionnaire.
2-Ligeti, I., «Prolegomena to the Codex Cumanicus», in *Acta Or. Acad*. Sc. Hung., 35, 1981, pp. 1-54 A propos de l'histoire des études en rapport avec ce dictionnaire, les problèmes linguistiques et la manière d'écrire les mots en persan dans ce dictionnaire.
9. Avec prioritairement les bibliographies compilées et publiées grâce aux travaux conjoints des professeurs Mohsen Sabâ, Abdolhamid al-Mohammad, Nâsser Pâkdâman et Yahyâ Mâhyâr Navvâbi.
10. Mojtahedi, Karim, «Ganjineh-ye loghat az gharn-e hefdahom» (Le trésor du vocabulaire depuis le XVIIe siècle), revue *Ayandeh*, 11e année, no. 4 et 5, juillet et août 1987, pp. 266-279.
11. Elementa linguae persicae item, anonymus Persa, de siglis Arabum et Persarum astronomicis, latiné et persicé londini, 1649.
12. Proverbiorum et sententiarum persicarum, centuria, collecta et versione notisque adornata, Jean Maire.
13. Grammatica linguae persicae, 1661.
14. *«Livre des Lumières» ou «La conduite des rois»*, composé par le sage Pilpay indien, traduit en français par David Sahib d'Ispahan, Paris, 1644. Pour en savoir plus sur le choix de David Sahib comme traducteur, voir: Javâd Hadidi, «Saadi et certains nouvellistes français» (en langue française) in *Loqmân*, 4e année, no. 2(été 1988), p. 36
15. Pharmacopoea Persica ex idiomate persico in latinum conversa, Paris, 1681.
16. Curzon, George Nathaniel, *Persia and the Persian Question*, traduit par Gh. Vahid Mâzandarâni, éd. Markaz-e- Elmi-va Farhangi, v.2, 1982, p.641
17. Pour mieux comprendre la signification du mot et les autres formes du mot «Farangui» (occidental) dans la langue persane, voir: N. Takmill-Homâyoun et A. Rouhbakhshân, «Farang et Farangui en Iran», in *Loqmân*, III, 2, (été 1987), pp. 55-78
18. Hadidi, Javâd, «La presse de langue française en Iran», in Loqmân, vol. 2, (été 1989), p. 9.
19. Voir la référence numéro 2.
20. Ce livre a été traduit en persan et publié par Mohsen Sabâ.
21. Sabâ Mohsen, «Tarikhcheh-ye iranshenâsi dar engelestân va amrikâ-ye shomâli» (L'histoire de l'iranologie en Angleterre et en Amérique du nord), éd. Farhang-e-Irânzamin, Téhéran, vol. 12, pp. 218-242.
22. Richard, Francis, «Aux origines de la connaissance de la langue persane en France» in Loqmân, III, I, (hiver, 1987), pp. 23-42
23. Kord Ali, Mohammad, «Madreseh-ye alsaneh-ye sharghi-ye paris» (L'école des langues orientales de Paris), revue *Ta'lim-o-Tarbiat*, 5e année, pp. 369-373 et pp.480-482.
24. Monshizâdeh, Dâvoud, «Sharghshenâsân va sharghshenâsi dar Almân» (Les Orientalistes et l'Orientalisme en Allemagne), revue *Yâdegâr*, vol. 2, no. 8 et 9, pp. 73-81
25. Gharavi, Mahdi, «Motâleât-e irânshenâsi dar Dânmark» (Les études d'iranologie au Danemark), revue *Râhnamâ-ye Ketâb*, v. 2, pp. 744-749
Diakonov, Mikhaïl, «Tahghigh dar zabân-e fârsi» (Recherche sur la langue persane), revue *Sokhan*, (traduit par Jalâl Ale-Ahmad, v.2, pp. 599-604; voir également Afshâr, Iraj, *Râhnamâ-ye tahghighât-e irâni* (Guide de recherches iraniennes), éd. Markaz-e Barresi va Moarrefi-e Farhang-e Irânzamin, Téhéran, 1970, p. 500
26. Pour connaitre brièvement les activités des Japonais sur l'Islamologie et l'Iranologie, voir notamment: *Nashr-e Dânesh*, 9ème année, no.3, Avril-mai 1985, pp. 69-70.
27. Ibid.
28. Massé, Henri, *Essai sur le poète Saadi*, traduit en persan par Gholâm Hossein Youssefi et Mohamad Hassan Mahdavi Ardebili, Téhéran, éd. Tous, 1982, p. 442
29. Aghâyâni Tchâvoshi, Djafar, «Etude/critique de l'Essai sur le poète Saadi de Henri Massé», in *Loqmân*, IV, 2 (été 1988), pp. 75-76

L'influence du français sur la langue persane

Khadidjeh Nâderi Beni

Comme toutes les langues vivantes, le persan a subi diverses influences et réalisé des échanges linguistiques avec d'autres langues. Dans ces échanges interlinguistiques issus de rapports politiques, sociaux, économiques et culturels, la traduction tient un rôle important. Selon les recherches, parmi d'autres langues européennes, c'est le français qui a exercé l'influence la plus vaste et profonde sur la langue persane: dès le début de l'établissement des relations entre l'Iran et l'Europe, les Iraniens ont réservé un accueil favorable à la langue et à la littérature françaises. En persan, de nombreux mots et expressions ont été introduits du français sous forme d'emprunts ou de calques. Le présent article est une étude consacrée à l'influence de la langue française sur le vocabulaire de la langue persane.

Historique de l'influence du français sur la langue persane

La traduction joue un rôle central dans la communication entre les nations. La traduction est basée sur la langue et celle-ci sur la culture. Dès lors, des changements dans la culture entraînent également des transformations de la langue. Pour éclairer l'importance de la traduction, citons la formule de Khosrow Farshidvard qui écrit: «*La langue persane a plusieurs dimensions dont le persan contemporain. Vu que ce dernier est et restera sous l'influence des langues européennes, à mon avis la question la plus importante de la langue persane contemporaine n'est que celle de la traduction…*» (Farshidvard, *Culture et Vie*, p. 5).

Les relations économiques, politiques et culturelles entre les pays provoquent l'entrée de certains éléments d'une langue à une autre. La traduction des annonces et des titres des Unes, des articles, des colonnes et des rubriques politiques de la presse étrangère, etc., participent à l'entrée, bon gré mal gré, d'un grand nombre de nouveaux mots et expressions politiques dans le lexique persan sous diverses formes: «*La traduction se présente sous plusieurs formes dont l'emprunt, le calque et la traduction mot-à-mot qui sont directs, face aux traductions indirectes: la modulation, la transposition, l'équivalent et l'attribution qui ne sont pas dans un rapport direct avec le mot.*» (Ladmiral, p. 19).

Il est évident que pour étudier les modalités de l'influence du français sur le persan, il faut tout d'abord voir l'histoire des rapports bilatéraux entre l'Iran et la France: les relations entre l'Iran et l'Europe datent de l'époque safavide, mais il faut chercher l'origine des relations culturelles franco-iraniennes à l'époque qâdjâre. Les relations diplomatiques, culturelles et scientifiques entre l'Iran et la France, le voyage des étudiants iraniens en France, ont joué un rôle primordial dans l'influence qu'a subi le persan. "*Les changements politiques sous les Qâdjârs, la naissance de l'imprimerie et le développement de la presse ainsi que l'ouverture à l'Occident par les voyages furent les principaux facteurs du développement des traductions en Iran au XIXème et au début du XXème siècle*", souligne Ch. Balaÿ dans Sa *genèse du roman persan moderne*.

Dans son projet de fondation du Dâr-ol-Fonoun (l'école polytechnique), Amir-Kabir[1], qui ne trouvait pas l'encadrement pédagogique adéquat en Iran, dut recruter des professeurs étrangers. Au départ, les matières enseignées comprenaient essentiellement les sciences militaires et les autres sciences nécessaires à tout soldat: infanterie, artillerie, médecine, mais aussi complémentaires comme le français, ou encore l'histoire et la géographie. On vit ainsi l'apparition d'un grand nombre de mots et d'expressions traduits ou bien empruntés au français.

Selon M. Farshidvard, cinq facteurs ont contribué à accélérer le processus d'entrée du français dans

la langue persane contemporaine: 1) Les fondateurs de la culture et de la civilisation modernes persanes ont dans leur grande majorité fait leurs études supérieures dans les universités de pays européens francophones, essentiellement en France et en Belgique. A partir de l'époque qâdjâre, de nombreuses traductions du français au persan furent réalisées dans lesquelles les traducteurs tendent à s'écarter du langage littéraire ampoulé et en vogue à l'époque à la cour qâdjâre. C'est le cas des *Aventures d'Hadji Bâbâ d'Ispahân* de J. Mourrier qui furent traduites par Mirzâ Habib Dastân-e Beni, surnommé Esfahâni.[2] Cette traduction, aujourd'hui considérée comme un chef-d'œuvre, fut imprimée en Iran au début du XXe siècle. Le travail de Mirzâ Habib n'est pas une simple traduction mais une sorte d'élévation du texte original, une réécriture de l'œuvre qui eut un impact important sur la littérature iranienne et inaugura une nouvelle phase dans l'histoire de la prose moderne persane. 2) De nombreuses lois juridiques et administratives ont été directement extraites et traduites à partir des lois françaises. 3) Pendant longtemps, on enseignait la langue française à titre de langue principale dans les écoles et les collèges iraniens. 4) La suprématie culturelle et scientifique de la France dans toute l'Europe et dans le monde. 5) Les syntagmes persans et français se ressemblent beaucoup; c'est notamment le cas de l'ordre du nom et son complément, ou bien de l'ordre du nom et son adjectif dans les locutions adjectives.

Exemple:

> **Les relations diplomatiques, culturelles et scientifiques entre l'Iran et la France, le voyage des étudiants iraniens en France, ont joué un rôle primordial dans l'influence qu'a subi le persan.** "*Les changements politiques sous les Qâdjârs, la naissance de l'imprimerie et le développement de la presse ainsi que l'ouverture à l'Occident par les voyages furent les principaux facteurs du développement des traductions en Iran au XIXème et au début du XXème siècle*".

La transcription	Le mot français	Le mot persan
Ekhtelâf-e nazar	Divergence de vue	اختلاف نظر
Mavadd-e avvalieh	Matières premières	مواد اولیه
Tchechmân-e âbi	Yeux bleus	چشمان آبی

Etude générale

Du point de vue typologique, l'ensemble des termes et expressions traduits du français est divisé en plusieurs types:

1- Les emprunts: Nous considérons comme *emprunt* au sens strict, les mots entrés dans le persan sans avoir subi de changement morpho-sémantique vis-à-vis de la langue d'origine. Ces mots sont donc simplement repris avec éventuellement une simple adaptation graphique ou phonétique. Si l'objectif de l'action d'emprunter est de remplir les lacunes lexicales, il peut être

considéré comme un fait positif. Néanmoins, il faut autant que possible éviter ce que l'on appelle les emprunts superflus, c'est-à-dire emprunter des termes qui ont un équivalent en persan, car ce phénomène aboutira à l'appauvrissement de la langue emprunteuse et nuira au système lexical de la langue. Ainsi, le terme de minimessage (SMS en persan), peut simplement être remplacé par پیامک (*payâmak*) ou manœuvre (*manovr* en persan) par رزمایش (*razmâyesh*). Il arrive parfois que les équivalents approuvés par l'Académie soient rejetés par la communauté langagière, et que parallèlement les locuteurs de toute couche sociale composent des néologismes qui sont rapidement acceptés et mis en usage.

Certains emprunts français, s'accordant à l'appareil phonétique de la communauté persane, ont été persanisés pour former partie intégrante de la langue persane actuelle, comme: *autobous*, اتوبوس (l'autobus); *télévision* تلویزیون (la télévision).

Les emprunts sont pour la plupart des termes techniques et scientifiques. A la suite de l'arrivée d'un phénomène scientifique, technique, etc., la nomenclature étrangère utilisée pour nommer et expliquer ce phénomène trouve une voie dans la langue emprunteuse. Certains emprunts français, s'accordant à l'appareil phonétique de la communauté persane, ont été persanisés pour former partie intégrante de la langue persane actuelle, comme: *autobous*, اتوبوس (l'autobus); *télévision* تلویزیون (la télévision). Parfois aussi, les deux ou trois morphèmes d'une locution sont tous des emprunts:

Transcription	Le mot français	Le mot persan
Bomb-e pelâstiki	Bombe plastique	بمب پلاستیکی
Kârt-e vizit	Carte de visite	کارت ویزیت
Kârt postâl	Carte postale	کارت پستال
Rob do châmr	Robe de chambre	رب دشامر
Orkestr samfonik	Orchestre symphonique	ارکستر سمفونیک

2- Les hybrides: il y a aussi des mots persans dont une partie est empruntée et l'autre persane; ils s'appellent *hybrides*:

Atomi	Atomique Le terminal «ique» se transforme parfois en «*i*» qui est un suffixe relatif au persan.	اتمی
Bombârân	bombardement	بمباران

- Certaines locutions sont composées d'un emprunt et un morphème persan; dans la liste suivante, les morphèmes français sont écrits en gras:

Transcription	Le mot français	Le mot persan
Servis-*e djâsoussi*	service d'espionnage	**سرویس** جاسوسی
Siâsat-e ***amperiâlisti***	politique impérialiste	سیاست **امپریالیستی**
Gheir-e ***atomi*** *chodan*	dénucléarisation	غیر **اتمی** شدن
Komision-*e siâsi*	commission politique	**کمیسیون** سیاسی
Konferâns-*e sarân*	conférence des chefs	**کنفرانس** سران
Gârd-*e melli*	garde nationale	**گارد** ملی
Diâliz *kardan*	dialyser	**دیالیز** کردن

3- Les calques (traduction littérale): le *calque* est une traduction des éléments constituants du mot étranger par des éléments correspondants autochtones et combinés selon les règles propres à la langue emprunteuse. Nous pouvons observer de nombreux mots et expressions qui semblent être littéralement traduits des langues étrangères et surtout du français. Ils sont formés d'éléments persans et construits selon des modèles persans. Ces créations appartiennent au système linguistique persan, elles sont donc transparentes. Leur prononciation et leur orthographe ne posent pas de problème pour les utilisateurs du persan et ne provoquent pas la moindre réaction négative dans les sociétés iraniennes.

Certaines expressions semblent être littéralement traduites des langues étrangères, formées d'éléments persans et construites selon des modèles persans.

Sib-e zamini	Pomme de terre	سیب زمینی
Râh-e âhan	Chemin de fer	راه آهن
Noght-e nazar	Point de vue	نقطه نظر
Tcherâ ke na?	Pourquoi pas?	چرا که نه؟
Rou-ye kasi hesâb kardan	Compter sur quelqu'un	روی کسی حساب کردن

4- Les termes et expressions introduits indirectement à travers des traductions faites des langues étrangères dans les pays arabes comme le Liban: استعمار (la colonisation); اقتصاد (l'économie); اکثریت (la majorité).

Quelques remarques linguistiques:

a) Les traducteurs et même les linguistes commettent parfois des erreurs qui contribuent à faire de la langue une langue confuse et erronée, et menant à constater des cas comme suit:

1) Les verbes français sont traduits en persan à l'aide d'auxiliaires qui sont assez nombreux dans la langue persane, comme les verbes ci-dessous dont les auxiliaires sont soulignés:

La transcription	Le mot français	Le mot persan
Mekâniz-e kardan	mécaniser	مکانیزه کردن
Diâliz kardan	dialyser	دیالیز کردن
Elektroliz kardan	électrolyser	الکترولیز کردن

Néanmoins, il arrive parfois que le traducteur ou le linguiste forgent des verbes impropres et irréguliers, par exemple les verbes *barghidan*, برقیدن (électriser), *younidan*, یونیدن (ioniser), *diyâlizidan*, دیالیزیدن (dialyser), *oxsâidan*, اکساییدن (oxyder), qui sont formés par analogie avec des verbes comme *fahmidan* (comprendre), *talabidan* (vouloir) «فهمیدن, طلبیدن», et qui d'ailleurs, font une double falsification en construisant des faux mots tels que *ionesh* (ionisation), *barghesh* de *bargh* (électrisation), *diâlizesh* (dialyse).

2) Certains spécialistes tentent d'établir des rapports radicaux entre les éléments grammaticaux des deux langues de départ et d'arrivée. Par exemple, les préfixes *trâ* «ترا» et *pirâ* «پیرا» qui sont forgés par analogie avec «trans» et «para», et nous voyons des termes faux comme *tarâbari* «ترابری» et *pirâpezeshki* «پیراپزشکی», équivalents donnés pour les termes «transport» et «paramédical». Dans les exemples suivants, nous voyons à l'inverse comment les éléments grammaticaux français ont été convenablement remplacés par les préfixes ou suffixes persans dont les originaux français figurent en gras:

Tadjdid-e hayât-e siâsi	**re-**naissance politique	**تجدید**-حیات سیاسی
Tasmim-e gheir-e ghânouni	décision **il-**légale	تصمیم **غیر**-قانونی
Tadjzi-e talabi	séparat-**isme**	تجزیه-**طلبی**
Siâsat-e bitrafi	politique d'**im-**partialité	سیاست **بی**-طرفی
Hamzisti-e mosâlemet âmiz	**co-**existence pacifique	**هم**-زیستی مسالمت آمیز

3) A l'imitation des langues étrangères qui ont formé des mots comme «psycholinguistique», formé de psychologie + linguistique, certains traducteurs tentent de traduire les expressions étrangères en un seul mot et, par conséquent, ils n'arrivent pas à transmettre la signification originale. Reprenons l'exemple de *pirâpezeshki* «پیرا پزشکی» qui est l'équivalent donné pour le mot français «paramédical» et qui est formé de deux morphèmes *pezeshki* «پزشکی» (médical) et *pirâmoun* «پیرامون» (autour de), mais qui ne permet plus de transmettre le sens exact et original du mot. Il vaut donc mieux dire *dar hol-o-hosh-e pezeshki* «در حول و حوش پزشکی» ou *pezeshki janbi* «پزشکی جنبی». C'est aussi l'exemple de *havânirouz* «هوانیروز», forme atténuée de *nirou-ye havâ'i vâbasteh be nirou-ye zamini* «نیروی هوایی وابسته به نیروی زمینی», signifiant force aérienne dépendant de la force terrestre.

4) Parfois les équivalents donnés pour les termes étrangers introduisent dissonance ou une certaine cacophonie, par exemple *pâdtan* «پادتن» équivalent à «anticorps», est constitué d'un assemblage de *d* «د» et *t* «ت» dont les points d'articulation sont rapprochés

et la prononciation difficile. Il est donc préférable d'employer *zedd-e badan* «ضد بدن», littéralement anti-corps. En outre, il faut autant que possible éviter les suffixes et préfixes anciens persans comme *dej, pâ, khim, Afand, desh,* etc.

c) Parmi l'ensemble de ces erreurs, certaines sont admissibles:

1) Les faux équivalents qui sont depuis longtemps acceptés et en usage; par exemple, l'Organisation Mondiale de la Santé est connue en Iran, sous le nom *sâzmân-e jahâni-e behdâsht* «سازمان جهانی بهداشت» (organisation mondiale de l'hygiène), alors que son équivalent exact est «سازمان جهانی تندرستی».

2) Les emprunts qui ont été persanisés et diffusés: *télévision*, تلویزیون (la télévision)

3) Les traductions littérales (calques): *rou-ye kesi hesâb kardan*, روی کسی حساب کردن (compter sur quelqu'un); *âtash goshoudan*, آتش گشودن (ouvrir le feu)

b) Comme nous l'avons déjà dit, l'époque qâdjâre constitue le point culminant de l'influence directe des langues européennes sur la langue persane. Les traductions font paraître de nombreux mots et expressions sous diverses formes. Parallèlement l'emploi des mots et locutions arabes a tendance à diminuer; ces deux paramètres faisant de la langue persane une langue de plus en plus simplifiée. Comme nous l'avons déjà signalé, les traductions de certains mots étrangers dont le français dans les pays arabes comme le Liban, ont été introduites dans la langue persane. Cette réalité souligne un type de pénétration indirecte du français dans la langue persane. En voici une liste plus détaillée:

1) Les mots:

Vatan	Patrie (nf)	وطن
Matbou'ât	Presse (nf)	مطبوعات
Mosta'mereh	Colonie (nf)	مستعمره
Djomhouri	République (nf)	جمهوری
Esteghlâl	Indépendance (nf)	استقلال
Eslâhât	Réformes (nf)	اصلاحات
Aghalyat	Minorité (nf)	اقلیت
Eghtesâd	Economie (nf)	اقتصاد

2) Les locutions:

Ghovây-e siâsi	Les Pouvoirs politiques	قوای سیاسی
Monâsebât-e siâsi	Les Rapports politiques	مناسبات سیاسی
Hayât-e eghtesâdi	La Vie économique	حیات اقتصادی
Ghânoun-e asâsi	La Loi constitutionnelle	قانون اساسی
Madjles-e melli	Le Parlement national	مجلس ملی

Concordance phonétique:

On sait que chaque langue a son appareil phonétique avec ses caractéristiques et ses propres particularités. En s'introduisant dans une langue, un mot s'harmonise phonétiquement avec les règles de la langue d'arrivée et perd son aspect étranger. On peut évidemment observer cette situation à propos des emprunts d'origine française qui ont été persanisés lors de leur introduction dans la langue persane.

En outre, nous pouvons évoquer certains changements phonétiques subis par les mots français entrés dans la langue persane:

a) [R]→[r]: Ex. service [seяvis]→[servis]
b) [a]→[â]: Ex. candidat [kãdida]→[kândidâ]
c) h aspiré→[h]: Ex. Hollande ['olãd]→[holand]
d) [œ], [e], [ø]→[o]: Ex. terreur [teяœя]→[teror]
e) [y]→[u]: Ex. capitulation [kapitylasjõ]→[kâpitulâsiyon]
f) [õ], [ã], [e□]→[on], [ân], [an]:→Ex. parlement [paяlemã]→[pârlemân]
g) Des mots comme «sioniste» et «sionisme» ont été arabisés afin d'être prononcés facilement: [sjonist]→[sahyonist]
h) En ce qui concerne les emprunts du français qui commencent par deux consonnes, on ajoute une voyelle au début du mot, ou bien on met une voyelle entre les deux consonnes initiales.
Ex. Standard [stãdaя]→[**e**stândârd]; clinique [klinik]→[k**i**linik] ■

---

1. Mirzâ Taghi Khân Amir-Kabir est l'un des plus grands politiciens de l'histoire qâdjâre. Après sa désignation à la présidence de la cour qâdjâre, il réorganisa les affaires sociales et politiques. Avec l'instauration du Dâr-ol-Fonoun et l'emploi de professeurs étrangers, il compte parmi les avant-gardes de la modernisation en Iran. Après son exil à Kâshân, il fut assassiné par des agents gouvernementaux.
2. Mirzâ Habib Dastân-e Beni, surnommé Mirzâ Habib Esfahâni. Il fut le premier Iranien à compiler la grammaire persane. Il rédigea cette compilation en prose, dans un langage clair et simple, et choisit le titre de *Dastour-e zabân*, à la place du terme arabe *sarf va nahv*. Cet écrivain novateur fit ses études à Ispahan et à Téhéran, pour les poursuivre ensuite en Allemagne et à Bagdad. Son pseudonyme poétique était *Dastân* ("histoire") et il composait des poèmes en persan et en turc. Libéral, il critiqua le régime de l'époque et dut s'exiler en Turquie où il décéda en 1897 (1318) et fut enterré à Boursey. Voir aussi notre article intitulé: «Présentation de la version persane des *Aventures de Hadji Bâbâ d'Ispahan*» dans *La Revue de Téhéran,* n°36, novembre 2008; consultable sur: http://www.teheran.ir/spip.php?article828.

Bibliographie:

- Balaÿ, Christophe, *La genèse du roman persan moderne,* Institut Français de Recherche, 1998.
-Farshidvard, Khosrow, "Influence de la traduction sur la langue persane", in *Culture et Vie*, n□'b0 23, 1385 (2006).
- *Discours sur la Langue persane*, Téhéran, Amir-Kabir, 1375 (1996).
- Haghâni, N., *Nazarhâ va Nazariyeh-hâye tardjomeh* (Les points de vue et les théories de la traduction), Téhéran, Amir-Kabir, 1386 (2007).
- Ladmiral, Jean-René, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1944.
- Safavi, Kourosh, *Goftârhâ-ye dar zabânshenâsi* (Discours sur la linguistique), Téhéran, Hermès, 1380 (2001).
- Moshiri, Mahshid, *10 articles sur la Langue, le Lexique et la Traduction*, Téhéran, Alborz, 1373 (1994).
- Nâderi Beni, Khadidjeh, "Emprunt: «la solution désespérée de la traduction?»", in *La Revue de Téhéran*, n□'b0 41, avril 2009. Consultable sur: http://www.teheran.ir/spip.php?article935.
- Nâsseri, K., "Nokâti darbâreh-ye zabân-e elmi-ye Fârsi" (Quelques notes sur la langue scientifique persane), extrait de *La langue persane, la langue de science,* Téhéran, Markaz-e Nashr-e Dâneshgâhi, 1363 (1984).



L'évolution de la langue persane au cours de l'histoire

Mohammad Peykani

«Demeure de l'être», pour reprendre l'expression de Heidegger, la langue est le berceau de l'histoire. Sans elle, l'homme n'aurait pas d'histoire.

Le persan est une langue iranienne de la branche indo-iranienne des langues indo-européennes. On le parle essentiellement en Iran, Afghanistan, Tadjikistan et pays historiquement sous influence persane. La langue persane se situe dans la continuation du moyen perse, la langue religieuse et littéraire officielle de la Perse sassanide, lui-même une continuation du vieux persan, la langue de l'Empire perse durant l'ère achéménide. Le persan est une langue pluri centrale et sa grammaire est semblable en cette caractéristique à certaines langues européennes contemporaines.

Le persan compte approximativement 110 millions de locuteurs natifs et est langue officielle en Iran, Afghanistan et Tadjikistan. Des siècles durant, le persan a également été une langue culturelle prestigieuse en Asie centrale, Asie du sud et Asie mineure.

Le persan a eu une influence considérable (principalement dans le lexique) sur les langues voisines, particulièrement les langues altaïques de l'Asie centrale, du Caucase et de l'Anatolie, les langues iraniennes voisines, aussi bien que sur l'arménien et les langues indo-aryennes, en particulier l'urdu. Il a exercé moins d'influence sur l'arabe, en en empruntant beaucoup de vocabulaire.

Avec déjà une riche histoire littéraire préislamique en moyen perse, c'est-à-dire avant l'islam, le persan devint la première langue de la civilisation musulmane à briser le monopole de l'arabe sur la prose et la poésie et très vite, la composition de poésies en persan s'est établie comme une tradition de cour dans de nombreuses cours d'Asie.

Selon les documents disponibles, la langue persane est la seule langue iranienne ayant existé avec une continuité sans rupture, sous formes de vieux perse, moyen perse et persan.

L'histoire connue de la langue persane peut être divisée en trois périodes distinctes:

Le vieux perse: Le vieux perse, originaire du sud-ouest du plateau iranien, a évolué du proto-iranien. À la différence du persan moderne, le vieux perse avait une grammaire très flexionnelle, avec des déclinaisons propres aux genres masculin, féminin et neutre et au nombre (singulier, double, pluriel).

Le moyen perse: Le nom originel du moyen perse était le *pârsik* ou *pârsig,* d'après le nom du groupe ethnique perse du sud-ouest, c'est-à-dire les Pârs, d'où viennent également les noms de vieux perse et de persan. Suite à l'effondrement de l'Empire sassanide, le pârsik, désormais écrit avec l'écriture

arabe, référa uniquement au persan utilisé jusqu'au milieu du IXe siècle, après quoi le persan moderne prit sa place.

La propagation géographique du persan à partir du XIe siècle en a également fait un moyen de communication important qui permit notamment aux tribus altaïques de l'Asie centrale, voisines de l'Iran, de faire la connaissance de l'islam et de la vie citadine. Ainsi, le nouveau persan est devenu tôt une *lingua franca* transrégionale, en raison notamment de sa structure morphologique relativement simple.

Cependant, il faut préciser qu'il est erronément nommé le *pahlavi*, alors que le pahlavi est en réalité uniquement un *système d'écriture,* utilisé non seulement pour le moyen-perse mais aussi pour d'autres langues iraniennes avant l'islam. Le pahlavi avait été adopté auparavant par les Sassanides (Perses, originaires du sud-ouest de l'Iran) et avant eux par les Arsacides (Parthes, originaires du nord-est). Bien que cette distinction entre le persan (moderne) et le pahlavi ou moyen-perse sassanide ait été notée jusqu'au VIIIe siècle, notamment par Rouzbeh (Abdullah Ibn al-Muqaffa), on ne la voit plus dans les commentaires arabo-persans postérieurs à cette date.

Le nouveau persan: L'histoire du nouveau persan (le persan actuel dans sa forme contemporaine) s'étend sur plus d'un millénaire. Le développement de la langue de l'Iran dans cette dernière période est souvent divisé en trois stades premier, classique et contemporain. Les locuteurs natifs persans peuvent comprendre les textes du premier stade avec une adaptation moderne minimale, car la morphologie du persan, et dans une moindre mesure, son lexique, sont restés relativement inchangés durant ce millénaire.

Le nouveau persan postérieur: Le nouveau persan s'est développé à partir du VIIIe siècle en tant que langue littéraire indépendante. Avec le déclin du pouvoir du califat au IXe siècle, le persan a entamé un sérieux rétablissement après le choc de la confrontation avec l'arabe et les fondations d'une renaissance iranienne ont été posées au travers des lettres. Ainsi, le nouveau persan est né dans l'Iran de l'est par l'adaptation de la forme parlée de la langue de cour persane de la période sassanide. Le berceau de la renaissance littéraire persane se trouve ainsi dans l'est de l'Iran. Ce nouveau persan était déjà parfaitement maîtrisé en tant que langue orale et les trois dynasties iraniennes Tâhirides (820-872), Saffârides (860-903) et Samanides (874-999), toutes trois formées à l'est de l'Iran, permirent également la mise en écrit et donc, la naissance d'une littérature basée sur cette langue nouvelle, alors complètement formée. Ceci permit le développement littéraire du persan, notamment en gammes et pouvoirs d'expression. Abbâs de Merv est mentionné comme étant le premier ménestrel à avoir scander des vers dans la nouvelle langue persane et après lui, ce sont les poèmes de Hanzaleh Badgheysi qui sont parmi les premières œuvres littéraires du persan.

L'un des premiers poètes importants ayant composé en persan fut Roudaki, qui fut poète de cour auprès des Samanides (Xe siècle). Sa réputation de poète de cour, de musicien accompli et de chanteur a survécu jusqu'à aujourd'hui, bien que peu de sa poésie ait été préservée. Du peu qui reste de son œuvre, on peut

notamment citer des fables versifiées, compilées quelques siècles plus tard dans le *Kelileh va Demneh.*

La propagation géographique du persan à partir du XIe siècle en a également fait un moyen de communication important qui permit notamment aux tribus altaïques de l'Asie centrale, voisines de l'Iran, de faire la connaissance de l'islam et de la vie citadine. Ainsi, le nouveau persan est devenu tôt une *lingua franca* transrégionale, en raison notamment de sa structure morphologique relativement simple, situation qu'il garda jusqu'au XIXe siècle. Vers la fin du Moyen âge, de nouvelles langues littéraires islamiques ont été créées sur le modèle persan: l'ottoman, le chaghatay et l'urdu, qui sont considérées comme des langues structurées sur le persan.

Le persan classique: La conquête islamique de la Perse marque le début de la nouvelle histoire de la langue et de la littérature persanes. Cette période a produit des poètes de langue persane de classe mondiale, et cet essor du persan lui a permis de consolider sa place en tant que lingua franca à l'est et au sud de l'Asie. C'était aussi la langue officielle et culturelle de beaucoup de dynasties islamiques, notamment les Samanides, les Tahirides, les Bouyides, les Zyârides, les Ilkhanides, les Timourides, les Ghaznavides, les Seldjoukides, les Khwarezmides, les Safavides, les Afsharides, les Zands, les Qâdjârs, les Ottomans, ainsi que des royaumes du sub-continent indien tels que les Nizâms.

Pour l'usage commun du persan en Asie à l'époque, on peut citer le cas de Marco Polo, qui utilisa le persan à la cour de Kubilaï Khân et en Chine. Cette place importante du persan et son influence sur d'autres langues est visible à travers le rôle qu'il a joué en tant que langue d'élites et langue de littérature autant que de commerce.

Après l'invasion arabe de la Perse, le persan a commencé à adopter un grand nombre de mots arabes, puis les invasions turco-mogholes successives ont également permis l'emprunt de mots turco-moghols.

Le persan contemporain: Depuis le XIXe siècle, les emprunts faits au russe, au français et à l'anglais, ainsi que d'autres langues européennes dans une moindre mesure, ont contribué à l'enrichissement du vocabulaire technique du persan.

Depuis le XIXe siècle, les emprunts faits au russe, au français et à l'anglais, ainsi que d'autres langues européennes ont contribué à l'enrichissement du vocabulaire technique du persan. L'Académie iranienne de Langue et de Littérature persanes est responsable de l'évaluation de ces nouveaux mots, avec notamment pour but de créer leurs équivalents persans.

L'Académie iranienne de Langue et de Littérature persanes est responsable de l'évaluation de ces nouveaux mots, avec notamment pour but de créer leurs équivalents persans. A ce niveau, des progrès ont été remarquables au XXe siècle.

Ces couches d'apports de vocabulaires de différentes langues font ainsi du persan une langue toujours en espace d'*intertextualité,* et pour cerner l'importance de cet état de fait, il faut reconnaître l'évolution de la pensée iranienne au cours de la période moderne et contemporaine, pour pouvoir évaluer ses conséquences sur la langue persane au travers de l'intertextualité.■

Ferdowsi, promoteur de la langue et de la culture persanes

Shahrzâd Madanchi

Ferdowsi[1] est l'un des plus grands poètes persans. Il naquit vers 940 dans la ville de Tous (Tūs) dans le nord-est de l'Iran actuel et disparut vers ?1020. Il a joué un rôle indéniable dans la conservation et la promotion de la langue persane après la conquête arabe.

Ferdowsi est l'auteur de l'épopée mythique *Shâhnâmeh* ("Le livre des rois"), dans laquelle il retrace l'histoire légendaire de l'Iran ancien (la Perse). Il consacra une bonne partie de sa vie à la rédaction de cette œuvre, composée de 60 000 distiques, considérée aujourd'hui comme l'une des plus importantes de la littérature persane. L'importance du *Livre des rois* le place au même rang que l'*Odyssée* ou l'*Iliade* d'Homère, et fait de Ferdowsi un Homère persan, comme en témoigne cette indication de Chardin dans son Voyage en Perse, repris par Djavâd Hadidi: "*Le Chanahme (sic) ou l'Histoire des rois, est en vers, et c'est une excellente pièce de poésie estimée dans tout l'Orient, comme Virgile et Homère chez nous. L'auteur s'appelait Ferdous de Tus, ville de la Bactriane, frontière de la petite Tartarie orientale qui a produit tant de savants hommes en toutes sortes de disciplines*. […]"[2]

Ce qui est également remarquable, c'est l'importance de l'œuvre au plan linguistique. Le *Shâhnâmeh* se caractérise en effet par le choix d'une langue relativement courante et donc compréhensible par l'ensemble de la population perse. Ferdowsi cherche en outre à persaniser la langue en n'utilisant que très peu de mots arabes, comme le relève Henri Massé: "*Du reste, Firdousi, toujours soucieux de faire œuvre nationale, montre autant de prédilection pour les archaïsmes iraniens que d'aversion pour les mots arabes - ces derniers au nombre d'environ 430 - ce qui est insignifiant dans une œuvre si vaste; et encore il y a lieu de croire que les copistes remplacèrent plus tard certains des premiers par les seconds*."[3]

L'attachement de Ferdowsi à l'identité culturelle et nationale de son pays, ainsi que l'intérêt pour la Perse pré-islamique et l'aversion pour la domination de la langue arabe ne sont pas sans rapports avec son origine sociale: il est issu de la noblesse terrienne perse (*dehqân*), et son amour de la terre de ses ancêtres pourrait être l'une des raisons expliquant sa détermination dans la protection de la langue et de la culture persanes.

De l'origine du persan

Avant de parler des efforts de Ferdowsi pour la promotion du persan, nous pouvons en quelques mots retracer l'historique de cette langue. Le persan actuellement parlé dans divers pays est la langue officielle en Iran (deux autres de ses variantes dari et tadjik étant respectivement langues officielles, en Afghanistan, et au Tadjikistan). C'est une langue qui trouve son origine dans l'avestique ou le vieux-perse.

Le vieux-perse: En tant que langue maternelle des empereurs achéménides et au moins l'une des langues officielles de cet Empire, le vieux-perse a été également appelé "aria" par les tribus nomades de l'époque. Ce sont "*les anciennes tribus vivant à la charnière du IIe et du Ier millénaire av. J.-C., en Asie centrale et sur les territoires limitrophes, qui ont crée les plus anciens monuments de la littérature de la langue iranienne: les hymnes de l'Avesta s'appelaient elles-mêmes «Arya»*".[4] On le connaît particulièrement

grâce aux inscriptions[5] laissées pas les Achéménides, et il est à l'origine du moyen perse et du persan moderne

Le moyen-perse: Attesté vers le IIème siècle av. J.-C., le moyen perse commence, à partir du IIIe siècle ap. J.-C., à s'imposer grâce à la fondation de l'empire sassanide, la langue des nouveaux dirigeants, d'où l'appellation également de "pahlavi" ou plus précisément "pahlavi sassanide". Adopté comme langue administrative, le persan a fortement été soutenu par la cour samanide dans tous les domaines. D'où diverses publications en pahlavi dans les domaines religieux (textes zoroastriens, Avesta), littéraires et parfois historiques ou légendaires. Et comme le signale Farhang Jahânbakhsh: "*les œuvres restantes de la langue pahlavi sont les plus importantes œuvres littéraires avant l'islam*."[6]

Le persan moderne: Cette période est marquée par la montée en puissance des Arabes conquérants dans les territoires de l'ancienne dynastie sassanide et par le fait de l'influence croissante de langues étrangères comme l'arabe sur les langues iraniennes. En effet, la chute de l'empire sassanide en 652 ap. J.-C. a entre autres comme conséquence la migration d'un grand nombre de populations arabophones vers les nouvelles terres conquises. Cette migration s'accompagne donc d'une forte influence de l'arabe sur les langues locales. Par ailleurs, la bureaucratie arabe, a elle-même été influencée par le système administratif sassanide. Elle a cependant adopté le persan en tant que langue officielle.

C'est dans cette ambiance que le persan moderne suit son développement entamé depuis le VIe siècle. Dans ses



▲ *Mausolée de Ferdowsi à Tous*

Statue de Ferdowsi située place Ferdowsi à Téhéran

premières formes, ce persan était la langue parlée de la majorité de la population de l'empire sassanide, et va donc progressivement devenir la langue la plus parlée de la famille iranienne, sans toutefois nuire à l'utilisation des autres langues de la famille (le kurde, le pachtou, le baloutche, etc.). On notera également qu'après la conquête arabe, le persan va progressivement, et ce jusqu'à nos jours, adopter l'alphabet arabe.

Le livre des rois de Ferdowsi

C'est aussi à cette époque que sont publiés les premiers chef-d'œuvres rédigés en persan, y compris l'œuvre de Ferdowsi. Il considérait lui-même le *Shâhnâmeh* comme l'œuvre de sa vie, qu'il a rédigé dans le seul but de défendre et de faire renaître l'identité des Perses:

J'ai beaucoup souffert durant trente ans
"Ajam[7] " est devenu vivant grâce au persan

Outre les particularités littéraires ou poétiques de cette œuvre, on peut voir dans Ferdowsi un promoteur, un défenseur de la langue et de la culture grâce à la très haute qualité de sa syntaxe et du lexique qu'il utilise. Comme signalé, Ferdowsi tente d'utiliser le moins possible de termes d'origine arabe. D'après Parviz Nâtel-Khânlari, Ferdowsi a employé environ neuf mille mots dans le *Shâhnâmeh*[8], et seuls quatre cent trente d'entre eux sont des mots arabes (et certains allant même jusqu'à estimer que parmi ces quelque quatre cents mots, certains ont été introduits par les scribes…)

Outre cette résistance linguistique, le *Shâhnâmeh* peut également être considéré comme le garant de la culture perse. En rassemblant les traditions orales relatant l'histoire des rois, ou en "ranimant" les faits mythiques, tous les efforts de Ferdowsi ont également pour but d'éveiller ou de faire reconnaître l'identité nationale persane, de retracer et rappeler ses traditions, sa culture. Comme l'affirme Denys Cuche: "*On peut d'abord traiter le langage comme un produit de la culture: une langue en usage dans une société reflète la culture générale de la population. Mais dans l'autre sens, le*

langage est parti de la culture; il constitue un de ses éléments, parmi d'autres [...]."[9]

Ce lien évident entre langue et culture est doublement remarquable à travers l'œuvre de Ferdowsi, qui défend et promeut grâce à une œuvre littéraire la langue et la culture à travers l'éveil, la reviviscence des faits historiques.

Nous pouvons également signaler que les héros de l'épopée persane de Ferdowsi réalisent de grands desseins, de portée nationale ou mystique, et qu'ils sont encore aujourd'hui considérés comme des héros nationaux. Les poèmes faisant leur louange ou décrivant leurs faits d'arme ont permis la transmission des traditions orales. Ils ont servi à l'enseignement de la langue dans des villes et villages les plus reculés. Des professionnels narrent ces épopées dans des cafés (*ghahveh-khâneh*, "maison de café")… Tous ces facteurs ont fait que cette œuvre a joué un rôle important dans la préservation de la langue persane qui a pu survivre grâce à ce chef-d'œuvre. Et comme le souligne J.-J. Ampère: "*Evidemment, l'intention de Firdousi a été semblable à celle de ses prédécesseurs: il a voulu, comme eux, raconter la tradition. [...]. On voit, par ce qui précède, comment la tradition qui fait la base du Schah-Nameh, née de souvenirs et de l'intérêt populaires, a survécu à la nationalité persane, et s'est suscité des organes et des interprètes partout où quelque chose de cette nationalité survivait encore ou tentait de renaître.*"[10]

Sans aucun doute, les principaux objectifs de l'œuvre épique et mythique de Ferdowsi - la renaissance du persan pour assurer la résurgence, la résurrection et la survie de l'identité nationale et culturelle perses - sont atteints. C'est pour ces raisons aussi que Ferdowsi est connu de tous (toute ville a sa place ou son avenue Ferdowsi), apprécié et aimé de nos jours, comme le promoteur de la langue-culture persane, et que le *Shâhnâmeh* est encore aujourd'hui chanté par tous, lettrés ou non. ■

---

1. Son nom orthographié différemment : Firdûsî, Firdousi, Firdawsî
2. Chardin Jean, 1810, *Voyage en Perse*, annoté et commenté largement par Louis Langlès, p. 126, In : Djavâd Hadidi "Ferdowsi dans la littérature française", In *Luqman*, troisième année, N□'b01, 1986-87, PUI, Téhéran, p. 62.
3. Massé Henri, 1935, p. 222.
4. Oranskij Iosif M., 1977, p. 15.
5. Les plus importantes traces sont consacrées aux épigraphes de Darius le Grand sur le mont Bisotun, appelées ainsi les "inscriptions de Bisotun", entre les deux villes Hamadân et Kermanshâh en Iran actuel. Dans ces épigraphes, le roi relate ses conquêtes, les noms des Etats sous sa domination ainsi que l'histoire de son règne en Perse.
6. Jahânbakhsh Farhang, 2004, p. 123.
7. "Ajam" ("non-arabe") est le nom que donnaient les Arabes aux Perses.
8. Nâtel Khânlari Parviz, 1994, p. 21.
9. Cuche Denys, 1996, p. 49.
10. Ampère Jean-Jacques, 1839, p. 510.

Traductions du Shâhnâmeh:

Le Livre des Rois, traduit par Jules Mohl, 7 volumes, Paris, Imprimerie royale, 1838-1878. Réédition en 1977 chez Maisonneuve, et 2006 chez *Elibron Classics* (Etats-Unis)
Le Livre des Rois : Histoire légendaire des rois de Perse, traduit du persan par Forouzandeh Brélian-Djahanshahi, texte français revu par Odile Benoit, 1 volume, 2011, Paris, Imago, 438 p.
Le Livre des rois, extraits de la traduction de Jules Mohl, revue par Gilbert Lazard, 1979, Paris, Sindbad, 309 p.

Bibliographie:

- Ampère Jean-Jacques, 1839, Littérature Orientale: épopée persane, Le Schah-Nâmeh, traduit par J. Mohl, in *Revue des deux mondes*, Tome Septième, Bruxelles, Société typographiques Belges, pp. 507-526.
- Cuche Denys, 1996, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, Éd. la Découverte, 123 p.
- Chardin Jean, 1810, *Voyage en Perse*, annoté et commenté largement par Louis Langlès, p. 126, In: Djavâd Hadidi "Ferdowsi dans la littérature français", In *Luqman*, troisième année, N□'b01, 1986-87, PUI, Téhéran, pp. 61-73.
- Jahânbakhsh Farhang, 2004, *L'histoire de la langue persane*, Téhéran, Jâmi, 240 p.
- Massé Henri, 1935, *Firdousi et l'épopée nationale*, Paris, Perrin, 304 p.
- Nâtel Khânlari Parviz, 1994, *La Linguistique et la langue persane*, Téhéran, Tous, 301 p.
- Oranskij Iosif M., 1977, *Les langues iraniennes*, traduit du russe par Joyce Blau, Paris, Klincksieck, 239 p.

Une analyse linguistique des armes dans les manuscrits perses

Manouchehr Moshtagh Khorasani

1. Introduction

Cet article présente une enquête sur les différentes armes et leur typologie dans 48 manuscrits persans du Xe au XIXe siècle. Ces manuscrits décrivent différents types d'armes utilisées par les guerriers sur les champs de bataille. Cet article vise à fournir une base pour établir une analyse des termes généraux décrivant les différents types d'armes dans les manuscrits persans.

2. Arcs et flèches

Le tir à l'arc a toujours joué un rôle central dans l'histoire militaire de l´Iran. En nouveau persan, l'arc est designé par le mot *kamân* كمان, qui a son origine dans le mot pahlavi *kamân* (voir Farahvashi, 2002b/1381:412). Pour l'usage du mot *kamân* كمان dans les manuscrits persans voir le *Divân-e Rudaki Samarqandi* (Rudaki, 2004/1382:136) et le *Shâhnâmeh* (Ferdowsi, 1995/1384:795). On peut distinguer dans les manuscrits persans, les différents types d'arcs selon leur matériau, origine, etc. comme indiqué dans la section suivante:

2.1 Matériau: a) *kamân-e âj* كمان عاج (arc en ivoire) (*Romuz-e Hamzeh*, 1940/1359 Hegira:92) ou *kamân-e âjqabzeh* كمان عاج قبضه (arc avec une poignée en ivoire) (*Eskandarnâmeh*, Hakim, date non spécifiée:579); b) *kamân-e fulâd* كمان فولاد (arc en acier) (*Farhang-e Ânendrâj*, Mohammad Pâdeshâh, 1956/1335:3465, vol. 5). On utilisait aussi les arcs en acier en temps de guerre mais ceux-ci n'étaient pas aussi puissants que les arcs composites, etc *kamân-e ney tofak* كمان نی تفک (arc en canne creuse) (*Abu Moslemnâmeh*, Tartusi, 2001/1380:125; vol. 2).

2.2 Lieu de production: a) *kamân-e pârsi* پارسی كمان ou *kamân-e fârsi* كمان فارسی (arc persan) (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*); b) *kamân-e arabi* كمان عربی (arc arabe) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:257); c) *kamân-e tchini* كمان چينی (arc chinois/ Turkestan) (*Garshâsbnâmeh*, Asadi Tusi, 1938/1317:29); d) *kamân-e tchâtchi* كمان چاچی (arc *tchâtchi* چاچی, une ville au Turkestan, aujourd'hui cette ville est appelée Tachkent) (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:436); e) *kamân-e khârazmi* كمان خوارزمی (arc de Khârazm dans la province du Khorâsân) (*Samak Ayyâr*, al-Kâteb al-Rajâni, 2004/1383:224). Selon Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar (1967/1346:242), ce type d'arc a des branches courtes (*kutâhkhâneh* كوتاه خانه), les *siyahs* longues (*derâzgusheh* دراز گوشه), une corde en peau de cheval (*zeh az pust-e asb* زه از پوست اسب) qui n'est pas tournée (*zeh-e nâtâfteh* زه ناتافته) et est épaisse (*zeh-e setabr* زه سطبر). De plus, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar (1967/1346:242) explique qu'en raison de l'épaisseur des flèches en peuplier (*khadang* خدنگ), de la lourdeur des flèches (*tir-e gerân* تير گران), de l'épaisseur de la corde (*zeh-e setabr* زه سطبر), et de la légèreté des pointes de flèches (*peykân-e sabok* پيكان سبک), ce type de flèche volait de manière instable (*larzân raftan* لرزان رفتن). Il existait également l'expression *kamân-e tchâtchi khârazmi* كمان چاچی خوارزمی (arc de la ville de Tchâtchi dans le Khârazm) (*Samak Ayyâr*, al-Kâteb al-Rajâni, 2004/1383:221). Al-Kâteb al-Rajâni explique que ce type d'arc avait une poignée en ivoire; e) *kamân-e hendui* كمان هندوی (un type d'arc de l'Inde) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242).

2.3 L'objectif: On utilisait l'arc dans différents contextes comme les termes suivants le montrent: a)

Le tir à l'arc a toujours joué un rôle central dans l'histoire militaire de l´Iran. En nouveau persan, l'arc est designé par le mot *kamân* کمان, qui a son origine dans le mot pahlavi *kamân*. On peut distinguer dans les manuscrits persans, les différents types d'arcs selon leur matériau, origine, etc.

kamân-e jang کمان جنگ (arc de guerre) (*Dârâbnâmeh*, Beyqami, 2002/1381:288; vol.1); b) *kamân-e tâyerân* کمان طایران (arc d'oiseaux; l'arc pour chasser les oiseaux) (*Târikh-e Ahmad Shâhi*, al-Jâmi, 2001/1379:339); c) Il faut souligner que le terme *kamân* کمان était utilisé pour se référer aux différents types de catapultes comme *kamân-e tcharkh* کمان چرخ (baliste) (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:605). Le *Digital Lexicon of Dehkhodâ* explique qu'on utilisait le *kamân-e tcharkh* کمان چرخ pour attaquer les fortifications. On appelait également la catapulte *kamân-e hekam* کمان حکم (arc des sagesses) (*Qate'ât*, Sa'di, 2005/1383:707) ou *kamân-e hekmat* کمان حکمت ((arc de la sagesse) (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*).

2.4 Longueur de l'arc: a) *kamân-e tang* کمان تنگ (arc court) (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*) et b) *kamân-e boland* کمان بلند (arc long) (*Nowruznâmeh*, Khayyâm-e Neyshâburi, 2003/1382:60-61) ou *kamân-e bolandkhâneh* کمان بلند خانه (arc à branches longues) (*Dârâbnâmeh-ye Tarsusi*, Tarsusi, 1977/2536:18, vol. 1).

2.5 Longueur des flèches: L'arc de taille moyenne utilisé pour lancer des flèches était aussi appelé *kamân-e tir* کمان تیر (arc pour lancer des flèches) (*Abu Moslemnâmeh*, Tartusi, 2001/1380:125; vol. 2). A certaines occasions, on utilisait un guide-flèche pour lancer les flèches courtes. Ce type d'arc exclusivement utilisé pour lancer les flèches courtes était appelé *kamân-e tir-e nâvak* کمان تیر ناوک. En nouveau perse, le mot *tir* تیر signifie flèche (voir le *Divân-e Rudaki Samarqandi*, Rudaki, 2004/1382:78). Ce mot a son origine dans le terme avestique *tixri* (voir Reichelt, 1986:232). La flèche est faite d'une pointe, d'un tube ou fû et d'un empennage (normalement fait de trois plumes). La pointe est *peykân* پیکان en nouveau perse (voir *Ferdowsi*, 1995/1384:1046), qui a son origine dans le moyen perse *pekân* (Farahvashi, 2002b/1381:156). Le tube qui s'étend de



▲ *Un étui pour arc à Persépolis*



▲ *Un arc sur un plateau d'argent de la période sassanide*

la pointe jusqu'à l'empennage est le *tchubeh-ye tir* (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:1317) et l'empennage est désigné par le terme *par* پر (*Romuz-e Hamzeh*, 1940/1359 Hegira:30) ou *par-e tir* پر تیر (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:244) en nouveau perse. Normalement, la flèche a trois plumes mais il existe des flèches avec quatre plumes appelées *tir-e tchâhrpar* تیر چهار پر (une flèche avec quatre plumes) (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*). Le fabricant de flèches était appelé *tirgar* تیرگر en nouveau perse (voir *Divân-e Mas'ud Sa'd Salmân*, Sa'd Salmân, 1995/1374:533) ou *tirtarâsh* تیر تراش (*Jâme al-Tavârikh*, Rashidoldin Fazlollâh Hamedâni, 1985/1374:1094). L'art de fabriquer des flèches était appelé *tirtarâshi* تیر تراشی (*Târikh-e Âlam Ârya-ye Amini*, Khonji Esfahâni, 2003/1382:265). Il existe différentes formes de flèches utilisées à différentes fins.

L'arc de taille moyenne utilisé pour lancer des flèches était aussi appelé *kamân-e tir* کمان تیر (arc pour lancer des flèches). A certaines occasions, on utilisait un guide-flèche pour lancer les flèches courtes. Ce type d'arc exclusivement utilisé pour lancer les flèches courtes était appelé *kamân-e tir-e nâvak* کمان تیر ناوک. En nouveau perse, le mot *tir* تیر signifie flèche.

2.6 Forme de la flèche: a) *peykân-e qoluleh* پیکان غلوله (flèche en forme de boulet; une pointe de flèche pour percer l'armure) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242). On utilisait ce type de flèche à grande capacité de pénétration contre les différents types d'armure et cottes de mailles; b) *peykân-e barg-e bid* پیکان برگ بید (flèche en forme de feuille de saule) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:252); c) *peykân-e batpây* پیکان بط پای (un type de flèche semblable aux pieds palmés du canard) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242); d) *peykân-e bilak-e doroshtpar* بیلک درشت پر پیکان (un type de flèche semblable à une petite pelle) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242). Selon l'auteur, on utilisait ce type de flèche contre les ennemis équipés d'armures légères ou contre les adversaires sans armure, mais également pour chasser. Ce type de flèche est désigné aussi par le mot *tir-e bileh* تیر بیله (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*); e) *peykân-e sepahlu* سه پهلو پیکان (Jonnati, 1971b/1350:274–275) ou *peykân-e seh su* پیکان سه سو (flèche trilobée) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242). Après avoir atteint sa cible, ce type de flèche restait dans la chair, pour pouvoir l'enlever il fallait déchirer la chair ce qui causait des blessures graves; f) *tir-e*

doshâkh تیر دو شاخ (flèche bifurquée) (*Haft Peykar*, Nezâmi Ganje'i, 1999/1377:75); g) *peykân-e totmâji* پیکان تتماجی (un type de flèche longue et fine) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242); et h) *peykân-e mâhiposht* پیکان ماهی پشت (flèche avec un dos semblable à un poisson) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242). Selon l'auteur, on utilisait ce type de flèche contre les armures des adversaires.

2.7 Matériaux des plumes: a) *par-e bat* پر بط (plume de canard) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:244) ou *tir-e morqâbipar* تیر مرغابی پر (flèche avec des plumes de canard sauvage) (*Târikh-e Âlam Âryâ-ye Amini*, Khonji Esfahâni, 2003/1382:130); b) *par-e shotormorq* پر شترمرغ (plume d' autruche) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:244); c) *par-e shâhin* پر شاهین (plume de faucon) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:244); d) *par-e tcharq* پر چرغ (plume d'un type de faucon); e) *par-e donb-e karkas* پر دنب کرکس (plume de queue de vautour); f) *par-e kolang* پر کلنگ (plume de grue); g) *par-e khorus* پر خروس (plume de coq) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:244); h) *par-e oqâb* پر عقاب (plume d'aigle) (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:436), *tireh par-e oqâb* تیره پر عقاب (flèche avec des plumes d'aigle) (*Zafarnâmeh*, Mostufi, 1999/1377:774) ou *tir-e oqâbpar* تیر عقاب پر (flèche avec des plumes d'aigle) (*Khold-e Barin*, Qazvini Esfahâni, 2003/1382:637); i) *par-e butimâr* پر بوتیمار (plume de héron) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:244); et j) *par-e sorkhâb* پر سرخاب (plume d'un type de canard rougeâtre) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, 1967/1346:244).



▲ *La poignée d'un arc de la période qâdjâre*

2.8 Matériaux du tube de la flèche: a) *tir-e khadang* تیر خدنگ ([tube de] flèche en peuplier) (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:579, 795), *tchubeh-ye tir-e khadang* چوبه تیر خدنگ (tube de flèche en peuplier) (*Zafarnâmeh*, Mostufi, 1999/1377:1014) ou *peykân-e tir-e khadang* پیکان تیر خدنگ (pointe de flèche en peuplier) (*Shâhanshâhnâmeh*, Fathali Khân Sabâ, 92). Selon le manuscrit *Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e* (Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242), la flèche en peuplier *tir-e khadang* تیر خدنگ avec une pointe en acier trempé (*pulad-e âbdideh* پولاد آبدیده) était utilisée contre l'armure des chevaux des adversaires. On utilisait le bois du peuplier pour fabriquer le tube des flèches courtes



▲ *Un arc de la période qâdjâre*

de *nâvak* ناوک (voir *Âlam Ârâye Nâderi,* Marvi Vazir Marv, 1985/1374:502); b) *tir-e bid* تیر بید ([tube] de flèche en saule) (voir *Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:244). Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar (1967/1346:244) explique que la *tir-e bid* تیر بید est légère et vole droit. Néanmoins elle se casse si elle est lancée trop violemment; c) *tir-e ney* تیر نی ([tube de] flèche en canne) (*Zafarnâmeh*, Mostufi, 1999/1377:256).

2.9 Matériaux de la flèche: a) *tir-e fulâdpeykân* تیر فولاد پیکان (flèche avec une pointe en acier) (*Samak Ayyâr*, Kâteb al-Rajâni, 2004/1383:638), *peykân-e pulâd* پولاد پیکان or *pulâd peykân* پیکان پولاد (pointe de flèche en acier) (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:734); b) *peykân-e pulâd-e âbdideh* پیکان پولاد آبدیده (pointe de flèche en acier trempé) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242); c) *peykân-e narmâhan* پیکان نرم آهن (flèche en fer doux) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242). Selon Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, on utilisait ce type de flèche contre les adversaires sans armure ou pour chasser les animaux.


▲ *Différentes formes de flèche*

2.10 Longueur de la flèche: a) *tir-i yazdahmoshti* تیری یازده مشتی (flèche de onze poings [avec la longueur de onze poings]) (*Romuz-e Hamzeh*, 1940/1359 Hegira:19) et b) *tchubeh-ye tir-e nohmoshti* چوبه تیر نه مشتی (flèche de neuf poings) (*Dârâbnâmeh-ye Tarsusi*, Tarsusi, 1977/2536;73, vol. 1).

2.11 Cibles de la flèche: Certains termes révèlent le type de cible pour les flèches: a) *tir-e jowshangozâr* جوشن گذار تیر (flèche pour percer l'armure) (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:579, 795), *tir-e jowshankhây* تیر جوشن خای (flèche pour déchirer l'armure) (*Golestân*, Sa'di, 2005/1383:118); b) *tir-e meqfarshekâf* تیر مغفر شکاف (flèche pour briser le casque) (*Târikh-e Ahmad Shâhi*, al-Jâmi, 2001/1379:135) et *tir-e tarkshekâf* تیر ترک شکاف (flèche pour briser le casque) (*Shâhanshâhnâmeh*, Fathali Khân Sabâ, 97); c) *tir-e zereh* تیر زره (flèche pour percer l'armure de mailles) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242) ou *peykân-e zerehshekâf* پیکان زره شکاف (flèche qui casse l'armure de mailles) (Jonnati Atâ'i, 1971b/1350:273); d) *tir-e baqaltâq* تیر بغلتاق (flèche contre l'armure du cheval et l'armure latérale de l'adversaire) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:252); e) *tir-e khaftân* تیر خفتان (un type de flèche pour percer *xaftân* خفتان le quilt de l'armure) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:252). L'auteur souligne que ce type de pointe de flèche avait la forme du *peykân-e barg-e bid* پیکان برگ بید (pointe de flèche en forme de feuille de saule)

ou *peykân-e bilak-e sepânâkhi* پیکان بیلک سپاناخی (pointe de flèche ressemblant à une petite pelle allongée) ou *peykân-e totmâji* پیکان تتماجی (pointe de flèche longue et fine) ou *peykân-e batpây* پیکان بط پای (un type de flèche semblable aux pieds palmés du canard); f) *peykân-e mashqi* پیکان مشقی (pointe de flèche pour l'apprentissage du tir à l'arc; une pointe de flèche émoussée avec une pointe arrondie pour s'entraîner au tir à l'arc) (Jonnati Atâ'i, 1971b/1350:273); g) *peykân-e kuhpâyeh-ye hendustân* پیکان کوهپایه هندوستان (pointe de flèche des collines de l'Inde) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:243). Selon l'auteur, on fabriquait ce type de flèche à l'aide d'os de vaches, de buffles et d'ânes morts, que l'on mettait dans un mélange d'urine d'âne, d'eaux usées et de fumier pour un certain temps, jusqu'à ce que ces os deviennent gras et toxiques. Ils étaient alors utilisés pour fabriquer les pointes de flèche. Le tube était fait de tamarisc. Lorsque l'adversaire était frappé par une de ces flèches, un fragment se détachait de la pointe de la flèche et restait planté dans le corps, ce qui était fatal comme le poison d'un serpent et h) *peykân-e modudi* پیکان مدودی (une pointe de flèche liée à Modud [roi Qaznavide]) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242). Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar explique que ce type de pointe de flèche était utilisé contre *separ-e tchakh* سپر چخ, *separ-e tchubi* سپر چوبی (bouclier en bois), *separ-e karg* سپر گرگ (bouclier en peau de rhinocéros), *separ-e khadang* سپر خدنگ (bouclier en peuplier), *separ-e neyzeh* سپر نیزه (bouclier de guerrier armé d'une lance), et *separ-e shushak* (Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242).

2.12 Lieu de production: a) *tir-e hendui* تیر هندوی (flèche indienne) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:243) ou *peykân-e hendinejâd* پیکان هندی نژاد (flèche à origine indienne) (*Târikh-e Âlam Âryâ-ye Amini*, Khonji Esfahâni 2003/1382:149); b) *tir-e badakhshân* تیر بدخشان (flèche de Badakhshân; une flèche bifurquée) (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*). Dehkhodâ explique que Badakhshân était une ville dans la région du Khorâsân en Afghanistan; c) *tir-e moqol* تیر مغل (flèche de Mongols) (*Zafarnâmeh*, Mostufi, 1999/1377:1022); d) *peykân-e tir-e tatâr* پیکان تیر تتار (pointe de flèche tartare) (Bustân, Sa'di, 2005/1383:243).



▲ *Une miniature extraite du manuscrit* Âlam Ârâye Shâh Esmâil *du XVIIIe siècle montrant deux archers à cheval (avec l'autorisation du Musée Rezâ Abbâsi)*

2.13 Termes pour décrire les différentes caractéristiques d'une flèche: a) *tir-e softeh sufâr-e oqâbpar-e nohmoshti-ye khadang* عقاب پر نه مشتی خدنگ تیر سفته سوفار (flèche faite de peuplier avec une encoche percée et à plumes d'aigle et longue de neuf poings) (*Abu Moslemnâmeh*, Tartusi, 2001/1380:185; vol. 3); b) *tir-e oqâbpar-e zabânajdar-e almâspeykân* تیر عقاب پر زبان اژدر الماس پیکان (flèche avec des plumes d'aigle, ressemblant à la langue d'un dragon [une pointe de flèche semblable à la langue d'un dragon], et la pointe comme un diamant (*Joneydnâmeh*, Kufi, 1991/1380:217), c) *tir-e khadang-e zarangsufâr-e oqâbpar* زرنگ سوفار عقاب پر تیر خدنگ (flèche en peuplier, munie d'une encoche en *zarang* (un arbre de montagne), et à plumes d'aigle (*Romuz-e Hamzeh*, 1940/1359 Hegira:17:22); d) *tir-i labsorkh va oqâbpar* تیری لب سرخ و عقاب پر (flèche avec une pointe rouge et des plumes d'aigle) (*Romuz-e Hamzeh*, 1940/1359 Hegira:19); et e) *tir-e khadang-e pânzdahmoshti tchâhrpar-e almâspeykân* تیر خدنگ پانزده مشتی چهار پر الماس پیکان (flèche en peuplier avec une longueur de quinze poings, quatre plumes et une pointe de diamant) (*Dârâbnâmeh*, Beyqami, 2002/1381:599; vol. 2).

On fabriquait la point de flèche des collines de l'Inde à l'aide d'os de vaches, de buffles et d'ânes morts, que l'on mettait dans un mélange d'urine d'âne, d'eaux usées et de fumier pour un certain temps, jusqu'à ce que ces os deviennent gras et toxiques. Le tube était fait de tamarisc. Lorsque l'adversaire était frappé par une de ces flèches, un fragment se détachait de la pointe de la flèche et restait planté dans le corps, ce qui était fatal comme le poison d'un serpent.

2.14 Bague d'archer ou bague de pouce: On tirait la corde de l'arc avec une bague d'archer ou une bague de pouce. La corde était tenue par le pouce protégé par un anneau de pouce, une bague d'archer ou bague de pouce. La bague d'archer servait à protéger le pouce de la pression exercée par la corde. En nouveau persan, la bague d'archer est désignée par le mot *angoshtâneh* انگشتانه ou *angoshtvâneh* انگشتوانه (voir *Târikh-e Beyhaqi*, Beyhaqi, 2004/1383:431), qui a son origine dans le mot pahlavi *angustpân* (Farahvashi, 2002a/1381:526). D'autres termes pour faire référence à la bague d'archer sont *zehgir* زهگیر (*Romuz-e Hamze*, 1940/1359 Hegira:17:22), *halqeh-ye zehgir* حلقه زهگیر (*Rozat al-Safaviyeh*, Jonâbodi, 1999/1378:467) et *tchellegir* چله گیر (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*). La bague d'archer était fabriquée en agate, en os, en corne ou en métal (voir Ma'tufi, 1999/1378:444).

2.15 Corde: En nouveau persan, la corde est designée par le mot *zeh* زه (voir *Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:191) ou *zeh-e kamân* زه کمان (corde d'arc) (voir *Garshâsbnâmeh*, Asadi Tusi, 1938:1317:251 et *Târikh-e Beyhaqi*, Beyhaqi, 2004/1383:425), et est dérivée du mot pahlavi *zîh* qui décrit aussi la corde d'arc (voir Farahvashi, 2002b/1381:288). Il faut noter qu'on utilisait une combinaison de peau d'animal, de tendons et de soie pour fabriquer la corde d'arc (Latham and Paterson, 1970:20). La personne fabriquant les cordes était designée par le mot *zehtâb* زه تاب (*Joqrâfiyâ-ye Esfahân*, Tahvildâr Esfahâni, 1964/1342:121). Les

manuscrits persans parlent également des différents types de peaux d'animaux utilisées pour fabriquer les cordes d'arc comme *zeh az pust-e asp* (corde en peau de cheval) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242), *zeh az pust-e gavazn* زه از پوست گوزن (corde en peau de cerf), *zeh az pust-e karg* زه از پوست کرگ (corde en peau de rhinocéros) et *zeh az pust-e neylegâv* زه از پوست نیله گاو (corde en peau de taureau sauvage) (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:242, 245).

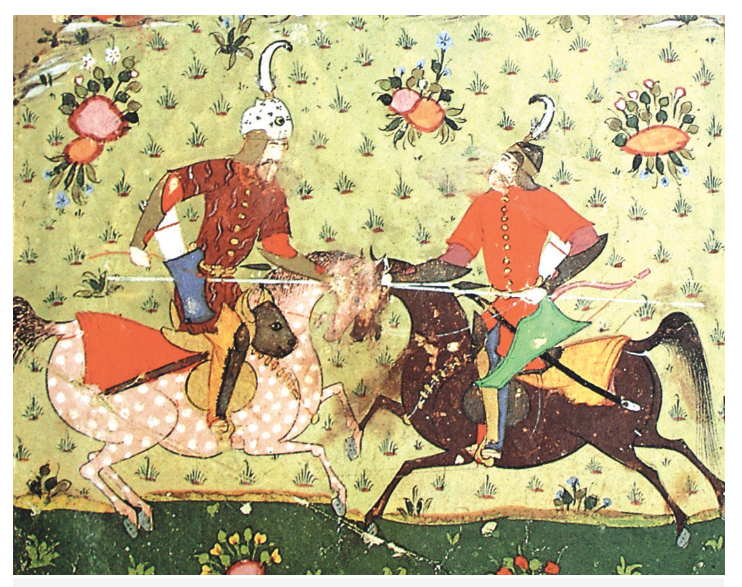
2.16 Carquois et étui pour arc: On attachait le carquois, d'où on sortait les flèches soit à la ceinture ou sur le dos de l'archer. La langue perse utilise plusieurs termes pour faire référence au carquois. Les manuscrits perses utilisent souvent le terme *tarkesh* ترکش (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:800). D'autres termes pour se référer au carquois sont *tirdân* تیردان (*Divân-e Qatrân-e Tabrizi*, Qatrân-e Tabrizi, 1983/1362:329), *qendil* قندیل (*Abu Moslemnâmeh*, Tartusi, 2001/1380:110; vol. 2), *ja'beh-ye tir* جعبه تیر (*Joneydnâmeh*, Kufi, 1991/1380:227), *kish* کیش (*Mokhtârnâmeh*, Attâr Neyshâburi, 1979/1358:178), *kenâneh* کنانه et *Shaqâ* شغا (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*). Dans l'*Avestâ*, le carquois est designé par les mots *akana* (Bartholomae, 1961:46) ou *zaini* (Bahrâmi and Joneydi, 1990/1369:550, et Matufi, 1999/1378:218). Dans la langue pahlavi, le carquois était designé par le mot *kantigr* (Farahvashi, 2002b/1381:157). Les archers utilisaient un étui pour porter leurs arcs. De cette façon, ils pouvaient protéger leur arc de l'humidité. L'étui pour l'arc est designé par le mot *kamândân* کماندان dans la langue perse (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*). D'autres termes pour désigner l'étui sont *qorbân* قربان (*Abu Moslemnâmeh*, Tartusi, 2001/1380:110; vol. 2), *nimleng* نیملنگ (*Garshâsbnâmeh*, Asadi Tusi, 1938:1317:409) et *meqvas* مقوس (*Farhang-e Nafisi*, Nafisi, 1964/1343:3465, vol. 5).

On tirait la corde de l'arc avec une bague d'archer ou une bague de pouce. La corde était tenue par le pouce protégé par un anneau de pouce, une bague d'archer ou bague de pouce.
La bague d'archer servait à protéger le pouce de la pression exercée par la corde. En nouveau persan, la bague d'archer est designée par le mot angoshtâneh ou angoshtvâneh qui a son origine dans le mot pahlavi angustpân.

2.17 Guide flèche: Tout au long de l'histoire de l'Iran, on a utilisé un guide flèche pour lancer les flèches courtes. En nouveau persan, le guide flèche est designé par le mot *nâvak* ناوک (*Goshtâsbnâmeh*, Daqiqi Tusi, 1994/1373:56) et l'archer qui utilisait le *nâvak* ناوک est designé par les mots *nâvakandâz* ناوک انداز (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:575, 579), *nâvakfekan* ناوک فکن (*Zafarnâmeh*, Yazdi, 1957/1336b:213) ou *nâvakkozâr* ناوک کذار (*Shâhanshâhnâmeh*, Fathali Khân Sabâ, 388). On utilisait aussi l'expression *kamândâr-e nâvakafkan* کماندار ناوک افکن



▲ *Une lance en acier damas de la période zand*



▲ *La miniature intitulée "Le combat de Rostam Farrokh Hormozd contre Sa'd ben Waqqâs" d'un manuscrit du* Shâhnâmeh *du XVe siècle montrant Rostam et Sa'd ben Waqqâs combattant avec des lances (avec l'autorisation du Musée National d'Iran)*

(*Tazakoreh-ye Nasrâbâdi*, Nasrâbâdi Esfahâni, 1941/1317:40). La flèche courte

La lance a toujours joué un rôle très important dans l'histoire militaire iranienne comme étant l'arme principale sur le champ de bataille. On a utilisé différents types de lances durant les différentes périodes de l'histoire de l'Iran à diverses fins.

est designée par le mot *tir-e nâvak* ناوک تیر (*Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:247 et *Bustân*, Sa'di, 2005/1383:241).

3. Lance

La lance a toujours joué un rôle très important dans l'histoire militaire iranienne comme étant l'arme principale sur le champ de bataille. On a utilisé différents types de lances durant les différentes périodes de l'histoire de l'Iran à diverses fins. La liste suivante fournit les noms des différents types de lances mentionnés dans divers manuscrits perses.

3.1 ***Neyzeh*** نیزه: En nouveau persan, la lance est designée par le mot *neyzeh* نیزه, qui a son origine dans le mot pahlavi *nēzak* ou *nētchak* ou *nēžak* (lance) (voir Farahvashi, 2002b/1381:535). Ce terme décrit en général aussi bien la lance d'infanterie que de cavalerie. Le *neyzeh* نیزه (lance) a une lame fine avec une pointe renforcée (*tokmeh-ye makhruti* ou *nok-e makhruti*), et son extrémité a un talon octagonal et arrondi. Différents manuscrits persans utilisent le terme *neyzeh* نیزه comme le *Divân-e Rudaki Samarqandi* (Rudaki, 2004/1382:91), *Ash'âr-e Onsori Balkhi* (Onsori Balkhi, 1990/1369:15), le *Divân-e Qatrân-e Tabrizi* (Qatrân-e Tabrizi, 1983/1362:32) et le *Masnavi Ma'navi* (Molavi, 2006/1385:713).

3.2 ***Mezrâq*** **مزراق ou** ***mezrâb*** **مضراب:** Ce terme désignait une fourche de combat à deux ou trois dents[1]. Pour l'usage du terme *mezrâb* مضراب, voir *Dâstân-e Hosseyn Kord-e Shabestari* (2003/1382:309), *Âlam Ârâye Nâderi* (Marvi Vazir Marv, 1985/1374:385) et *Rostam al Tavârikh* (Âsef, 2003/1382:78, 579). Pour l'usage du terme *mezrâq* مزراق, voir le *Divân-e Manutchehri Dâmqâni* (Manutchehri Dâmqâni, 1984/1363:48).

3.3 ***Senân*** سنان: Généralement, le mot *senân* سنان désignait la pointe de la lance. Mais dans les manuscrits persans, ce mot était également utilisé pour faire référence à la lance en général comme dans le *Shâhnâmeh* (Ferdowsi, 1995/1384:190) et le *Garshâsbnâmeh* (Asadi Tusi, 1938:1317:5)[2].

3.4 ***Shel*** شل: Ce terme désignait un type de javelot avec une pointe bifurquée ou en une forme de trident. Les guerriers portaient cinq à dix pièces de *shel* شل et les lancaient sur leurs ennemis[3]. De nombreux manuscrits persans renvoient à ce type d'arme comme le *Garshâsbnâmeh* (Asadi Tusi, 1938:1317:80) et *Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e* (Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:129). Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar explique que le *shel* شل était l'arme des Indiens et des Afghans[4]. Le *Shâhnâmeh* mentionne souvent cette arme.

3.5 ***Khesht*** خشت: Il existait un type particulier de lance que l'on a utilisé durant la période des Ghaznavides en Iran. Au milieu de sa hampe, on trouvait une boucle faite de corde de soie. Les guerriers mettaient leur index dans cette boucle pour faciliter le lancer du *khesht* خشت. Après l'avoir jeté sur l'adversaire, on pouvait récupérer facilement l'arme grâce à la corde.[5]

3.5 ***Zubin*** زوبین **ou** ***zupin*** زوپین**:** Il existait un javelot à lancer vers l'ennemi durant le combat (voir *Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:313). D'autres termes pour le javelot sont *harbeh* حربه (voir *Târikh-e Beyhaqi*, Beyhaqi, 2004/1383:137 et *Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:330).

3.6 ***Durbâsh*** دورباش**:** Il existait une lance bifurquée (à deux branches) décorée de bijoux. On la portait devant le roi pour garder les gens à distance (voir *Manteq al-Teyr*, Attâr Neyshâburi, 1993/1372:54 et le *Masnavi Ma'navi*, Molavi, 2006/1385:713). Dans le livre *Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e* (Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:260) on explique que les gardes du corps du roi utilisaient une arme s'appelant *durbâsh* دورباش.



▲ *Un* durbâsh *de la période qâdjâre*



▲ *Un trident de la période qâdjâre*

3.7 ***Tchangâl*** چنگال: Ce mot désignait un trident mentionné dans les livres le *Divân-e Mas'ud Sa'd Salmân* (Sa'd Salmân, 1995/1374:308) et le *Shâhanshâhnâmeh* (Fathali Khân Sabâ, 185).

3.8 ***Jarid*** جرید**:** Dans les manuscrits persans, ce mot était utilisé pour désigner un type de lance et mais aussi de javelot. On lançait cette arme vers les ennemis selon les manuscrits perses comme *Khold-e Barin* (Qazvini Esfahâni, 2003/1382:453) et *Rostam al-Tavârikh* (Âsef, 2003/1382:269–270).

3.9 ***Romh*** رمح**:** On utilisait ce terme pour se référer à un type de lance et mais aussi de javelot. Pour l'usage de ce terme voir le *Divân-e Mas'ud Sa'd Salmân* (Sa'd Salmân, 1995/1374:53), *Rostam al Tavârikh* (Âsef, 2003/1382:78) et *Zafarnâmeh-ye Khosravi* (1999/1377:156).



▲ *Une masse d'armes à tête arrondie de la période zand*



▲ *Une masse d'armes à ailettes de la période safavide*



▲ *Une masse d'armes à tête de taureau*

4. Masses d'armes

Dans les traités, les épopées, les poèmes et les manuscrits historiques persans, il est dit que les guerriers perses étaient capables durant le combat d'écraser les casques et les armures de leurs adversaires avec la masse. Certaines expressions décrivent la fonction de ces armes en langue perse comme *gorz-e meqfarkub* گرز مغفرکوب (masse qui casse le casque) (*Qasâyed*, Sa'di, 2005/1383:672) et *amud-e maqzshekâf* عمود مغز شکاف (masse d'armes qui broie le cerveau) (*Dârâbnâmeh*, Beyqami, 2002/1381:460; vol.1). La masse servait également de symbole de pouvoir. La langue perse a quatre termes pour faire référence à la masse d'armes:

Dans les traités, les épopées, les poèmes et les manuscrits historiques persans, il est dit que les guerriers perses étaient capables durant le combat d'écraser les casques et les armures de leurs adversaires avec la masse. La masse servait également de symbole de pouvoir. La langue perse a quatre termes pour faire référence à la masse d'armes.

4.1 *Amud* عمود: Ce mot était utilisé dans les manuscrits perses suivants: *Shâhnâmeh* (Ferdowsi, 1995/1384:205), *Ash'âr-e Onsori Balkhi* (Onsori Balkhi, 1990/1369:23) et *Dâstân Hosseyn Kord-e Shabestari* (2003/1382:216).

4.2 *Gorz* گرز: Pour l'usage de ce mot voir *Goshtâsbnâmeh* (Daqiqi Tusi, 1994/1373:59) et *Divân-e Qatrân-e Tabrizi* (Qatrân-e Tabrizi, 1983/1362:48).

4.3 *Gorze* گرزه: Dans le livre *Divân-e Manutchehri Dâmqâni* (Manutchehri Dâmqâni, 1984/1363:51) ce mot est cité.

4.4 *Tchomâq* چماق: Ce terme est mentionné dans *Majma' al-Ansâb* (Shabânkâre'i, 2002/1381:202), *Zafarnâmeh* (Yazdi, 1957/1336b:231), *Âlam Ârâye Abbâsi* (Eskandar Beyg Torkamân, 2003/1382:814) et *Rostam al Tavârikh* (Âsef, 2003/1382:397). Aujourd'hui, on utilise ce terme pour designer le bâton.

La masse d'armes était une arme très simple mais très efficace. On utilisait différents types de masses d'armes. Il existait des exemples avec une tête en pierre, en bronze, en fer ou en acier. En outre, avec le temps, la masse d'armes s'est transformée en un symbole de puissance utilisé pendant les cérémonies. On peut classifier les différents types de masse d'armes en trois catégories principales:

4.5 Masses d'armes avec une tête arrondie: La tête de cette masse d'armes était arrondie comme une balle.

4.6 Masses d'armes à ailettes: Les

masses d'armes à ailettes étaient utilisées comme armes de guerre. On les fabriquait entièrement en métal avec des pointes en fer ou en métal et des ailettes placées à intervalles réguliers autour de la tête. Ce type de masse d'armes pouvait pénétrer les armures en plus de surprendre son adversaire par le choc. Il existait deux types de masses d'armes à ailettes: a) le premier avec six ailettes designé par le mot *gorz-e Sheshpar* گرز شش پر (voir *Târikh-e Ahmad Shâhi*, al-Jâmi, 2001/1379:406) ou simplement *Sheshpar* شش پر (voir *Tarikh-e Âlam Âryâ-ye Amini*, Khonji Esfahâni, 2003/1382:42, 186) et b) le second avec huit ailettes designé par le mot *tchomâq-e hashtpar* هشت پر چماق (voir *Samak Ayyâr*, al-Kâteb al-Rajâni, 2004/1383:423) ou simplement *hashtpar* هشت پر (idem).

4.7 Masses d'armes à tête d'animal: La majorité des exemples existant de ce type de masses d'armes conservés dans les musées sont de la période qâdjâre (1794–1925). Elles servaient d'armes cérémonielles réprésentant des instruments de pouvoir. Toutefois, les manuscrits perses rapportent l'usage de ce type de masses d'armes pour le combat. La tête de masse d'armes ressemblait à la tête d'un taureau, d'un démon, d'un diable, d'un lion ou d'un éléphant. Les manuscrits perses font référence à ce type de masse avec des termes tels que *gorz-e divsar* (masse d'armes à tête de démon), *amud-e gâvsar* عمود گاوسر (masse d'armes à tête de taureau) (*Divân-e Manutchehri Dâmqâni*, Manutchehri Dâmqâni, 1984/1363:29), *gorz-e gâvtchehr* گرز گاوچهر (masse d'armes à visage de taureau) (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:432), *gorz-e gâvpeykar* گرز گاوپیکر (masse d'armes à corps de taureau) (ibid: 779), *gorz-e gâvrang* گرز گاورنگ (masse d'armes à



▲ *La miniature intitulée "La grande bataille entre les armées de Keyxosrow et Afrâsiyâb" du* Shâhnâmeh-y Bâysonqori *écrit par Ja'far Tabrizi en l'an 1430 de la période timouride montrant les guerriers armés de masses d'armes à ailettes (avec l'autorisation du Musée du Palais du Golestân)*

couleur de taureau) (ibid: 209), *gorz-e gâvruy* گرز گاوروی (masse d'armes à visage de taureau) (ibid: 1010), *gorz-e gâvsar* گرز گاوسر (masse d'armes à tête de taureau) (ibid: 452), *gorz-e shirpeykar* گرز شیرپیکر (masse d'armes à corps de lion) (*Sharafnâmeh*, Nezâmi Ganje'i, 2007/1385a:116), et *gorz-e surat fil* گرز صورت فیل (masse d'armes à visage d'éléphant) (ibid: 818). Durant la période islamique en Iran, on utilisait différents matériaux pour fabriquer les masses d'armes, comme en témoignent de nombreux exemples de masses d'armes exposées dans plusieurs musées et comme le montrent de nombreux manuscrits persans: *gorz az zar-e sorkh* گرز از زر سرخ (masse d'armes en cuivre/ ou vermeil) (*Dârâbnâmeh*, Beyqami 2002/1381:295; vol.1), *gorz-e âhanin* گرز آهنین (masse



▲ *Une hache de la période qâdjâre*



▲ *Une hache de sille de la période afsharide*

d'armes en fer) (*Ardâvirâfnâmeh*, Bahrâm Pajdow, 1965/1343:76), *amud-e fulâd* عمود فولاد (masse d'armes en acier) (*Rozat al-Safaviyeh*, Jonâbodi, 1999/1378:562) ou *gorz-e pulâd* گرز پولاد (masse d'armes en acier) (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:733) et *gorzeh-ye haftjush* گرزه هفت جوش (masse d'armes fabriquée d'un l'alliage de sept métaux) (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*). Certaines masses d'armes étaient faites d'autres matériaux beaucoup plus précieux pour être utilisées lors des rites et cérémonies comme par exemple *amud-e simin* عمود سیمین (masse d'armes en argent; une masse décorée et incrustée d'argent) (*Târikh-e Beyhaqi, Beyhaqi*, 2004/1383:292) et *amud-e zarrin* عمود زرین (masse d'armes en or; masse d'armes décorée et incrustée d'or) (*Ash'âr-e Onsori Balkhi*, Onsori Balkhi, 1990/1369:23).



▲ *Une miniature du* Shâhnâmeh *de l'année 1797 montrant un guerrier attaquant son adversaire avec une hache (avec l'autorisation de Âstân Qods Razavi)*

L'importance des masses d'armes à travers l'histoire de l'Iran est évidente quand on pense que les rois perses les portaient comme symbole de pouvoir. En nouveau persan, ce type de masses d'armes est désigné par le mot *gorz-e pâdeshâh* گرز پادشاه (masse d'armes d'empereur) (voir *Divân-e Mas'ud Sa'd Salmân*, Sa'd Salmân, 1995/1374:488). Les héros mythiques perses portaient également une masse d'armes désignée par *gorz-e Rostam* (masse d'armes de Rostam) (voir *Târikh-e Ahmad Shâhi*, al-Jâmi, 2001/1379:406) et *gorz-e sâmi* سامی گرز (masse d'armes de Sâm) (voir le *Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:708). Le guerrier est désigné par le mot *gorzbân* گرزبان (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*), *gorzdâr* گرزدار (*Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:490) ou *amuddâr* عموددار (*Abu Moslemnâmeh*, Tartusi, 2001/1380:73; vol. 3).

5. Haches

Comparable aux masses d'armes, les haches étaient des armes puissantes qui pouvaient casser l'armure de l'ennemi. Cela signifie que l'on utilisait ces deux types d'armes contre les ennemis portant une armure lourde impossible à vaincre par l'épée. Les manuscrits perses parlent de l'efficacité de la hache avec les expressions *tabarzin-e ostekhânshekan* تبرزین استخوان شکن (hache de selle qui casse les os) (voir *Târikh-e Ahmad Shâhi*, al-

Jâmi, 2001/1379:396) et *tabar-e maqzshekâfandeh* تبر مغزشکافنده (hache qui coupe le cerveau) (voir *Abu Moslemnâmeh*, Tartusi, 2001/1380:578; vol. 1). La hache est désignée par deux mots en langue perse: a) *tabar* تبر (hache)[6] et b) *tabarzin* تبرزین (hache de selle)[7]. Le terme *tabar* تبر fait aussi référence à la variante d'une hache pour le combat designée par l'expression *tabar-e jangi* تبر جنگی (hache de guerre) (voir *Shâhnâmeh-ye Nâderi*, Nâderi, 1968/1346:225). On observe également une variante de *tabar* تبر utilisée par les derviches. On utilisait la hache durant les cérémonies comme il est reconnaissable dans l'expression *tabar-e zarrin* تبر زرّین (hache en or; hache décorée avec de l'or) voir *Târikh-e Firuzshâhi* (Afif, 2007/1385:490). D'autre part, le terme *tabarzin* تبرزین signifiant "hache de selle" est utilisé dans de nombreux manuscrits. Le manuscrit *Rostam al-Tavârikh* fait illusion à des gardiens de prison (*nasghtchi* نسق چی) armés de haches (Âsef, 2003/1382:185). Un guerrier armé d'une hache était désigné par le mot *tabarzan* تبرزن (voir *Zafarnâmeh Yazdi*, 1957/1336a:474) et *tabardâr* تبردار (voir *Abu Moslemnâmeh*, Tartusi, 2001/1380:124; vol. 4). Les guerriers qui jetaient leur hache étaient désignés par le terme *tabarandâz* تبرانداز (voir *Romuz-e Hamzeh*, 1940/1359 Hegira:123).

L'importance des masses d'armes à travers l'histoire de l'Iran est évidente quand on pense que les rois perses les portaient comme symbole de pouvoir. En nouveau persan, ce type de masse d'armes est désigné par le mot *gorz-e pâdeshâh* (masse d'armes d'empereur). Les héros mythiques perses portaient également une masse d'armes désignée par *gorz-e Rostam* (masse d'armes de Rostam).



▲ *Le roi sassanide Shâpour I dans Naqsh-e Rostam avec une épée sassanide*



▲ *Une épée sassanide*

6. Epées

La langue persanne a deux termes pour décrire "épée": a) *shamshir* شمشیر et b) *tiq* تیغ. Pour l'usage de *shamshir* شمشیر voir le *Shâhnâmeh* (Ferdowsi, 1995/1384:193) et *Goshtâsbnâmeh* (Daqiqi Tusi, 1994/1373:57) et pour l'usage du terme *tiq* تیغ voir le *Divân-e Rudaki Samarqandi* (Rudaki, 2004/1382:73) et le *Shâhnâmeh* (Ferdowsi, 1995/1384:191). Il existe également des mots arabes dans la langue perse comme *seyf* سیف voir *Rozat al-Safaviyeh* (Jonâbodi, 1999/1378:641) et *Târikh-e Jahângoshây-e Nâderi* (Esterâbâdi, 1991/1370:12). Mais on utilisait ces termes généralement pour se référer aux épées arabes comme *seyf-e arabi* سیف عربی voir *Ta'id Besârat* (Mirzâ Lotfallâh, 1706-1707:1118 ou 1108:1696-1697:[7]). Un autre mot arabe dans la langue perse pour désigner l'"épée" est *hosâm* حسام voir *Ash'âr-e Onsori Balkhi* (Onsori Balkhi, 1990/1369:19). Toutefois, il faut noter que dans la majorité des manuscrits, les mots perses *shamshir* شمشیر et *tīq* تیغ étaient utilisés pour décrire les épées. Les deux termes ont leur origine dans les mots pahlavis. Le mot *shamshir* a en effet son origine dans les mots pahlavis *shamsher*, *shafsher* et *shufsher* (Farahvashi, 2002b/1381:336) et le terme *tiq* تیغ prend son origine dans les mots pahlavis *te* (épée) (voir *Kârnâmeh-ye Ardeshir Bâbakân*, Farahvashi, 2002b/1381:157, 336), *teh* (voir *Kârnâmeh-ye Ardeshir Bâbakân*, Farahvashi, 2007/1386:36) et *tex* (voir Farahvashi, 2002b/1381:157).

Il est important de remarquer que contrairement à la langue anglaise, la langue perse ne fait pas de distinction entre les termes "épée" (à lame droite) et "sabre" (à lame recourbée). Dans les deux cas, le terme *shamshir* شمشیر se réfère au même type d'armes. Avant l'invasion de l'Iran par les Arabes et l'introduction de l'Islam en 631, toutes les épées d'Iran étaient droites à double tranchant. Bien qu'on utilise le mot *shamshir* en anglais et dans d'autres langues européennes pour désigner un *shamshir* classique avec un degré de courbure élevé, il faut souligner que ce terme est un terme général et ne fait pas référence à un type particulier d'épée dans la langue perse. Concernant la traduction du mot *shamshir*, le *Digital Lexicon of Dehkhodâ* traduit le mot *shamshir* comme "queue de lion"[8]. Néanmoins, il existe également des traductions contradictoires de *shamshir* dans la littérature, comme par exemple sa traduction par "coup du lion"[9] et "courbé comme la griffe d'un tigre"[10] en contradiction avec la traduction issue de sources iraniennes. Naturellement, celles-ci ne traduisent pas correctement le sens du mot *shamshir* comme démontré ci-dessus parce que ce mot est composé de *sham* شم (queue) et *shir* شیر (lion). Comme mentionné précédemment, du fait que beaucoup de chercheurs associent le terme *shamshir* à un sabre avec un degré de courbure élevé, il est important de tenir compte du fait que le terme



▲ *Un* shamshir *de la période safavide*

shamshir ne dit rien non plus sur la courbure du sabre. Dans la littérature occidentale, le *shamshir* iranien classique est déclaré comme un sabre ou une épée avec un degré de courbure élevé qui n'a pas de rainure. La lame en forme de triangle est normalement sans gravures ni incrustations excessives. Ce type de *shamshir* possède une ou deux cartouches (*toranj* ترنج), éventuellement gravées à l'or. Néanmoins, comme expliqué ci-dessus, le terme *shamshir* est un mot générique utilisé pour référer à toutes sortes d'épées y compris les épées à lame droite.

On utilise différents termes pour décrire différents modèles d'acier damas (*pulâd-e gowhardâr* پولاد گوهردار) des épées perses comme *balârak* بلارک, *sefid mosalsal* سفید مسلسل (un modèle d'acier avec une série de traces blanches consécutives) (voir *Javâhernâmeh-ye Nezâmi*, Jowhari Nezâmi, 2004/1383:327–329), *rowhinâ* روهینا (fabriqué d'acier damas indien) (voir *Gowharnâmeh*, Mansur 1975/1354:287), *gowhar-e hamvâr* گوهر هموار (modèle d'acier damas régulier), *kalâqi* کلاغی (semblable à un corbeau), *pâyhâye murtcheh zabâneh zanân* مورچه زبانه زنان پایهای (semblable à une multitude ardente de pieds de fourmis) (voir *Nowruznâmeh*, Khayyâm-e Neyshâburi, 2003/1382:55-56), *gowhar-e par-e magas* گوهر پر مگس (modèle [d'acier damas] des ailes de mouches), *mowj-e daryâ* موج دریا (vague de la mer) (voir *Âdâb al-Harb va al-Shojâ-e*, Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, 1967/1346:258), *parsheh* پرشه (ailes de moustiques), *abr* ابر ou *abahrak* ابهرک (nuage), *suf* صوف (laine de mouton), *suzan* سوزن (aiguille) et *sabus* سبوس (son) ou *sabus-e kandom* سبوس کندم (son du blé) (voir *Besârat*, Mirzâ Lotfallâh, 1706–1707:1118 ou 1108:1696–1697: [5-9]).



▲ Une miniature du *Khamseh* de Nezâmi du XVIe siècle montrant les guerriers armés de sabres (avec l'autorisation du Musée National d'Iran)

7. Dagues et couteaux

Les manuscrits perses décrivent l'usage de couteaux et de dagues en fonction des situations durant le combat à courte distance. Il existait différents types de couteaux et de dagues traditionnels pour

Il est important de remarquer que contrairement à la langue anglaise, la langue perse ne fait pas de distinction entre les termes "épée" (à lame droite) et "sabre" (à lame recourbée). Dans les deux cas, le terme *shamshir* شمشیر se réfère au même type d'armes. Avant l'invasion de l'Iran par les Arabes et l'introduction de l'Islam en 631, toutes les épées d'Iran étaient droites à double tranchant.



▲ *Une dague de la période qâdjâre*

le combat. Normalement, ceux-ci sont classés en deux catégories: *kârd* کارد (couteau) et *khanjar* خنجر (dague).

> Les manuscrits perses décrivent l'usage de couteaux et de dagues en fonction des situations durant le combat à courte distance. Il existait différents types de couteaux et de dagues traditionnels pour le combat. Normalement, ceux-ci sont classés en deux catégories: kârd کارد (couteau) et khanjar خنجر (dague).

7.1 *Kârd*: La traduction de *kârd* est "couteau"[11]. Ce type d'arme courte est à un tranchant et droit. Bien que le dos de la lame soit droit, le fil de la lame s'effile de la base à la pointe. Le *kârd* کارد est la deuxième arme mentionnée dans le livre saint de l'*Avestâ*, où il est designé par le mot *kâreta* dérivé du verbe *kâret* (couper)[12]. Normalement, la lame d'un *kârd* کارد est en acier damas. Dans le manuscrit safavide *Fotovvatnâmeh-ye Soltâni* par Kâshefi Sabzevâri (1971/1350:388), l'auteur décrit certains types d'armes en détail entre autre le *kârd* کارد. Kâshefi Sabzevâri explique que les lettres du mot *kârd* کارد représentent les significations suivantes: la lettre "*kâf* = k" représente *karam* کرم (la bonté). Cela signifie que le propriétaire de cette arme doit être bon et *javânmard* جوانمرد (un homme jeune et courageux). La lettre "*alef* = a" représente *ehsân* احسان (la bonne action) qui signifie que le propriétaire du *kârd* کارد devait faire de bonnes actions et n'insulter aucun autre peuple. La letre "*re* = r" représente *roshani* روشنی (la clarté) cela signifie que le propriétaire du *kârd* کارد devait posséder une vision claire des choses. Enfin, la lettre "*dâl* = d" représente *deldâri* دلداری (consolation des autres), qui signifie que le propriétaire du *kârd* کارد devait être poli et consoler les autres. Il existe diverses expressions dans les manuscrits perses faisant référence au *kârd* کارد et à son usage. On peut classifier ces expressions comme suit:

a) Termes décrivant le matériau du manche d'un *kârd* کارد, comme *kârd-e dasteh âbnus* کارد دسته آبنوس (couteau avec un manche en ébène), *kârd-e dasteh aqiq* کارد دسته عقیق (couteau avec un manche en agate), *kârd-e dasteh tchandan* کارد دسته چندن (couteau avec un manche en bois de santal), *kârd-e dasteh dandân-e fil* کارد دسته دندان فیل (couteau avec un manche en ivoire d'éléphant), *kârd-e dasteh dandân-e mâhi* کارد دسته دندان ماهی (couteau

avec un manche en ivoire de morse), *kârd-e daste firuzeh* کارد فیروزه دسته (couteau avec un manche en turquoise) (voir *Mobarak Shâh Fakhr-e Modabbar*, 1967/1346:147).

b) Termes décrivant la forme du *kârd* کارد comme *kârd-e dosar* کارد دو سر (couteau ayant deux lames avec un manche au milieu) (voir *Majma' al-Ansâb*, en Shabânkâre'i, 2002/1381:285).

c) Termes décrivant la taille du *kârd* کارد comme *kârd-e bozorg* کارد بزرگ (grand couteau) et *kârdtcheh* کاردچه (petit couteau) (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*).

d) Termes décrivant l'origine du *kârd* کارد comme *kârd-e habashi* کارد حبشی (couteau éthiopien) (voir *Majma' al-Ansâb*, Shabânkâre'i, 2002/1381:285).

e) Termes décrivant l'usage du *kârd* کارد comme *kârd-e qassâbi* کارد قصابی (couteau de boucher) (*Shiruye Nâmdâr*, 2005/1384:415).

f) Termes décrivant la fabrication du *kârd* کارد et les fabricants comme *kârdgar* کاردگر (coutelier) (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*), ou *kârdgari* کاردگری (l'industrie de la coutellerie) (*Digital Lexicon of Dehkhodâ*).

7.2 *Khanjar*: le *khanjar* خنجر a une lame courbée à double tranchant. La majorité des miniatures perses montre les guerriers perses portant la dague *khanjar* en position renversée c'est-à-dire la pointe de la lame du *khanjar* est vers le bas et orientée vers le coude. De nombreux manuscrits perses décrivent le *khanjar* comme une arme pour combattre à courte distance (voir *Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:189; *Samak Ayyâr*, Al Kâteb al Rejâi, 2004/1383:57; *Zafarnâmeh*, Yazdi, 1957/1336a:212 et *Rozat al-Safaviyeh*, Jonâbodi, 1999/1378:288). Dans les manuscrits perses sont utilisés des termes différents pour décrire le *khanjar* et son usage. Ces expressions peuvent être classifiées dans les catégories suivantes:

a) Termes décrivant les structures d'acier damas du *khanjar* خنجر, comme *khanjar-e âbdâr* خنجر آبدار (une dague avec l'eau; une dague avec une lame trempée) (voir le manuscrit du 20e siècle *Rozat al-Safaviye*, Jonabodi, 1999/1378:683).

b) Termes décrivant la décoration d'une dague *khanjar* خنجر, comme *khanjar-e morassa'* خنجر مرصع (dague

> Kâshefi Sabzevâri explique que les lettres du mot *kârd* کارد représentent les significations suivantes: la lettre "*kâf = k*" représente *karam* کرم (la bonté). Cela signifie que le propriétaire de cette arme doit être bon et *javânmard* جوانمرد (un homme jeune et courageux). La lettre "*alef = a*" représente *ehsân* احسان (la bonne action) qui signifie que le propriétaire du kârd کارد devait faire de bonnes actions et n'insulter aucun autre peuple. La letre "*re = r*" représente *roshani* روشنی (la clarté) cela signifie que le propriétaire du *kârd* کارد devait posséder une vision claire des choses. Enfin, la lettre "*dâl = d*" représente *deldâri* دلداری (consolation des autres), qui signifie que le propriétaire du *kârd* کارد devait être poli et consoler les autres.



▲ Un *kârd* de la période safavide

décorée de bijoux) (voir le manuscrit *Rozat al-Safaviyeh* du XVIIe siècle, Jonabodi, 1999/1378:202) et *khanjar-e dasteh morrasa'* خنجر دسته مرصع (dague avec une poignée décorée) (voir le manuscrit safavide *Âlâm Ârâye Shâh Tahmâsp*, 1991/1370:336).

c) Termes décrivant l'origine de *khanjar* خنجر, comme *khanjar-e hendovân* (dague des Hindous) (voir *Shâhnâmeh*, Ferdowsi, 1995/1384:295) et *khanjar-e mesri* خنجر مصری (dague égyptienne) (voir *Zafarnâmeh*, Yazdi, 1957/1336b:510).

d) Termes décrivant le combat avec un *khanjar* خنجر comme *khanjarbâzi* خنجربازی (combat avec la dague) (voir *Eskandarnâmeh*, Hakim, 317) et *khanjardâr* خنجردار (combattant avec une dague) (voir *Zafarnâmeh*, Yazdi, 1957/1336a:212)



▲ *Une miniature du* Shâhnâmeh *intitulée "La bataille de Keykhosrow contre Shidah" appartenant à la période (1370-1506) montrant un combat avec une dague*

Conclusion

Comme montré dans les manuscrits perses, l'arc était l'arme principale utilisée par les guerriers perses. On utilisait différents types d'arcs, mais l'arc principal était l'arc composite dû à sa force et à sa vitesse. On fabriquait l'arc composite à l'aide de différents matériaux comme le bois, la corne et le tendon. On utilisait également différents types de flèches. Les

l'arc était l'arme principale utilisée par les guerriers perses. On utilisait différents types d'arcs, mais l'arc principal était l'arc composite dû à sa force et à sa vitesse. On utilisait également différents types de flèches.

manuscrits perses rapportent les principes du tir à l'arc et de ses techniques. De plus les manuscrits perses font référence à l'existence de différents types de lances et de javelots comme *neyzeh*, *senân*, *shel*, *khesht*, *zubin*, *durbâsh*, *tchangâl*, *jarid*, *mezrâb* et *romh*. Après le tir à l'arc, on a utilisé les lances pour briser les premières formations ennemies. Comme les manuscrits perses le montrent, les guerriers perses utilisaient les masses d'armes et les haches au cours du combat contre les adversaires en armure lourde. Grâce à la force de frappe de ces armes lourdes, les guerriers pouvaient casser l'armure de l'ennemi ou le rendre inconscient ou incapable de continuer le combat à cause de blessures ou de commotions cérébrales causées par les coups puissants de ces armes. On utilisait également différents types de masses d'armes et de haches comme symboles de pouvoir. Dans les manuscrits perses, on retrouve différents mots pour faire référence à l'épée et à l'usage de l'épée et du bouclier. Il existait deux types différents de couteaux et de dagues traditionnels utilisés durant le combat à courte distance: *kârd* کارد (couteau), *khanjar* خنجر (dague). ■

1. Voir Zeller and Rohrer (1955:233).
2. Pour l'usage de *senân*, voir *Ash'âr-e Onsori Balkhi* (Onsori Balkhi, 1990/1369:14), *Haft Peykar* (Nezâmi Ganje'i, 1999/1377:124), *Târikh-e Jahângoshây-e Nâderi* (Esterâbâdi, 1991/1370:12) et *Rostam al Tavârikh* (Âsef, 2003/1382:78).
3. Voir Ma'tufi (1999/1378:391).
4. Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar (1967/1346:260).
5. Voir Ma'tufi (1999/1378:390) et Manutchehri Dâmqâni (1984/1363:179). Pour l'usage de *khesht* dans les autres manuscrits voir *Shâhnâmeh* (Ferdowsi, 1995/1384:380), *Garshâsbnâmeh* (Asadi Tusi, 1938:1317:485) et *Târikh-e Beyhaqi* (Beyhaqi, 2004/1383:143).
6. Voir *Divân-e Rudaki Samarqandi* (Rudaki, 2004/1382:180) et *Shâhnâmeh* (Ferdowsi, 1995/1384:386).
7. Voir *Shâhnâmeh* (Ferdowsi, 1995/1384:602), *Garshâsbnâmeh* (Asadi Tusi, 1938:1317:396) et *Abu Moslemnâmeh* (Tartusi, 2001/1380:119; vol. 4).
8. Voir aussi Allan and Gilmour (2000:195), Zakey (1961:22) et Zeller and Rohrer (1955:94-95).
9. Voir Kobylinski (2000:60).
10. Voir Haidar (1991:171).
11. Voir *Eskandarnâmeh* (Hakim, date non spécifiée:379), *Safarnâme-ye Nâser Khosrow* (*Nâser Khosrow*, 1985:1363:66) et *Jâme al-Tavârikh* (Rashidoldin Fazlollâh Hamedâni, 1985/1374:57).
12. Voir Pur Dâvud (1969/1347:41-43).

Bibliographie:

Sources primaires

-Âlam Ârâye Shâh Tahmâsp (1991/1370). *Zendegani Dâstâni Dovomin Padeshâh-e Doreh-ye Safavi* [*The Narrative Biography of the Second Safavid King*], édité et annoté par Iraj Afshâr. Tehrân: Enteshârât-e Donyâ-ye Ketâb.

-Âsef, Mohammad Hâshem (Rostam al Hokamâ) (2003/1382). *Rostam al Tavârikh*: *Salâtin-e Selseleh-ye Safaviyeh, Afshâriyeh, Zandiyeh va Qâjâriyeh*. [*Rostam al Tavârikh*: The Sultans of Safavid, Afshârid, Zand and Qâjâr], annoté par Azizollâh Alizâdeh, Tehrân: Enteshârât-e Ferdos.

-Afif, Shamseldin ibn Sarâj ibn (2007/1385). *Târikh-e Firuzshâhi* [The History of Firuzshâhi], corrected by Velâyat Hossein, introduction écrite par le Dr. Mohammad Reza Nasiri, Tehrân: Enteshârât-e Asâtir.

-Al-Jâmi, Mahmud al-Hosseini al-Monshi Ibn Ebrâhim (2001/1379). *Târikh-e Ahmad Shâhi* [*History of Ahmad Shâhi*], annoté et édité par Puhând Doktur Sorur Homâyun, Pashâvar: Dânesh Khaparanduye Tulne.

-Al-Kâteb al-Rajâni, Farâmarz ben Khodâdâd ben Abdollâh (2004/1383). *Samak Ayyâr*, qnnoté par Seyyed Ali Shahâri, 2 vols, Tehrân: Sedây-e Moâser.

-Asadi Tusi, Hakim Abu Nasr-e Ali ben Ahmad (1938:1317), *Garshâsbnâmeh* [Letter of Garshâb], qnnoté par Habib Yaqmâ'i. Tehrân: Ketâbforushi va Tchâpkhâneh-ye Barukhim.

-Attâr Neishâburi, Abu Hamid ben Abu Bakr Ebrâhim Farid ad-Din Mohammad (1993/1372). *Manteq al-Teyr* [*Converstaion of the Birds*], qnnoté par Seyyed Sâdeq Goharin, Tehrân: Sherkat-e Enteshârât-e Elmi va Farhangi.

-Bahrâm Pajdow, Zartosht (1965/1343). *Ardâvirâfnâmeh* [*Letter of Ardâvirâf*], qnnoté par Rahim Afifi, Mashhad: Tchâpkhâneh-ye Dâneshgâh-e Mashhad.

-Beyhaqi Dabir, Abolfazl Mohammad Ibn Hosseyn (2004/1383). *Târikh-e Beyhaqi* [*The History of Beyhaqi*], annoté par Ali Akbar Fayyâz, Mashhad: Daneshgâh-e Ferdowsi Mashhad.

-Beyqami, Molânâ Mohammad (2002/1381), *Dârâbnâmeh* [*The Book of Dârâb*], corrigé par Zabiollâh Safâ, corrigé et annoté par Zabihollâh Safâ, 2 vols, Tehrân: Sherkat-e Enteshârât-e Elmi va Farhangi.

-Eskandar Beyg Torkamân (Monshi) (2003/1382). *Târikh-e Âlâm Ârâye Abbâsi* [The History of *Âlam Ârâye Abbâsi*], édité et annoté par Iraj Afshâr, 2 vols, Tehrân: Enteshârât-e Amir Kabir.

-Estarâbâdi, Mirzâ Mohammad Mehdi (1991/1370). *Târikh-e Jahângoshây-e Nâderi* [*The History of the World Conquest of Nâder*], a Copy of the Illustrated Manuscript of 1757, introduction by Abdolali Adib Barumand, Tehrân, Sorush.

-Ferdowsi, Hakim Abolqâsem (2005/1384), *Shâhnâmeh Ferdowsi* (*bar Asâs-e Noskheyeh Mashhur-e be Tchâp-pe Mosko*) [*Book of Kings by Ferdowsi* (*based on the Manuscript Known as Published in Moscow*)], Tehrân: Enteshârât-e Alam.

-Hakim, Manutchehr Khân (date non spécifiée). *Koliyât-e Haft Jeldi Eskandarnâmeh: Sâhebqarân Zowalqareneyn Eskandar ben Dârâb ben Bahman ben Esfandiyâr Ru'intan* [*The Complete Seven Volumes of the Book of Alexander: Sâhebqarân Zowalgareneyn Alexander, the Son of Dârâb, the Son of Bahman, the Son of the Invulnerable Esfandiyâr*], from the Series of Legends of Oriental *Pahlavân*. Tehrân: Enteshârât-e Mohammad Hasan Sar Elmi.



-Jonâbodi, Mirza Beig Hasan ben Hosseini (1999/1378). *Rozat al-Safaviyeh* (*Târikh-e Doreh-ye Safaviyeh*) [Rozat al-Safaviyeh: the History of Safavid Era)], qnnoté par Qolâmrezâ Tabâtabâi Majd, Tehrân: Enteshârât va Tchâp-e Daneshgâh-e Tehrân.
-Kâshefi Sabzevâri, Molânâ Hosseyn Vâ'ez (1971/1350). *Fotovvatnâmeh-ye Soltâni* [*Roya Book/Letterof Chivalry*], commenté par Mohammad Ja'far Mahjub. Tehrân: Enteshârât-e Bonyâd-e Farhang-e Irân.
-Kufi, Abu Hafâz (2001/1380). *Joneydnâmeh* [*Book of Joneyd*], dans: *Abu Moslemnâmeh* [*Book of abu Moslem*], annoté par Hosseyn Esmâ'ili, pp. 199-519, Tehrân: Enteshârât-e Moi'n, Nashr-e Qatreh, Anjoman-e Irânshenâsi dar Irân.
-Manutchehri Dâmqâni, Abolnajm Ahmad ben Go's ben Ahmad (1983/1362). *Ash'âr-e Manutchehri Dâmqâni* [*The Poems of Manutchehri Dâmqâni*], annoté par Mohammad Dabir Siyâqi, Tehrân: Enteshârât-e Amir Kabir.
-Marvi Vazir Marv, Mohammad Kâzem (1995/1374). *Âlam Ârâye Nâderi*, annoté par Dr. Mohammad Amin Riyâhi, 3 vols, Tehrân: Enteshârât-e Elmi.
-Mirzâ Lotfallâh (1706-1707:1118 or 1108/1696-1697). *Ta'id Besârat* [*Aid to Sight*], Handwritten Manuscript on Swords and Swordmaking in the British Library.
-Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, Mohammad ben Mansur ben Said (1967/1346). *Âdâb al-Harb va al- al-Shojâ-e* [*The Customs of War and Bravery*], annoté par Ahmad Soheyli Khânsâri, Tehrân: Eqbâl.
-Mohammad Pâdeshâh (Shâd) (1956/1335). *Farhang-e Ânendrâj* [*The Lexicon of Ânendrâj*], Tehran: Ketâbkhâneh-ye Khayyâm.
-Molavi, Mowlânâ Jalâl-ad-din Mohammad Rumi (2007/1385). *Masnavi Ma'navi*, édité par Reynold A. Nicholson, Tehrân: Enteshârât-e Hermes.
-Mostufi, Homadollâh (1999/1377). *Zafarnâmeh be Enzemâm-e Shâhnâmeh Abolqâsem Ferdowsi* [*Zafarnâmeh* together with *Shâhnâmeh* Abolghâsem Ferdowsi], avec l'introduction de Dr. Nostratollâh Rastegâr, Tehrân: Markaz-e Nashr-e Dâneshgâhi.
-Nâderi, Amir al-Shoarâ (1968/1346). *Shâhnâmeh-ye Nâderi*, introduction par Mahmud Farrokh, Tehrân: Enteshârât-e Ketâbkhâneh-ye Melli-ye Mâlek.
-Nâser Khosrow Qobâdiyâni, Abu Mo'in Hamid ad-Din (1985:1363). *Safarnâmeh-ye Nâser Khosrow* [*The Journey of Nâser Khosrow*], annoté par Mohammad Dabir Siyâqi, Tehrân: Ketabforushi Zavvâr.
-Nafisi, Ali Akbar (Nazem-ol-Atbâ) (1964/1343). *Farhang-e Nafisi* [Lexicon of Nafisi], [Written during the Qâjâr Period], 5 vols, Tehran: Ketâbforushi Khayyâm.
-Nezâmi Ganje'i, Nezâm-ol-Din Abu Mohammad Ilyâs ebn-e Yusof ebn-e Zâki ebn- e Moayyed (1999/1377). *Haft Peykar*, annoté par Hasan Vahid Dastgardi, introduction par Sa'id Hamidiyân, Tehrân: Nashr-e Qatreh.
-Onsori Balkhi, Abolqâsem Hasan ben Ahmad (1990/1369), *Ash'âr-e Onsori Balkhi* [*Poems of Onsori Balkhi*], *Moqaddameh* [Introduction] par Mohammad Dabir Siyâqi, Tehrân: Enteshârât-e Amir Kabir.
-Qatrân-e Tabrizi, Abu-Mansur (1983/1362). *Divân-e Qatrân-e Tabrizi* [*The Poems of Qatrân-e Tabrizi*], basé sur le manuscrit de Mohammad Nakhjavâni, Tehrân: Enteshârât-e Qoqnus.
-Qazvini Esfahâni, Mohammad Yusof Vâleh (2003/1382). *Khold-e Barin: Hadise Shishom va Haftom az Rozeh-ye Hashtom* [*Khold-e Barin (Parts 6, 7, Section 8)*], édité et annoté par M. R. Nasiri, Tehrân: Anjoman-e Âs'âr va Mafâkher-e Farhangi.
-Rashidoldin Fazlollâh Hamedâni, Al-Vazir Ibn Emadoddoleh Abi al-Kheir Movafag al-Doleh Ali (1995/1374). *Jâme al-Tavârikh (Az Aqâz Peidayesh Moqol Ta Pâyân Doreh-ye Teymur Qâ'ân)* [*The Complete History (From the emergence of the Mongols until the End of the Era of Timur Qa'an)*], annoté par Bahman Karimi, Tehrân: Entesharat Eqbâl.
***-Romuz-e Hamzeh* [*Secrets of Hamzeh*]** (1940/1359 Hegira), Mohammad Ali Nâmeh, Tehrân: Sherkat-e Tab-e Ketâb.
-Rudaki, Abdollâh Ja'far ben Mohammad (2004/1382). *Divân-e Rudaki Samarqandi* [*Antology of Rudaki Samarqandi*], Tehrân: Enteshârât-e Negâh.
-Sabâ, Fathali Khân Kâshâni. *Shâhanshâhnâmeh*, Mashhad: Âstân-e Qods-e Razavi.
-Sa'di, Moslehodin Moshref ben Abdollâh (2005/1383). *Koliyât-e Sa'di* [*The Complete Works of Sa'di*], annoté par Hasan Anvari. Tehrân: Nashr-e Qatreh.
-Sa'd Salmân, Mas'ud (1995/1374). *Divân-e Mas'ud Sa'd Salmân* (*The Anthology of Mas'ud Sa'd Salmân*), annoté par Râshid Yâsemi, Tehrân: Mo'asseseh-ye Enteshârâte-e Negâh.
-Shabânkâre'i, Mohammad Ben Ali Ben Mohammad (2002/1381). *Majma' al-Ansâb* (*Nimeh-ye Avval*), édité par Mir Hâshem Mohaddes, Tehrân: Amir Kabir.
-Tahvildâr Esfahâni, Hossein ben Mohammad Ebrâhim (1964/1342). *Gogrâfiyâ-ye Esfahân Gogrâfiyâ-ye Tabi'i va Ensâni va Âmâr-e Asnâf-e Shahr* [The Geography of Isfahan: the Natural and Human Geography and the Statistics on Crafts from the City], qnnoté par Manutchehr Sotudeh, Tehran: Tchâpkhâneh-ye Dâneshgâh-e Tehrân.
-Tarsusi, Abu Tâher Mohammad ibn Hasan in Ali ibn Musâ (1977/2536). *Dârâbnâmeh-ye Tarsusi*, annoté et corrigé by Zabihollâh Safâ, Tehrân. Bongâh-e Tarjomeh va Nashr-e Ketâb.
-Tartusi, Abu Tâher (2001/1380). *Abu Moslemnâmeh* [*Book of Abu Moslem*], annoté par Hosseyn Esmâ'ili, 4 vols, Tehrân: Enteshârât-e Moi'n, Nashr-e Qatreh, Anjoman-e Irânshenâsi dar Irân.

-Ibn-Munquidh, Usamah (1978). *An Arab-Syrian Gentleman and Warrior in the Period of the Crusades: Memoirs of Usamah Ibn-Munquidh*, Philip K. Hitti (trans.), New Jersey: Princeton.
-Varâvini, Sa'doldin (1997/1376). *Marzbânnâmeh*, annoté par Mohammad Roshan, Tehrân: Enteshârât Asâtir.
-Khayyâm-e Neishâburi, Omar ben Ebrâhim (2003/1382). *Nowruznâmeh* [The Letter of Nowruz], annoté par Ali Hosuri, Tehrân: Tcheshmeh.
-Khonji Esfahâni, Fazlallâh ibn Ruzbehân (2003/1382). *Târikh-e Âlâm Âryâ-ye Amini: Sharh-e Hokmrâni Salâtin-e Âq- Quyunlu va Zohur-e Safaviân* [The History of *Âlâm Âryâ-ye Amini*: Exposition of Sultans Aq-quyunlu's Ruling and Appearance of Safavid], Qarn-e Nohom va Dahom Hejri [The Ninth and the Tenth Century Hegira], édité par Mohammad Akbar Ashiq, Tehrân: Markaz-e Nashr Miras Maktub.
-Yazdi, Molânâ Sharaf al-Din Ali (1957/1336). *Zafarnâmeh* (*Târikh-e Umumi Irân dar Doreh-ye Teimuriyân*) [*Zafarnâmeh* (*The General History of Iran during Timurid Period*], corrigé et annoté par Mohammad Abbâsi, Tehrân: Amir Kabir.
-Zafarnâmeh-ye Khosravi (1999/1377). Sharh-e Hokmrâvâi-ye Amir Nasrollâh-e Bahâdor Soltân ben Heydar (1242-1277 Hegira) dar Bokhârâ va Samarqand [The History of Rule of Amir Nasrollâh-e Bahâdor Soltân ben Heydar (1242-1277 Hegira 1827-1860 A.D.) in Boxârâ (Bukhara) and Samarkand], écrit par un auteur inconnu, annoté par Manutchehr Sotudeh, Tehrân: Daftar Nashr-e Mirâs-e Maktub.

Sources secondaires:
-Aqili, Esfandiyâr (1999/1378). *Seyri Dar Varzesh-e Bâstâni va Koshti Pahlavâni Iran va Lorestan* [A Survey of *Varzesh-e Bâstâni* and *Pahlavân*i Wrestling in Iran and Luristan], Koramabad: Amirkabir.
-Bahrâmi, Ehsân and Fereydun Joneydi (1990/1369). *Farhang-e Vâjehâye Avestâ: Bar Pâyeh-ye Farhang-e Kângâ ve Negâresh be Farhanghâye Digar* [*The Lexicon of the Terms of the Avestâ: Based on the Lexicon of Kanga and a Review of Other Lexicons*], Tehrân: Nashr-e Balkh.
-Chardin, John (1988). *Travels in Persia 1673-1677*, New York: Dover Publications.
-Chodynski, Antoni Romuald (2000). The Sun and the Lion: Sketches on Persian Militaria, in: Antoni Romuald Chodynski (ed.), *Persian and Indo-Persian Arms and Armor of 16th – 19th Century from Polish Collections*, Malbork: 2000, pp. 11-38.
-Farahvashi, Bahrâm (2002a/1381). *Farhang Zaban Pahlavi* [The Lexicon of Pahlavi Language], Tehrân: Enteshârât-e Daneshgâh Tehrân.
- (2002b/1381). *Farhang Farsi be Pahlavi* [The Lexicon of Persian into Pahlavi], Tehrân: Enteshârât-e Dâneshgâh Tehrân.
-Haider, Syed Zafar (1991). *Islamic Arms and Armour of Muslim India*, Lahore: Bahadur Publishers.
-Jonnati Ata'i, Abolqasem (1970a/1349). *Kamândâri va Tirandâzi dar Adabiyyât-e Fârsi* [Archery and Shooting in Persian Literature], part 1, in: *Majjaleh-ye Târikh va Tahqiqât-e Irânshenâsi: Nashriyeh-ye Setâd-e Bozorg-e Arteshdârân – Komiteh-ye Târikh-e Nezâmi*, no. 1, 5e année, Consecutive Number 25, April-May 1970, pp. 113-144.
-Harper, Prudence Oliver (1985). The Ox-headed Mace in Pre-Islamic Iran, *Acta Iranica*, 24, 2e série, vol. X, Papers in Honour of Mary Boyce: 247-259.
-Kobylinski, Lech (2000). Persian and Indo-Persian Arms, in: Antoni Romuald Chodynski (ed.), Persian and Indo-Persian Arms and Armor of 16th – 19th Century from Polish Collections, Malbork: Muzeum Zamkowe w Malborku, pp . 57-74.
-Latham, J.D. and W.F. Paterson (1970). *Saracen Archery: An English Version and Exposition of a Mamluke Work on Archery (ca. A.D. 1368).* London: The Holland Press.
-Lebedynsky, Iarslav (1992). *Les Armes Orientales*, La Tour du Pin: Editions du Portail.
-Mir'i, Hasan (1970/1349). *Âyneh-ye Pahlavân Namâ* [The Mirror of *Pahlavân*], Tehrân: Mihan.
-Moshtagh Khorasani, Manouchehr (2010). *Lexicon of Arms and Armor from Iran: A Study of Symbols and Trminology*, Tübingen: Legat Verlag.
-Pur Dâvud, Ebrâhim (1968/1346). Zin Abzâr, Kamân va Tir [Armament, Bow and Arrow], in: *Majjaleh-ye Barrasihâye Târikhi* [Journal of Historical Research], No. 1, 2e année, Avril–Mai, pp. 29-49.
-Qezel Âyâq, Sorayyâ (2000/1379). *Râhnamâ-ye Bâzihâ-ye Irân* [*A Guide to Iranian Games*], Tehrân: Daftar-e Pa•'6auheshhâ-ye Farhangi.
-Qiyâsiyân, Mohammad Rezâ (2001/1379). *Albom-e Qahremânân-e Koshti-ye Lorestân* [*The Album of the Wrestling Champions of Luristan*], Khoramâbâd: Tchapkhâneh-ye Dânesh Khoramâbâd.
-Reichelt, Hans (1968). *Avesta Reader: Texts, Notes, Glossary and Index*, Strassbur: Verlag von Karl J. Trübner.
-Zeller, Rudolf and Ernst F. Rohrer (1955). *Orientalische Sammlung Henri Moser-Charlottenfels:Beschreibender Katalog der Waffensammlung*, Bern: Kommissionsverlag von K.J. Wyß Erben AG.
-Zokâ, Yahyâ (1971/1350). *Arteshe Shâhanshâhi Iran Az Kurosh Ta Pahlavi* [The Royal Army of Iran from Kurosh to Pahlavi], Tehrân: Tchâpkhâneh-ye Vezârate Farhang Va Honar.



Le persan à Langues'O
Entretien avec Leili Anvar

Mireille Ferreira

L'INALCO (*Institut national des langues et civilisations orientales*) plus connu sous le nom de *Langues'O*, est le lointain héritier de *l'Ecole des Jeunes de Langues*, imaginée au XVIIe siècle par Colbert, premier ministre du roi Louis XIV, dans le but de former de jeunes Français au métier de *drogman* (de l'arabe *turjuman*) ou *truchement*, comme on les désignait à l'époque, c'est-à-dire traducteurs ou interprètes. Complétant ce premier établissement, *l'Ecole spéciale des Langues orientales* fut créée en 1795, dans l'enceinte de la Bibliothèque nationale, dans le but de former des interprètes en langues orientales, indispensables à la politique et au commerce. Le persan fait partie, avec l'arabe, le turc, le tatar de Crimée et le malais, des premières langues enseignées dans cette école. Louis-Mathieu Langlès, lui-même professeur de persan, en fut le premier président. Devenu en 1971, un institut rattaché à l'Université, l'INALCO acquiert en 1985 une autonomie et devient grand établissement à caractère scientifique, culturel et professionnel sous l'égide du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche. Sa mission est d'assurer des formations initiales et continues portant sur l'étude des langues et des civilisations de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe orientale, de l'Océanie et des populations amérindiennes, ainsi que sur la géographie, l'histoire, les institutions, la vie politique, économique et sociale des pays concernés. Quatre-vingt-treize langues y sont aujourd'hui enseignées à 9000 étudiants venus du monde entier.

Madame Leili Anvar, enseignant-chercheur à Langues'O, est spécialiste de littérature classique persane. Ses thèmes de recherche portent en particulier sur la littérature mystique d'époque médiévale et la littérature contemporaine féminine d'Iran et d'Afghanistan. Parallèlement à son métier d'enseignante, elle est traductrice, notamment des auteurs mystiques Djalâl ad-Din Rumi et Farid Uddin Attâr. Elle vient dernièrement de signer une traduction en français de l'une des plus célèbres épopées soufies, *Le cantique des Oiseaux* de Farid Uddin Attâr, aux Editions Diane de Selliers.

Mireille Ferreira: Comment est organisé l'enseignement du persan à l'Inalco?

Leili Anvar: Le cursus en persan débute en première année post-baccalauréat et se termine au doctorat[1]. Après la création de la licence, quand la réforme LMD[2] a été mise en place, nous avons intégré le master et l'école doctorale. Nous assurons aussi des cours en formation continue pour des salariés d'entreprises. Tous niveaux confondus, l'effectif des étudiants de ce département est d'environ une centaine. Par rapport aux autres langues, c'est un effectif moyen, les plus importants étant ceux du chinois, avec un numerus clausus, puis japonais, hébreu, arabe, russe et, depuis peu, coréen.

Tous les enseignants sur poste à l'Inalco, en tout cas dans les unités de langues qui ne sont pas des langues à gros effectif, ce qui est le cas du persan, enseignent la langue ainsi que leur spécialité. Ainsi, mon collègue[3] est spécialisé dans la littérature persane moderne, il enseigne, en particulier, la genèse du

roman contemporain. Je suis moi-même spécialisée dans la littérature persane classique, avec l'étude de textes classiques en troisième année et la méthodologie de la recherche en littérature pour le master. Sur 192 heures annuelles d'enseignement, plus de la moitié est consacrée à l'enseignement de la langue sous diverses formes. Etant moi-même traductrice, j'enseigne dès la première année, outre l'apprentissage du persan de base et de la grammaire, la langue à travers la lecture de textes en persan et leur traduction en français. Sur le plan pédagogique, la pratique des techniques de traduction me semble d'un grand intérêt.

L'enseignement du persan dans son ensemble est assuré par trois enseignants permanents titulaires, à savoir deux maîtres de conférences et un professeur, et par un grand nombre de vacataires qui couvrent l'enseignement de l'histoire, de la géographie, des religions et de la littérature de l'Iran. Dans l'ULC (Unité de Langue et de civilisation) des langues iraniennes, nous enseignons aussi des langues comme le kurde - sorani et kurmandji -, le pashto et le persan d'Afghanistan. Certains enseignements, qui occupent un nombre d'heures limité, sont assurés par des titulaires d'autres départements. C'est le cas pour l'histoire de l'Asie centrale ou de l'Afghanistan, par exemple. Quelques matières, comme l'histoire, sont partagées entre plusieurs enseignants spécialisés de notre département (antiquité, Iran médiéval, Iran du XXe siècle, islam iranien). Un

> ”Toutes les matières en rapport avec le monde iranien peuvent faire l'objet d'une thèse, à condition qu'il y ait un professeur spécialisé dans la matière.”



▲ *Les nouveaux locaux de l'Institut national des langues et civilisations orientales, dans le 13e arrondissement de Paris Photos: Mireille Ferreira*



seul enseignant se charge de la géographie de l'Iran, traitée sur un seul semestre.

Toutes les matières en rapport avec le monde iranien peuvent faire l'objet d'une thèse, à condition qu'il y ait un professeur spécialisé dans la matière. Par exemple, comme nous n'avons pas de professeur d'histoire de l'Iran, tout étudiant intéressé a la possibilité de s'adresser à un directeur de recherche spécialisé en histoire de l'Iran dans une université, et suivre à l'Inalco, en parallèle, les cours de compétence avancée en langue.

MF: Quelles sont les méthodes pédagogiques pratiquées pour la langue persane?

LA: L'Inalco est un institut de langues vivantes aussi, dès la première année, langue écrite et langue orale sont étudiées simultanément, sachant qu'en persan l'écart entre l'écrit et l'oral est très grand. Notre manuel *Le persan au quotidien*[4] est basé sur l'oral. Les formes complètes de la grammaire et l'écriture sont évidemment enseignées mais notre souci est que nos étudiants soient rapidement capables de s'exprimer en persan et de comprendre la langue parlée en Iran. Dès la deuxième année, nous les initions à la littérature.

MF: Combien assurez-vous d'heures de langue pour chaque niveau d'études?

LA: En début de première année, nous assurons 6 heures hebdomadaires d'apprentissage de la langue proprement dite, décomposées comme suit: 1h30 de grammaire, 1h30 d'oral, 2 heures de lecture et de traduction, 1 heure d'écriture, complétées par 4 heures d'étude de la civilisation. Ensuite, la proportion entre étude de la langue et étude de la civilisation s'inverse. En dernière année, nous n'assurons plus que 5 heures de langue mais davantage de civilisation.

MF: Quel est le profil des étudiants de l'Inalco en langue persane?

LA: En première année, les étudiants sont, pour la plupart, débutants mais leurs profils sont très variés. Un contingent non négligeable est constitué d'étudiants d'origine iranienne ou afghane. Il peut s'agir d'Iraniens à part entière mais nés hors d'Iran et ne connaissant pas le persan, ou issus d'un parent ou de grands-parents iraniens, intéressés par la connaissance de leurs origines, ou dont le conjoint est iranien ou afghan. Les étudiants étrangers viennent de partout, italiens, norvégiens, américains, par exemple. En raison de l'exigence des techniques de traduction, les Iraniens venus d'Iran ne sont acceptés que si leur niveau de français est excellent. Un contingent plus restreint, le plus intéressant sans doute, est constitué de ceux suivant un double cursus, étudiant langues et civilisations iraniennes et en parallèle, la philosophie, la sociologie, l'histoire ou la littérature, par exemple. Il s'agit de jeunes étudiants dynamiques, mus par un vrai projet. Nous avons aussi très souvent des militaires de carrière qui préparent un concours les autorisant à

venir étudier jusqu'à deux langues aux Langues'O pour se spécialiser ensuite sur certains domaines d'intervention. La plupart, spécialisés sur le Moyen-Orient, suivent un double cursus arabe-persan. Beaucoup de nos anciens étudiants sont partis en Afghanistan après leurs études. Notre enseignement est également ouvert aux étudiants Erasmus (programme d'échanges universitaires au niveau européen) qui viennent passer une année universitaire en France.

MF: Quels sont les débouchés professionnels après des études de persan?

LA: Nous formons de nombreux diplomates. Le persan est une des langues éligibles au concours Cadres d'Orient des conseillers des Affaires Etrangères pour la section Asie centrale. Mais l'étude de la langue persane stricto sensu offre peu de débouchés professionnels. Le nombre de postes de traducteurs et d'enseignants est très limité. Nous recommandons à nos étudiants de compléter leur formation en langue par un autre cursus. Leur thèse ne doit pas les confiner dans la section des langues rares, ils doivent pouvoir enseigner l'histoire ou la littérature, par exemple. Beaucoup se destinent aux relations internationales pour intégrer des organisations non gouvernementales (ONG), des institutions internationales ou des compagnies d'exploitation des hydrocarbures.

MF: En dehors de l'Inalco, où peut-on étudier le persan en France?

LA: Au niveau universitaire, la faculté de Strasbourg assure un cursus complet, de la licence au doctorat, à travers son Département d'études persanes. Le Département d'études moyen-orientales de la faculté d'Aix-Marseille enseigne le persan sur trois ans en Licence de langues, littératures et civilisations étrangères. A Paris, l'Université Paris III (Sorbonne Nouvelle) prépare au master et au doctorat.

Pour ma part, j'assure aussi un cours d'initiation au persan à l'Ecole Normale Supérieure, destiné aux Normaliens désirant étudier une langue supplémentaire, qu'ils font valider pour leur diplôme.

Les ministères, comme celui des Affaires Etrangères ou de la Défense, assurent leur propre enseignement. Le Centre culturel iranien de Paris dispense aussi des cours de persan.

MF: Je vous remercie d'avoir bien voulu m'accorder cet entretien pour les lecteurs de *La Revue de Téhéran.* ■

---

1. Dans le système universitaire, l'architecture des études est fondée sur les trois grades:
Licence : bac + 3 - Master : bac + 5 - Doctorat : bac + 8
2. Le système LMD (Licence Master Doctorat) permet, par la mise en place de références et d'outils communs, une harmonisation de l'espace européen de l'Enseignement Supérieur afin d'améliorer la transparence entre les différents systèmes nationaux et leurs établissements.
Cette harmonisation permet :
- les comparaisons et les équivalences européennes
- la mobilité nationale et internationale des étudiants
- une meilleure lisibilité pour l'employeur et une meilleure insertion professionnelle des étudiants.
3. Christophe Balaÿ, auteur de l'article «Le roman persan de 1910 à 1930 – Roman historique et roman social» publié dans *La Revue de Téhéran* (n° 83 octobre 2012).
4. Manuel de Persan Volume 1 Le persan au quotidien – Collection Langues Mondes - par Christophe Balaÿ et Hossein Esmaïli, Edition: L'Asiathèque.

Apprendre le persan en Iran

Emilie Aqâjâni

La filière des Etudes Persanes n'est que très peu représentée en France. Seulement quelques universités proposent cette langue en option et celles qui offrent un cursus complet d'Etudes Iraniennes sont encore plus rares: il n'y a que Paris ou Strasbourg qui donnent cette possibilité. Les formations sont de bonne qualité, malgré tout, la progression reste difficile: en raison de son statut de langue rare, il est très difficile de trouver des livres d'enseignement, voir un simple dictionnaire persan-français!

Pour améliorer le niveau de persan et acheter quelques ouvrages indispensables, il reste les stages linguistiques et il est bien dommage que les instituts qui permettent aux étrangers de prendre des cours de persan en Iran soient méconnus, même par les étudiants d'Iranologie.

Les universités d'Ispahan et de Qazvin faisant exception, la plupart de ces centres se situent bien évidemment à Téhéran et l'Institut *Dehkhodâ* arrive en tête de liste. Dépendant de l'Université de Téhéran, il accueille la grande majorité des étudiants étrangers. Il est également très bien situé: dans les quartiers Nord de la ville où habite la tranche aisée de la population. Dans les hauteurs de la mégapole, les rues sont très en pente mais le dortoir est proche du palais de Sa'd Abad, ancienne résidence royale reconvertie en musée après la Révolution. L'Institut accueille des étudiants de tous les pays du monde et de tous niveaux. Une fois arrivé à l'aéroport, un taxi appelé par le Centre amène l'étudiant à l'institut et quelques jours plus tard, il passera un test de langue afin de classer les nouveaux venus par groupes de niveaux.

Institut Dehkhodâ

Mais Dehkhodâ n'est pas le seul institut qui permet l'obtention d'un visa étudiant court séjour, nous trouvons également l'*Academy of the Persian Language* ou le *Iran Language Center*. Les matières enseignées sont variées: la littérature, la grammaire mais aussi l'Histoire ou encore la calligraphie. L'emploi du temps est assez léger ce qui laisse le temps d'explorer la ville; veillez toutefois à respecter le couvre-feu… Les règles dépendent beaucoup du surveillant du moment, certains sont très stricts, alors que d'autres sont plus modérés. Ce genre de structures a l'avantage d'être accessible à tous et il n'est pas nécessaire d'avoir le statut étudiant dans son pays d'origine même si bien évidemment cela représente la majeure partie des cas. On trouve également des professionnels venus travailler en Iran et désirant apprendre le persan. Il y a aussi une population significative de jeunes femmes russes fraîchement mariées à des Iraniens. En plus petit nombre, on peut aussi voir des Iraniens d'origine nés à l'étranger: ils s'en sortent relativement bien à l'oral mais ne maîtrisent ni la lecture, ni l'écriture.

Certains instituts prévoient même un voyage touristique de quelques jours au cours de la session, le plus souvent à Ispahan. L'étudiant n'a rien à débourser, tout est compris, même le logement et les repas. Les mêmes règles sont applicables à Téhéran, et les visites se font avec le groupe. Il faut noter qu'au cours de la formation, les étudiants sont régulièrement interviewés par les médias locaux, et assistent à des célébrations officielles telles des expositions de livres, l'anniversaire de la Révolution Islamique ou alors la



▲ *Institut Dehkhodâ*

visite de la Bibliothèque Nationale.

Etudiants étrangers, Université de Téhéran (source: http://www.ut.ac.ir/)

Si on désire suivre un cursus plus académique, il reste *l'International Center for Persian Studies* de l'Université de Téhéran. La durée de la formation est la même que pour les instituts: stage d'un mois ou alors d'un semestre. Le recrutement se fait chaque saison. On a le choix de la formule: des cours intensifs qui ont lieu le matin et s'étalent cinq jours par semaine (du samedi ou mercredi: comme dans un bon nombre de pays musulmans, les week-ends sont jeudi-vendredi.) ou alors un semestre entier où l'emploi du temps est encore allégé: les cours ont lieu trois jours par semaine et les leçons n'excèdent pas deux heures. Cela a l'avantage de laisser du temps pour créer des liens avec la population locale. Contrairement à ce que l'on peut penser, il n'est pas difficile de vivre en Iran, même pour une femme, seule et Occidentale de surcroît. Pour ceux qui maitrisent déjà le persan, ils peuvent viser un semestre dédié à l'Art et à la Littérature (Literature and Art Semester). Les jours et les horaires sont les mêmes que pour les cours intensifs et offrent un concentré de culture persane: on y étudiera, outre la littérature, l'histoire de la langue persane, l'Art Iranien, la poésie classique et contemporaine, mais aussi la calligraphie.

> Les universités d'Ispahan et de Qazvin faisant exception, la plupart de ces centres se situent bien évidemment à Téhéran et l'Institut *Dehkhodâ* arrive en tête de liste. Dépendant de l'Université de Téhéran, il accueille la grande majorité des étudiants étrangers.

Ceux qui désirent rester davantage dans le pays peuvent suivre un cursus universitaire complet, et ce quelque soit le niveau: toutes les formations sont disponibles, de la Licence au Doctorat. Ce type d'apprenant étudie à Qazvin (Imam Khomeini University) jusqu'à ce qu'il soit en mesure de passer un certificat de persan (minimum niveau B2) pour accéder aux études universitaires. Il n'est pas nécessaire (mais souhaitable) de parler persan avant d'opter pour cette option: les bases sont également enseignées dans le centre. Cela explique que certains y restent très longtemps: j'ai le souvenir d'un camarade coréen qui y était depuis 5 ans! Si à Téhéran les règles ne sont pas très strictes, elles se durcissent à Qazvin. Le *maghna'e,* voile plus couvrant est obligatoire; le simple foulard ne suffit donc plus et un code vestimentaire plus sobre est à respecter. Avant chaque entrée, on doit présenter sa carte étudiant aux gardiens, signer un cahier de présence chaque soir au dortoir, et prévenir quand on se rend dans une autre ville, même lors des jours fériés.

> Pour ceux qui maitrisent déjà le persan, ils peuvent viser un semestre dédié à l'Art et à la Littérature (Literature and Art Semester). Les jours et les horaires sont les mêmes que pour les cours intensifs et offrent un concentré de culture persane: on y étudiera, outre la littérature, l'histoire de la langue persane, l'Art Iranien, la poésie classique et contemporaine, mais aussi la calligraphie.

▲ *Etudiants étrangers, Université de Téhéran (source: http://www.ut.ac.ir/)*

Les Russes se font rares et la très grande majorité des élèves viennent de pays musulmans: surtout des Afghans, des Tadjiks, des Irakiens et des Syriens. Comme la langue maternelle de la plupart des autres élèves est l'arabe, voire le persan pour les Tadjiks et les Afghans, ils ont une nette longueur d'avance, un grand effort de travail est donc à fournir pour les Occidentaux (qui sont d'ailleurs très rares si j'en crois les commentaires de mes professeurs qui étaient très surpris de voir une Française) Les sessions d'examens ont lieu chaque semestre, elles permettent soit de passer au niveau supérieur afin d'acquérir un niveau suffisant en langue ou alors de passer le test final qui permet l'accès aux études universitaires. Une fois ce test en poche, on formule des vœux concernant le choix des universités et de la filière, le centre fait suivre au Ministère des Affaires Etrangères qui transmet sa décision par la suite. Les étudiants étrangers peuvent choisir entre toutes les filières disponibles en Iran, il n'est donc pas obligatoire de faire des études en Iranologie ou en Sciences Humaines. Précisons toutefois qu'en ce qui concerne la filière «Littérature persane», les élèves étrangers

suivent un cursus à part, séparés des Iraniens à l'Université de Téhéran. Dans les autres universités, des classes spéciales pour Etrangers ne sont pas prévues, faute de demande. Cela augmente grandement la difficulté, d'autant plus que l'apprentissage de la langue arabe est obligatoire quel que soit l'établissement choisi.

Si vous souhaitez profiter de ces programmes, mieux vaut s'y prendre tôt. Si pour les courts séjours, il est recommandé d'entreprendre les démarches au moins trois mois à l'avance, pour poursuivre des études en Iran, les délais sont plus longs et peuvent aller jusqu'à une année. Il faut envoyer les documents requis au Centre qui contactera le Ministère des Affaires Etrangères. Il communiquera alors à l'Ambassade iranienne qui se trouve sur votre territoire les résultats de la commission, et si elle a été favorable, on vous délivrera un visa étudiant. Si vous voulez suivre plusieurs sessions de cours ou rester en Iran pour votre cursus universitaire, il faut commencer les démarches pour l'obtention d'une carte de séjour dès l'arrivée dans le pays. Le passeport et des photos d'identité sont confiés à un responsable qui se charge des démarches et vous remet les coordonnées bancaires de l'institut; le délai est environ d'un mois. Notons qu'après avoir suivi un mois de cours, l'étudiant qui le souhaite peut faire prolonger son visa pour une nouvelle session.

Université d'Ispahan, bâtiment de la coopération internationale

Concernant les prix, ils sont très abordables: compter environ 85 euros pour les cours intensifs (3 300 000 rials)



▲ *Université d'Ispahan, bâtiment de la coopération internationale*

et 100 euros pour un semestre (4 500 000 rials). Si vous avez la nationalité iranienne, les prix sont diminués de moitié. Les étudiants logent généralement dans les dortoirs universitaires. Vous pouvez également faire la demande d'une bourse, directement auprès du Ministère des Affaires Etrangères. Une commission analyse alors votre dossier et en fonction de vos résultats, une bourse de niveau A (cours et hébergement gratuits et une modeste somme d'argent vous sera versée deux fois par an) ou de niveau B (vous bénéficiez seulement des cours et de l'hébergement offerts). Dans tous les cas, prévoir de l'argent de poche. ■

Sites utiles:

http://icps.ut.ac.ir/en/index.htm
http://www.persianacademy.ir
http://blog.ili.ir/Default.aspx?tabid=152
http://www.ikiu.ac.ir/en/
http://isc.ui.ac.ir/howtoapply.php
http://www.u.arizona.edu/~talattof/persian/iran.shtml



Un été à l'université internationale Imam Khomeiny de Qazvin

Anna Lewin
Hossein Bonaud
Guy Devinoy
Alexandre Sudron

▲ *Entrée de l'université internationale Imam Khomeiny de Qazvin*

Nous sommes trois étudiants en persan à l'Institut national des Langues et Civilisations Orientales (INaLCO) à Paris, en dernière année de Licence et nous sommes toujours à l'affut de possibilités d'aller étudier en Iran. Celles-ci sont réduites: un institut privé à Téhéran a tardé à nous répondre derrière les lourdeurs administratives, mais c'est surtout le contexte international qui rend les échanges officiels entre les universités compliqués, voire impossibles et dont nous sommes finalement victimes en tant qu'étudiants. L'université internationale Imam Khomeiny de Qazvin, à travers le Ministère de la recherche des sciences et de la technologie, propose cette année à des étudiants étrangers, un stage de langue pendant un mois, aux mois de juillet et d'août. Aussi, nous faisons le maximum pour remplir nos dossiers correctement et ne pas laisser passer cette chance, les places étant limitées. Nous postulons à la session du mois d'août, nos dossiers précisent, entre autres, nos souhaits d'étude sur place, centres d'intérêt et niveau. Nous joignons les lettres de recommandations de nos professeurs: M. le Professeur Christophe Balaÿ et M. Pierre Mazahéri.

Le dossier d'inscription et les modalités de participation sont rédigés en persan. Heureusement, nos professeurs nous proposent leur aide, tout comme le Centre culturel iranien à Paris, avec MM. Bahramgiri et Vakili, qui s'occupent de transmettre le dossier complet à l'université en Iran. Celle-ci prend en charge tous les frais, sauf nos billets d'avion, et il faudra se plier au règlement interne. Une fois déposée, début juillet, la réponse nous parvient rapidement; une dizaine de jours après, elle est positive et nous commençons les préparatifs pour le départ, toujours avec le concours des responsables du Centre culturel, qui facilitent les démarches pour l'obtention de nos visas à l'ambassade. Pour le reste, nous verrons à notre arrivée.

Nous connaissons tous bien l'Iran pour nous y être rendus à plusieurs reprises. Alexandre et Anna ont

déjà étudié à Téhéran. L'idée d'y séjourner un mois pour y étudier la langue, que nous apprenons à Paris dans le splendide nouveau bâtiment des «Langues'O» nous réjouit. Cela constitue une véritable immersion, au grand dam de nos amis qui passent plus paisiblement leurs vacances au bord de la mer ou à l'étranger, destinations plus classiques. Difficile d'être convaincants, mais nous sommes convaincus, et c'est l'essentiel. Déterminés à progresser, apprendre des choses nouvelles et vivre une expérience unique.

Après une escale à Istanbul, notre avion se pose à Téhéran au milieu de la nuit. C'est d'ailleurs le cas de la majorité des avions des compagnies étrangères, ce qui confère à l'aéroport Imam Khomeiny une ambiance nocturne animée. Après les formalités, nous sommes accueillis par un représentant de l'université, qui nous réunit dans un minibus avec d'autres étudiants, arrivés par d'autres vols: il y a là un Italien et une Italienne, deux Algériennes, un Russe, deux Ukrainiens et une Ukrainienne. Le jour se lève et nous somnolons dans le minibus qui nous conduit vers Qazvin, parfois réveillés en sursaut par les dos d'âne qui s'avèrent être les seuls signaux de circulation que les Iraniens ne peuvent pas faire semblant d'ignorer.

A notre arrivée, nous sommes séparés garçons et filles, et répartis par chambrées de quatre dans des dortoirs avec lits superposés. Les cours doivent commencer le lendemain, et presque tous les étudiants sont arrivés. Notre chambrée avec Alexandre comprend aussi l'Ukrainien et l'Italien aperçus dans le minibus. Anna, de son coté, partage sa chambre avec l'Italienne, une Ukrainienne et une Bangladeshi. Les garçons sont mieux lotis que les filles: chaque chambrée du dortoir dispose d'une salle de bains et d'une cuisine, tandis que les filles doivent se partager salle de bain et cuisine. Nous sommes donc bien installés. Le dortoir dispose par ailleurs d'un accès Internet bien utile puisque les étudiants ont été encouragés à apporter leurs ordinateurs personnels. Nous profitons de cette journée avant le début des cours pour rencontrer d'autres étudiants, changer de l'argent et acheter une carte SIM.

Le lendemain, le bus nous conduit du dortoir à l'université. Dans l'amphithéâtre où nous sommes accueillis par le directeur pédagogique, M. Vakili-Fard, le responsable du séjour M. Alidjâni, et les professeurs. Nous prenons conscience du caractère officiel du séjour: nous nous levons tous pour l'hymne national, puis une succession de discours en persan nous présentent l'université et nous précisent le déroulement du mois à venir. Les cours, les visites programmées, le respect des uns des autres et du règlement intérieur, l'obligation de rentrer au dortoir avant 21h30 pour les filles et 22h30 pour les garçons, sont parmi les points évoqués, mais les regards qui s'échangent dans l'auditoire laissent soupçonner que la compréhension n'est pas au rendez-vous pour tout le monde.

> Les Géorgiens forment la nationalité la plus représentée, d'ailleurs les seuls à avoir apporté deux grands drapeaux de leur pays, suivis de près par les Bangladeshis, les Indiens et les Turcs, ainsi qu'un petit groupe de Polonais.

Tous réunis pour la première fois, nous sommes donc une centaine d'étudiants avec une légère majorité de filles. Avec un peu de recul, les Géorgiens forment

la nationalité la plus représentée, d'ailleurs les seuls à avoir apporté deux grands drapeaux de leur pays, suivis de près par les Bangladeshis, les Indiens et les Turcs, ainsi qu'un petit groupe de Polonais. Nous faisons la connaissance de Hosseyn, un quatrième Français, professeur au Centre Culturel Iranien à Paris, parlant couramment le persan et venu à l'université pour comparer les méthodes d'enseignement de la langue. On compte également des étudiants du Kirghizstan, Tadjikistan, Bulgarie, Lituanie, Serbie, Syrie, Arménie et Allemagne. Nous formons un groupe très hétéroclite de 19 à 60 ans, réunis pour l'apprentissage de la langue et de la culture persanes. L'université de Qazvin tire aussi sa réputation de la formation d'étudiants étrangers sur des cycles plus longs d'études qui attirent d'autres nationalités. C'est pour cela que nous croisons parfois Chinois et Coréens sur le campus.

Un examen, sous forme de QCM, permet de nous répartir par niveaux, et six groupes sont constitués. Nous sommes fiers d'Anna qui obtient après Hosseyn la deuxième meilleure note. Nous enchaînons des cours de grammaire, de littérature, d'histoire, de compréhension orale, de calligraphie, et, pour les niveaux avancés, de philosophie islamique ou encore d'histoire de la Révolution. Les cours ont lieu exclusivement en persan, et l'acclimatation vient vite, car nos professeurs n'hésitent pas à répéter parfois, plus simplement, ce qu'ils expriment un peu trop rapidement pour nous. Au delà de notre niveau, les groupes reflètent notre diversité géographique et nous «parlons» tous persan, avec des accents bien différents.

Les enseignants sont nombreux, amicaux et disponibles. La pédagogie du cursus s'articule autour d'un manuel distribué à chaque étudiant durant les premiers cours. A titre d'exemple, on y trouve des exercices répondant à des



▲ *Hosseyn, Guy, Vakili Fard, Alex et Anna*

points de grammaire, des textes en persan servant de support à des cours, ou encore une partie sur les expressions en persan qui sont expliquées en persan. Les enseignants cherchent à faire comprendre leurs cours ou expliquer du vocabulaire incompris par des reprises nombreuses. Ils ne souhaitent pas perdre d'étudiants en route, et comprennent bien les différences de niveau et de compétences. Quand le vocabulaire est compris, ils nous demandent souvent des synonymes. Cependant, nous avons très peu de devoirs pour les séances suivantes. Au fur et à mesure des jours, les enseignants changent trop souvent et il n'y a que peu de suivi d'un cours à l'autre. Cela influe négativement sur l'intérêt et le sérieux des élèves. L'examen terminal s'avère être le même QCM que celui du début et certains étudiants y obtiennent une note inférieure. Nous regrettons de ne pas avoir compris nos erreurs. Au final, le manque d'organisation général des cours n'a pas permis le suivi et la réalisation des objectifs initiaux, malgré les moyens initiaux importants. Les sorties rendent aussi le programme chargé, et la progression s'opère par le contact quotidien à un univers persanophone.

Nous avons cours tous les matins à partir de 8h30 et jusqu'à 15h, entrecoupés de deux poses: une pose thé pendant la matinée, et pour le déjeuner que nous prenons tous ensemble dans un réfectoire.

Des bus nous ramènent aux dortoirs après les cours. Entre étudiants, la communication s'établit vite: entre Européens, nous parlons beaucoup en anglais, parfois en persan, tandis qu'avec les Géorgiens, Turcs, Indiens et Bangladeshis, nous échangeons uniquement en persan. Nos premiers échanges avec les étudiants indiens et bangladeshis réservent quelques surprises, ceux-ci n'hésitant pas à interrompre pendant les cours les professeurs ou la lecture d'un étudiant, à mettre leur musique sur leurs téléphones portables dans le bus, à s'imposer sur des photos de groupe. A notre amusement du début, succède bien vite notre exaspération. La rencontre des cultures ne se fait pas toujours sans étincelles.

Avec les autres étudiants, nous apprenons vite à nous connaître, les motivations de chacun pour étudier la langue persane sont diverses. Rostam, Tadjik, plus proche de nous de cette culture, et grand admirateur de Ferdowsi (auteur persan du Xème siècle), Federico, Italien, passionné de langues anciennes, Aleksey, Russe, tout juste vingt ans, étudiant en journalisme et centré sur le Moyen-Orient.

Avec les autres étudiants, nous apprenons vite à nous connaître, les motivations de chacun pour étudier la langue persane sont diverses. Rostam, Tadjik, plus proche de nous de cette culture, et grand admirateur de Ferdowsi (auteur persan du Xème siècle), Federico, Italien, passionné de langues anciennes, Aleksey, Russe, tout juste vingt ans, étudiant en journalisme et centré sur le Moyen-Orient. Il y a ceux ou celles en couple avec un(e) Iranien (e), des Bulgares qui se sont retrouvées à étudier le persan pour avoir une chance d'entrer à l'université de Sofia, de futures diplomates vénézuéliennes, des professeurs d'université indiens et bangladeshis qui, à notre grande surprise, font preuve d'une maîtrise toute relative de la langue qu'ils enseignent. Nous allons d'une nationalité à l'autre, en



▲ *Notre groupe à Jamaran*

apprenant à nous connaître à travers le persan et l'intérêt pour l'Iran comme dénominateur commun, sachant que les nationalités se regroupent souvent au réfectoire, après les cours ou lors de sorties.

Justement, nous effectuons nos premières sorties les après midi à Qazvin, peu animé car le ramadan se terminera dans une dizaine de jours après notre arrivée.

Seul ou par petits groupes, en fonction des affinités de chacun, ou dans le cadre de sorties organisées par l'université, nous découvrons les centres d'intérêts de la ville: le bazar, dont une nouvelle partie superbement restaurée, une petite église arménienne, un ancien réservoir, un palais safavide, dernier vestige de cette période glorieuse, où Qazvin était la capitale de la Perse. Le parc de la ville, avec ses pelouses toujours bien arrosées et entretenues, et ses bancs à bascule, fait toujours l'objet de haltes, au cours desquelles nous discutons avec les habitants, en mangeant des pâtisseries, en buvant un jus de grenade ou en dégustant les fruits de saison que l'on ne trouve qu'ici, comme les *zoghâl akhteh*, sortes de canneberges qui se dégustent très froides, idéalement à peine décongelées avec un peu de sel. Une partie de ce que nous aimons de l'Iran se trouve dans l'ambiance de ce parc et ceux que nous verrons plus tard dans d'autres villes.

Nous profitons du premier week-end pour partir à Mashhad après avoir obtenu l'autorisation de l'université. Hosseyn nous a promis qu'une fois sur place, après plus de quatorze heures de bus de nuit, il nous ferait découvrir l'intérieur du sanctuaire. Le caractère religieux de l'Iran s'impose à nous à l'heure de la prière dans le sanctuaire. Nous sommes à cet endroit le jour de l'Eid qui marque la fin du ramadan, l'esplanade principale du sanctuaire est noire de monde et nous apercevons dans la salle du tombeau de l'Imâm Rezâ, les gens qui pleurent et

soulèvent à bout de bras de jeunes enfants, pour leur permettre de toucher les parois de la cage d'argent enserrant le tombeau où l'Imâm Rezâ repose en paix. Cette atmosphère est typique des lieux saints chiites. La résonance des clameurs et les pleurs de la foule nous saisissent. Nous profitons aussi de ce séjour pour visiter le mausolée de Ferdowsi avec Rostam qui nous a accompagnés.

De retour à Qazvin, la fatigue accumulée du voyage sur une période si courte, n'entame pas notre volonté de partir à la découverte d'autres endroits. L'université nous en donne l'occasion et nous emmène tous passer deux jours et demi à Ispahan. L'annonce de ce voyage avait instantanément suscité les applaudissements de tous les étudiants lors de la cérémonie d'ouverture. De Caracas à Dacca, Ispahan occupe une place à part dans l'esprit des gens. Si l'on associe facilement Téhéran à l'image de l'Iran de l'actualité, Ispahan conserve toute la magie de la Perse incarnée par la beauté de la grande place Naqsh-e Jahân, de ses mosquées, de ses ponts et ce malgré la déception de découvrir que l'eau n'y coule plus dessous. Le programme est serré, tant il y a de choses à découvrir, ou redécouvrir pour certains. Les pauses ne sont consacrées qu'à manger des *fâloudeh*, glaces à base de vermicelles de riz, arrosé de jus de citron, l'une des spécialités locales, ou la traditionnelle crème glacée au safran. Nous sommes logés à l'université, qui surplombe la ville et dont l'immense baie vitrée du réfectoire, donnant sur des jardins, offre un beau point de vue sur la ville.

Retourner à Qazvin, après avoir été à Ispahan, doit s'accompagner de nouveaux projets. Toujours avec l'accord de l'université, et pendant un week-end, nous partons avec d'autres étudiants à Hamadan. L'occasion de voir que les Iraniens voyagent beaucoup. Avec difficulté, et sur un coup de chance, nous trouvons des chambres d'hôtel, car ils sont tous complets. Des centaines de tentes sont dressées dans les allées du parc, car des panneaux rappellent qu'il est interdit de les planter sur les pelouses.

De Caracas à Dacca, Ispahan occupe une place à part dans l'esprit des gens. Si l'on associe facilement Téhéran à l'image de l'Iran de l'actualité, Ispahan conserve toute la magie de la Perse incarnée par la beauté de la grande place Naqsh-e Jahân, de ses mosquées, de ses ponts et ce malgré la déception de découvrir que l'eau n'y coule plus dessous.

Les tombes de Bâbâ Tâher, poète mystique iranien du XIe siècle, et du fameux Avicenne, philosophe et médecin du Xème siècle, grouillent de monde. Foule également à Ganjeh, en montagne au dessus de la ville où nous pique-niquons. L'endroit vaut tout autant pour l'ambiance familiale qui y règne, au bord d'une cascade, que les écritures millénaires gravées dans la roche. Contraste quand le gardien des tombeaux d'Esther et de Mordechai nous demande sèchement de repasser après le thé. Nous visitons finalement, dans une atmosphère sereine, cet antique sanctuaire juif, autour duquel gravite une petite communauté hébraïque, dont il ne reste que trois familles.

Dans le minibus que nous avons loué depuis Qazvin, et qui nous y ramène, nous faisons les comptes, en touchant du doigt une réalité économique de l'Iran. Nous sommes neuf et le trajet aller retour,

ainsi que la journée sur place à Ganjeh, nous revient à l'équivalent de 10 euros par personne. Nous sommes toujours tous surpris par les prix que n'aident pas la conversion qui s'impose entre ceux annoncés en tomans et billets libellés en rials.

A la sempiternelle question «d'où venez-vous?», nous ne répondons jamais directement, mais laissons faire la perspicacité du chauffeur. Nous nous retrouvons plus souvent Allemands, Russes, voire Syriens que Français.

L'université nous propose aussi de passer deux après-midi à Téhéran après les cours: la première est consacrée à l'achat de livres dans des librairies face à l'université de Téhéran, où nous n'avons que l'embarras du choix. Nous faisons tous le «plein»: dictionnaires pour les uns, romans pour les autres, notre ami tadjik achète une édition intégrale en plusieurs volumes du *Shâhnâmeh* de Ferdowsi qu'il peine à porter, les Bangladeshis s'orientent vers des livres plus religieux. La seconde après-midi est consacrée à la visite de la résidence de l'Ayatollah Khomeiny à Jamârân, au nord de Téhéran, attenante à la mosquée où il prononça la majorité de ses discours: un fauteuil recouvert d'un drap blanc, un micro, un bouquet de fleurs artificielles, un fond bleu. En bas, un immense portrait. L'endroit est simple, tout comme sa résidence privée, un peu à l'écart, qui se résume en une pièce. Sous la mosquée, un musée, avec des photos, retrace les moments forts de sa vie. Le dîner, que nous partageons tous ensemble, nous montre l'autre visage de Téhéran. Dans un restaurant chic, à l'occidentale, sur l'avenue Vali-Asr, nous mangeons des pizzas et des lasagnes, qui nous changent du riz quotidien, qui génère de plus en plus de plaisanteries. Le restaurant se situe près d'un magasin de tapis, dont quelques uns sont suspendus aux vitrines: notre pouvoir d'achat retrouve ses limites. Le tapis en soie qui attire nos regards affiche un prix avec beaucoup de zéros et en dollars, 155 000 pour être précis, on repassera.

L'occasion nous est aussi donnée d'aller à Téhéran par nous mêmes, les après midis où nous n'avons pas cours. De ses déplacements en taxi lors de ces virées, ressortent plein d'anecdotes amusantes. A la sempiternelle question «d'où venez-vous?», nous ne répondons jamais directement, mais laissons faire la perspicacité du chauffeur. Nous nous retrouvons plus souvent Allemands, Russes, voire Syriens que Français. On s'interroge aussi sur notre présence en Iran. Certains, étonnés par notre niveau de persan, pensent que nous sommes envoyés par notre gouvernement: s'ils savaient que notre gouvernement nous dissuade justement d'aller en Iran. On discute de tout, de nos pays, de l'Iran… Le règlement de la course se fait toujours dans la bonne humeur et les félicitations renouvelées pour notre persan, qui reste de toute façon à améliorer.

Nous sommes installés dans un rythme de cours et de sorties qu'aucun imprévu ne vient troubler, mais le temps passe et nous rapproche de la fin du stage. Une exposition temporaire présente dans les allées de l'université des caricatures portant sur l'Occident et les révolutions arabes. Les dessins présentés sont subtils, à l'opposé des clichés trop souvent véhiculés.

Notre dernière sortie se limite à une journée. Nous sommes tous intéressés par découvrir ou redécouvrir les bords

de la mer Caspienne. Nous trouvons un bus pour rallier Rasht. Les prévisions météorologiques ne se trompent pas et nous sommes accueillis par la pluie. Un ami iranien nous invite chez lui. Nous parlons autour d'un thé et de pâtisseries, avec sa famille, du cursus de l'université de Qazvin. Rapidement, nous prenons la route pour manger dans un restaurant traditionnel guilaki. Un repas délicieux nous attend. Nous commandons un peu toutes les spécialités de la carte pour la tablée: en entrée, du mirzâ qâssemi (aubergines, œufs, oignons et tomates, plat très relevé), puis des œufs de poisson fumés, du riz aux fèves et du poisson frais à toutes les sauces, l'ensemble dans une ambiance musicale qui nous sera également facturée. La pluie ayant cessé, nous pouvons profiter de la plage près de Bandar-e Anzali. Certains se baignent sous le regard attentif de maîtres nageurs au look digne de Miami Beach. Le retour est laborieux. Nous nous entassons dans deux taxis qui roulent au gaz naturel et peinent dans les montées, qui nous ramènent vers le dortoir. Il est 22h30 passées quand nous parvenons à Qazvin, mais nos gardiens sont compréhensifs, nous les avions prévenus.

L'examen final est suivi par la cérémonie de clôture dans l'amphithéâtre qui nous avait accueillis. Chacun se voit remettre un diplôme, et pour ceux qui ont obtenu, dans chaque groupe, une note en nette amélioration par rapport à l'examen initial, des livres. Certains étudiants remercient publiquement les professeurs et la direction de l'université pour le bon déroulement de ce stage. Les étudiants indiens et bangladeshis défilent à la tribune pour déclamer des poèmes probablement en persan. Nous sommes tous un peu troublés à l'idée que cette histoire va s'arrêter. Il y a les photos, les adresses e-mails, les réseaux sociaux, qui nous permettent de rester en contact, mais rien ne remplacera cette expérience vécue tous ensemble en Iran, à Qazvin, en cet été 2012. ■



▲ *Université internationale Imam Khomeiny de Qazvin*

Le dialecte tâti au travers de son histoire et de ses contes populaires

Shahab Vahdati

Le tâti ou le dzohouri est un dialecte qui appartient au groupe nord-ouest des langues iraniennes et dont la structure grammaticale et lexicale est très proche du persan. Pourtant, sur le plan grammatical, il conserve encore certaines caractéristiques que le persan moderne a perdues avec le temps, ce qui donne au tâti un aspect relativement archaïque. Etant donné qu'il fut longtemps parlé par les juifs vivant dans les montagnes du Caucase, son vocabulaire est également légèrement influencé par certains emprunts à l'hébreu. Les musulmans et les chrétiens (Arméniens d'expression tâti) se trouvant au sud du Caucase font partie des locuteurs méridionaux de ce dialecte, mais certains changements lexicaux appliqués au cours des siècles rendent parfois impossible une compréhension mutuelle chez les différents parleurs du dialecte.

Le terme de tâti est en lui-même une appellation généralisée qui comprend un groupe de dialectes iraniens du nord-ouest étroitement liés aux langues parlées dans ces régions, notamment dans le Tâlesh. Il comprend un nombre considérable de parlers locaux; des groupes de deux ou trois villages ayant chacun leur propre parler. Ces dialectes sont des résidus de la langue azérie, elle-même issue de la langue mède, parlée jusqu'aux XVIe-XVIIe siècles pour être ensuite remplacée par le turc.

À l'heure actuelle, les locuteurs du tâti sont répartis dans certains villages de l'Azerbaïdjan iranien (comme, par exemple à Harzanâbâd, se situant à distance égale de Khalkhâl et d'Ardebil), ainsi que dans les provinces de Zanjân et de Ghazvin. On a commencé à s'intéresser à ces dialectes dans les années 1930. Avant cela, en 1926, l'historien et homme de lettres Ahmad Kasravi fut le premier à se demander si les habitants de l'Azerbaïdjan avaient toujours utilisé une langue dont la nature et la structure était proche de leurs dialectes parlés à l'époque. Il entama ainsi une série d'études sur la langue ancienne de l'Azerbaïdjan et ses racines, ainsi que sur les structures des dialectes, suivies notamment avant la Seconde Guerre mondiale par les travaux de chercheurs soviétiques comme Minorsky et Miller, alors que l'idéologie soviétique cherchait à s'attirer les faveurs des peuples marginalisés pendant le règne des tsars.

Kasravi réalisa une étude sur les dialectes issus du tâti en 1946, qu'il poursuivit ensuite dans les années 1950. D'autres chercheurs iraniens et étrangers y participèrent tels que Sârang, Zokhârlou, Mortazavi, ou encore le chercheur anglais Walter Bruno Henning qui lui donna une classification méthodique et réfuta tout rapport de ce dialecte avec les locutions azéries, posant l'hypothèse que les locuteurs du tâti étaient issus d'autres régions d'Iran. Cependant, la personne ayant réalisé les études les plus approfondies à ce sujet est le chercheur iranien Ehsân Yârshâter, qui commença ses travaux à ce sujet au début des années 1950. Selon la méthode de Henning, Yârshâter divisa les dialectes tâti en cinq groupes, en fonction de leur distribution selon les régions. Actuellement, le tâti est divisé en dialectes du nord, du centre et du sud.

Il convient ici d'aborder les caractéristiques morphologiques de ce dialecte afin de mettre en relief

à quel point sa parenté avec le persan paraît fondée, et la raison pour laquelle on l'a classé comme appartenant à la famille des langues iraniennes.

Concernant les sonorités du tâti, il ressemble à d'autres dialectes de l'Iran de nord-ouest se distinguant du persan notamment de par leur préservation du **z, s, y, v** contre les consonnes correspondantes dans les dialectes iraniens du sud-ouest **d, h, j, b**. Parmi les modifications phonétiques les plus notables du tâti figure le développement du rhotacisme (transformation d'un phonème en "r"). Sur le plan morphologique, le tâti se distingue de façon moins visible que d'autres langues et dialectes du sud-ouest. S'étant comme eux débarrassé des cadres principaux des noms et des verbes, il a pourtant conservé les caractéristiques essentielles des langues à déclinaison (un système de déclinaison suivant les cas: nominatif, accusatif et grammatical), et le genre, qui caractérise les formes verbales sans toucher les substantifs.

En tâti, la construction ergative existe avec des terminaisons significatives de ré-expansion et de reconstruction d'assimilations nominatives. Comme dans les autres langues du nord-ouest, la définition des prépositions reste caractéristique. L'accent y est prononcé avec vigueur. Il ne comporte pas d'accent tonique comme en grec. Concernant les noms, la dernière syllabe est accentuée comme en persan. Les terminaisons morphologiques sont, selon le cas, accentuées ou pas. Le suffixe *hâ* indiquant le pluriel est accentué, alors que celui du complément d'objet direct, *rê*, ne l'est pas. Les formes verbales non conjuguées sont soumises à la règle générale d'accentuation. Dans les formes de verbes personnels simples, les cas suivants sont possibles:

1. La base est accentuée ou la dernière syllabe, si le mot a deux syllabes. (passé simple, passé composé)
2. La première syllabe est accentuée. (aoriste et impératif)
3. L'accent est mis sur la dernière syllabe terminaison. (conditionnel)

Dans les formes négatives comme en persan, l'accent est habituellement mis sur la négation. Dans les formes verbales composées, l'auxiliaire n'est jamais accentué. De par leur construction phrastique et leur tournure morphologique, les mots tâtis témoignent d'une importante proximité avec le persan, qui s'impose comme une évidence pour un locuteur du persan.

Les exemples ci-dessous montrent qu'ils partagent une même structure, et que leur ressemblance n'est pas superficielle et due seulement à des emprunts.

Les suffixes nominaux communs sont:
-e,-ek,-eti,-le,-ché, -i,-yin, -lémé,-lug, -chi, -al, -un

Les suffixes adjectivaux communs sont:
-i, -in, -lu, -lü, -suz, -mend,

et les suffixes verbaux:
ve-/va-/vo-/vor-/vi- (variant selon les locuteurs) *de-/da-/do-/dir-; fu-/fur-*; et les suffixes dérivatifs du nom à partir des verbes: *-un*.

La description des suffixes nominaux:
-e (substantivation - former les noms d'autres parties du discours)
savz-e: verdure, (à partir de *savz*, vert), *mahser-e*: une blague
-ek (la même fonction)
dest-ek: poignée, *cheshm-ek*: les lunettes
-i
bebesuz-i: état d'être orphelin, *duraz-i*: la longueur, *duhter-i*: la virginité

Au cours de ses recherches, Henning constata que des changements majeurs avaient eu lieu ayant simplifié le tâti, en comparaison du persan érudit parlé il y a plus de dix siècles. A titre d'exemple, le substantif précède toujours le possessif comme en persan, mais il reste intact et aucune terminaison ne s'y ajoutant, il est loin de l'aspect un peu désuet du substantif persan où la terminaison *e* donne l'image d'une langue à déclinaison à part entière. Ces divergences par rapport au persan sont pourtant occasionnelles et ne remettant jamais en cause la proximité naturelle entre tâti et persan. Au fur et à mesure, les recherches de Henning prirent néanmoins une autre dimension et s'éloignèrent de leur effort d'objectivité originelle, en se mettant, durant les années ayant suivi la Seconde Guerre mondiale, au service de propagandes idéologiques.

Dans les années 1950, les études au sujet du tâti furent réalisées dans un contexte marqué par les conflits territoriaux dans le cadre géopolitique de la Guerre froide. Le nationalisme naissant en Azerbaïdjan soviétique fut soutenu par Moscou tandis que l'Iran devint un enjeu important pour les deux blocs. Le tâti fut alors considéré comme un élément de résistance face aux visées expansionnistes du géant soviétique. Pour certains chercheurs iraniens comme Kasravi, enthousiaste de nature et écrivant dans une prose insolite, purement persane et exempte de l'influence du vocabulaire arabe, se posa la question d'enseigner le tâti aux populations du nord-ouest, afin qu'il remplace graduellement le turc dans ces régions. Selon lui, le nom d'Azerbaïdjan n'appartient qu'à la région iranienne portant ce nom, alors que la région du même nom située dans le giron soviétique, nommée Arrân jusqu'alors, avait usurpé ce nom par souci de s'annexer les territoires iraniens. Dans son livre consacré à l'histoire de la région intitulé *Les Chevaliers Inconnus*, il salue le tâti comme étant la seule langue historique des gloires passées des Iraniens du nord-ouest, et le considère comme le seul dialecte capable de redevenir le moyen d'expression des peuples azéris. Néanmoins, il existait une difficulté essentielle, qui était que le tâti ne pouvait fournir à ses locuteurs potentiels une culture écrite conforme aux attentes et besoins du XXe siècle, la littérature tâti n'étant jamais allée au-delà des fables et récits oraux, racontés par des villageois et montagnards, et transmis uniquement par la parole, se modifiant perpétuellement en absence de l'écriture. Elle ne fut donc guère à la source d'une culture écrite en tant que telle. Au même moment, à Londres, les travaux de Henning, portaient sur la classification de données disparates en vue d'obtenir une connaissance plus précise de ce dialecte, en étudiant notamment, selon une démarche structuraliste, ses rapports avec d'autres langues proches de son aire culturelle. Il est à signaler que les études en moyen perse et son étymologie ont toujours correctement pris en compte les langues anciennes et nouvelles de l'Iran. Dans certains cas, l'affinité des études sur le tâti avec celles consacrées au moyen perse a débouché sur des publications importantes. Cela est vrai, par exemple, de l'ouvrage de Henning *La langue ancienne de l'Azerbaïdjan* (publié en 1955), dont le titre indique déjà que, pendant son séjour en Perse (Henning s'y était rendu bien avant, dans les années 1930), ce dernier avait fait des recherches au sujet de l'ancienne langue persane de l'Azerbaïdjan. Cette dernière ne pouvait plus être revivifiée, mais ses travaux de terrain ont néanmoins conduit à une définition de la place du dialecte tâkestâni, enrichie par des données recueillies au sujet des dialectes locaux de l'Azerbaïdjan.

Conscient du fait que, même à cette époque, de nombreux dialectes iraniens étaient sur le point de disparaître, Henning a participé à la collecte d'importantes données à leur sujet. En outre, il a encouragé les enquêtes de terrain et une description du tâti par ses élèves, ce qui a mené à l'étude des dialectes kurdes par D. Neil McKenzie et des dialectes du sud du tâti par Ehsân Yârshâter.

Pour finir, nous présentons quelques récits issus de cette culture principalement orale:

Le rossignol et le corbeau

Un rossignol perché sur une branche se mit à chanter l'une de ses plus belles chansons. Au même moment, un corbeau s'envola et s'assit sur une souche d'arbre, près du rossignol.

- Hé, imbécile, n'as-tu donc pas honte d'entonner ces chansons stupides comme un fou en face de moi? Pourquoi tracasses-tu les autres?

Le rossignol dit:

- C'est pour que le pays s'épanouisse! On se délecte de ma voix, on se tourne vers moi poliment, car ma voix est une nourriture savoureuse, et puis on se délecte de ma viande comme du miel.

- Malheur à un imbécile tel que toi! Ta voix est aussi mauvaise que toi, et ta chair est comme la viande avariée de chien ou d'âne. On te tue avec plaisir. Malheur au rossignol à qui tout le monde tourne le dos!

Puis il ajouta:

- Si tu es d'accord, allons voir le juge le plus clairvoyant et tel sera le sort du perdant: que l'on crève un œil de celui de nous deux qui a la pire des voix.

Le rossignol donna son accord. Ils se mirent en route et rencontrèrent un cochon. Le cochon fut érigé en juge et comme la voix du rossignol ne lui plut pas, ce dernier eut un œil crevé.

Le rossignol revint et s'assit sur la branche sur laquelle il s'asseyait auparavant, à l'endroit où il fredonnait toujours ses chansons. Le corbeau vint s'asseoir près de la souche. Il vit que le rossignol pleurait et dit:

- Hé, imbécile, l'affaire est close, le tribunal a rendu son jugement. Pourquoi pleures-tu maintenant?

Le rossignol a dit:

- En vérité je suis un imbécile. Je ne pleure pas d'avoir un œil crevé. Je porte le deuil de l'instant où j'ai fait confiance au jugement du porc.

***

Le lapin et le renard

Il était une fois un lièvre et un renard vivant dans la même forêt. La maison du lièvre était en bois, et celle du renard en glace.

Lorsque vint le printemps, la maison du renard fondit, et la maison du lapin ne bougea pas. Que faire? Le renard réfléchit:

- Allons chez le lièvre, il peut m'héberger.

Il se rendit chez le lièvre, et avec une voix douce et très délicate, lui demanda plaintivement:

- Frère lièvre, quelles longues oreilles et pattes rapides tu as! Je t'en prie, laisse-moi venir chez toi pour que je me réchauffe, j'ai froid.

Le lièvre apitoyé le laissa entrer dans sa maison. Le renard entra et jeta le lièvre dehors.

Affolé, le lièvre alla voir le chien en pleurant.

- Pourquoi pleures-tu? lui demanda le chien.

- Comment pourrais-je ne pas pleurer? J'avais une maison en bois, et le renard une maison en glace. Vint le printemps, la maison du renard fondit, et ma maison resta. Il me demanda de le laisser se réchauffer chez moi puis me chassa de chez moi, répondit le lièvre.

- Ne pleure pas, lièvre. Je vais t'aider.

Ils arrivèrent à la maison du lapin. Le chien aboya:

- Waf, waf, waf! Sortez de la maison du lièvre!

Le renard s'écria:

- Je vais me jeter sur vous, vous dépecer et déchirer vos entrailles que je jetterai dans les rues, et vos poils seront éparpillés partout!

Le chien eut peur et s'enfuit. Le lièvre pleura de nouveau, se sentant encore plus frustré. De grosses larmes ruisselaient sur son visage. Il rencontra un ours.

- Pourquoi pleures-tu, ô lièvre? lui demanda l'ours.

- Comment pourrais-je ne pas pleurer? J'avais une maison en bois, et le renard une maison en glace. Vint le printemps, la maison du renard fondit, et ma maison resta. Il me demanda de le laisser se réchauffer chez moi, puis me chassa de chez moi, répondit le lièvre.

- Ne pleure pas, lièvre. Je vais t'aider.

- Non, vous ne pouvez pas m'aider. Le chien a voulu aider, mais il n'a pas pu, donc vous ne pouvez pas non plus.

- Je peux le chasser, moi! Ils se rendirent à la maison du lapin.

L'ours cria au renard.

- Hé, renard rusé! Sors de la maison du lièvre!

De près du four à l'intérieur, le renard cria:

- Je vais tout à l'heure me jeter sur vous, vous dépecer et déchirer vos entrailles que je jetterai dans les rues et vos poils seront éparpillés partout!

L'ours paniqué fuit dans la forêt et le lièvre se mit de nouveau à pleurer. Il rencontra le coq qui portait une faux.

- Pourquoi pleures-tu? lui demanda le coq.

- Comment pourrais-je ne pas pleurer? J'avais une maison en bois, et le renard une maison en glace. Vint le printemps, la maison du renard fondit, et ma maison resta. Il me demanda de le laisser se réchauffer chez moi, puis me chassa de chez moi, répondit le lièvre.

- Allez, allez, je vais t'aider dans ta peine, dit le coq.

- Non, ô coq, tu ne pourras pas m'aider. Le chien n'est pas arrivé à le chasser, ni l'ours. Tu ne pourras pas non plus.

- Je peux le chasser! dit le coq.

Ils se rendirent à la maison du lièvre. Le coq gratta la porte de ses pieds, agita ses ailes, et fit peur au renard.

- Je suis le coq, cocorico,

Je crie après toi,
Je porte une faux sur l'épaule,
Préparée pour le renard,
Sors rapidement de la maison!
Avant que je ne te coupe la tête.

Le renard, effrayé, s'enfuit de la maison, et aussitôt le coq lui coupa la tête. Depuis lors, le coq et le lièvre vivent ensemble, et rien ne trouble leur amitié.

***

Le vieil homme et l'ours

Il était une fois un vieux bûcheron dans un village au bout du monde. Un matin, le vieil homme s'enfonça dans la forêt pour ramasser du bois. Il rencontra un ours sur son chemin. Il fut effrayé, mais rassembla vite ses esprits.

- Où allez-vous? demanda l'ours.

- Dans la forêt, pour ramasser du bois de chauffage, dit le vieillard.

- Attendez, nous pouvons travailler ensemble et planter des graines, dit l'ours.

- D'accord, mais que planter? demanda le vieil homme.

- Des betteraves, c'est délicieux, répondit l'ours.

Le vieil homme et l'ours allèrent planter des betteraves. Après un ou deux mois, de grandes feuilles poussèrent. Il fut temps de récolter les betteraves. Le vieil homme dit à l'ours:

- Choisissez ce que vous voulez, voulez-vous les feuilles ou bien les racines?

- Je prends les feuilles, les racines sont pour toi, prend-les, dit l'ours.

Et firent comme il était convenu dès le début, se partageant les betteraves: l'ours prenait les feuilles et le vieux, les racines. Le vieil homme apprécia tout l'hiver le goût sucré des betteraves. L'ours mâchait et remâchait les feuilles et comme ça le gênait, il finit par jeter les feuilles. Un jour, le vieil homme se rendit au marché, les betteraves dans un panier. Chemin faisant, il rencontra l'ours.

- Où vas-tu? demanda l'ours.

- A la ville, pour vendre les betteraves, répondit le vieil homme.

- Ah oui, les betteraves! dit l'ours.

Il mangea les betteraves, elles étaient douces et succulentes.

- Tu m'as trompé, tu as des betteraves sucrées. Ne viens plus jamais dans la forêt pour ramasser du bois!, cria-t-il.

- Attendez! Plantons donc cette fois des grains de blé, dit le vieil homme.

- D'accord, mais je ne serai pas dupe: cette fois, les racines sont pour moi, et les feuilles pour toi, dit l'ours.

- D'accord, faisons comme vous dites, répondit le vieil homme.

Le vieil homme et l'ours semèrent du blé au printemps. Puis vint le temps des moissons. Le vieil homme et l'ours récoltèrent le blé.

- Partageons le blé, dit l'ours.

- Partageons-le, dit le vieil homme. Prenez ce dont vous avez besoin. L'ours prit les racines et les tiges, et le vieux, les épis jaunes et dorés. Il les moulut, les cuit et en fit du pain chaud, et ne connut pas la faim de tout l'hiver. L'ours essaya les racines et les tiges de blé, et mâcha ses doigts tout l'hiver. Il était très triste et après cela, l'homme et l'ours ne travaillèrent plus ensemble. Ils sont restés des ennemis irréductibles. ■

Références:

- Logonov Vladimir, *Les langues de l'URSS*, éd. Mir, Moscou, 1974.
- Sokolova Ludmila, *Les bases des nouvelles langues iraniennes,* éd. SPB, Kiev, 1974.
- Yârshâter Ehsân, *Le tâti,* Encyclopédie Persica, Vol 17, New York, 2002.
- Minorski Vladimir, *Le tâti*, Encyclopédie de l'Islam, éd. Brill, Londres, 1938.
- http://trilinguis.ru/linguistic/juhur.aspx

Les sacrées vaches

Gilles Lanneau

Lorsqu'il plait à ces dames de s'endormir sur une voir ferrée, le train s'arrête, attend une heure, deux heures, puis redémarre après qu'elles aient daigné bouger un peu. J'en ai fait l'expérience. Personne ne proteste, bien sûr, nous sommes en Inde, et les vaches sont des divinités vivantes.

Le Rig Véda nous raconte une histoire curieuse, d'apparence peu cohérente, et occupant pourtant une large place dans ce texte d'une grande beauté poétique.

Des êtres impurs, malfaisants, dérobèrent des vaches "brillantes" et les retinrent prisonnières sur une lointaine montagne, au fond d'une grotte obscure. Sept hommes sages, des *rishi*, partirent à leur recherche, assistés de quelques dieux, en tête desquels le principal d'entre eux, Indra. Ils réussirent leur entreprise, libérant les vaches et par la même occasion le monde de l'obscurité en laissant apparaître la lumière de l'aurore.

Que cache ce récit?

Il rejoint le mythe iranien où Fereydoun ramène le monde à la lumière après avoir combattu le dragon au sommet d'une montagne. D'aucuns ont vu dans ces mythes le retour des vaches grasses après une longue période obscure. Une glaciation peut-être. Rien n'est sûr.

Retournons dans la région d'Ahourâmân, au Kurdistan. Sur une montagne sacrée, jadis, se rendait un culte en l'honneur de Mithra. Une montagne percée d'une grotte, d'où son nom Mergâvân, *mer* signifiant "caverne" dans le dialecte kurde local, et *gâvân*, "vaches". La Caverne aux Vaches, donc. Un hasard peut-être; aujourd'hui encore, dans les régions montagneuses du pays, il est de coutume d'enfermer dans des grottes les animaux domestiques. Voyons un peu plus loin malgré tout. Nous y trouvons une petite ville nommée Divândarreh. De même que pour Divazni, rapproché de Div Agni (Ag-ni), il est possible de voir dans Divândarreh[1] une déformation de Div Indra, le dieu Indra. Or ces dieux se trouvent associés dans la libération des vaches sacrées du Rig Véda. Serions-nous sur le lieu de la naissance d'un mythe? Comme nous l'étions pour l'Eden de la Bible? Le lieu focal de toutes les genèses? Il faudrait alors trouver un autre sens à cette histoire de vaches!

Un penseur indien renommé, Sri Aurobindo, se pencha un jour sur le Rig Véda, voulut en déchiffrer le sens profond[2]. Il en décortiqua chaque mot, à la lueur de la culture du pays. Et fit une découverte étonnante. *Gô*, le mot indien pour "vache" (*gav* en persan)[3], est porteur d'un deuxième sens. Il signifie aussi "lumière". La lumière venant du ciel, dans sa polarité féminine[4]. Surgit alors un éclairage différent. Nos vaches sont les atomes de la lumière divine, capturés dans la matière, empêchés d'en sortir.

C'est le combat de l'Homme une nouvelle fois, appelé au dépassement. Il doit franchir les sept étapes que représentent les sept *rishi* (les hindouistes y verront les *chakra*). Les dieux l'assistent. Indra est la volonté d'agir, le moteur en quelque sort ; Agni le feu intérieur, poussant l'être à évoluer. L'issue est l'irruption dans la Lumière, rayonnant de cette Lumière, la Xvarenah.

Osons un rapprochement entre ce mythe oriental et notre bonne vieille religion chrétienne.

Remplaçons les vaches par l'Agneau de Dieu (*agnus dei*), et rapprochons la racine *agn* du dieu védique Agni[5]. L'Agneau dans sa mandorle n'est-il pas la Lumière dans l'atome[6]? Il tient la croix, ce chemin à parcourir. Un chemin qu'il montre à l'Homme, difficile, périlleux. Celui-ci n'est pas seul. Il porte en lui Celui de qui il vient. Et vers qui il retourne. ■

1. Ou peut-être *Divan darreh*, la Vallée des Dieux (quoique la ville se situe dans une plaine d'altitude sans rivière).
2. Sri Aurobindo, *Le secret du Vé*da, Editions Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, Inde.
3. Il est intéressant de constater la ressemblance de l'indien *gô* avec l'anglais *cow* et du persan *gav* avec vache. En outre, il est possible que *gô* se soit donné au Kurdistan: les épées courtes ornées d'une tête de vache portaient le nom de *gôrz*.
4. Le cheval, *ashv (asp* en vieux-perse) désignant l'énergie, la force, de polarité masculine.
5. A l'origine "d'igné", de la nature du feu.
6. Notons à ce propos que la Lumière divine, la Xvarenah, était symbolisée par un bélier.

Djavâd Modjâbi, humoriste et poète contemporain iranien

Mahnaz Rezaï
Khadijeh Naderi Beni

Né en 1939 à Ghazvin, Djavâd Modjâbi est un humoriste, poète, écrivain et journaliste contemporain iranien. Rédacteur en chef de la Revue littéraire *Donyâ-ye Sokhan* (Le monde de la parole) pendant un temps, il a publié de nombreux ouvrages. Il est l'une des figures culturelles contemporaines importantes de l'art et de la littérature iraniens.

En art, Modjâbi croit au modernisme et aux arts nouveaux. Dans son œuvre, surtout dans son roman *Bâgh-e Gomshodeh* (Le Jardin Perdu), le passage de la tradition à la modernité entraîne des difficultés et des contradictions pour le protagoniste. Modjâbi y dresse le portrait d'intellectuels iraniens passifs.

Ses ouvrages, comme il l'avoue lui-même, sont marqués par le «surréalisme socialiste». D'une part, il est engagé dans l'imaginaire et de l'autre, il dépeint la réalité de la société. C'est dans la lutte entre la réalité et le rêve que son «surréalisme socialiste» trouve sens. Ce même surréalisme se retrouve dans ses poèmes. Selon Modjâbi, confondre les deux aspects contradictoires de la réalité matérielle et du rêve est bien difficile.

Poète, peintre, chercheur littéraire, critique d'art, journaliste et romancier, Modjâbi est l'auteur d'ouvrages qui sont pour la plupart des best-sellers en Iran. Il est à ce titre l'un des plus importants représentant de la littérature contemporaine persane. Docteur en droit, il était autrefois journaliste au journal *Etelâ'at* (de 1968 à 1979). Il a collaboré avec de nombreuses revues littéraires comme *Ferdowsi*, *Djahân-e Now, Adineh*, etc. Modjâbi a consacré quarante ans de sa vie à des activités littéraires professionnelles. Il est un des poètes qui, depuis une cinquantaine d'années, a essayé de donner une forme et un contenu autonome à sa poésie. Il s'est donc démarqué de la poésie lyrique et romantique, et a tenté d'introduire des concepts nouveaux dans sa poésie. Cependant, il croit au rythme. Certains mots dans sa poésie sont sans rapport avec le sens et sont là pour préserver le rythme. Certains de ses poèmes sont consacrés à la description d'un souvenir, ou d'un thème. Il raconte quelquefois en donnant à sa narration une forme plus ou moins poétique. Ses poèmes ne sont parfois que des histoires narrées linéairement.

Outre la publication de poèmes et de romans, il a également fait des recherches sur les néologismes dans le domaine de l'art conceptuel en Iran. Ses études en art contemporain persan l'ont conduit à rédiger une étude analytique et biographique des œuvres des peintres et des sculpteurs iraniens contemporains en six volumes. Il est également l'auteur d'importantes recherches sur l'histoire de l'humour en rapport avec la situation sociale dans les textes littéraires persans depuis mille ans.

En divisant les écrivains et les poètes contemporains iraniens en trois générations (la première comprenant des auteurs tels que Sâdegh Hedâyat et Nimâ Youshidj, la deuxième des écrivains comme Akhavân Sâles, Sohrâb Sepehri et Ahmad Shâmlou, et la troisième génération étant la génération contemporaine), Modjâbi se classe lui-même dans la troisième génération des poètes, écrivains et chercheurs iraniens. Dans son livre *Negâh-e Kâshef-e Gostâkh* (Le regard inventif hardi), il estime que cette troisième génération a continué à développer les expériences sociales des deux générations précédentes. Les écrivains de la troisième génération sont généralement connaisseurs d'autres branches de l'art et sont souvent actifs dans le domaine de la presse.

Ceci dit, Modjâbi est surtout connu pour son travail d'humoriste. Ses ouvrages traitent de l'humour dans toutes ses catégories soit verbal, soit pictural.

Ahamiyat-e Hassan Boudan (L'importance d'être Hassan) est l'une de ses histoires humoristiques les plus connues. D'un humour noir rappelant les nouvelles de Bahrâm Sâdeghi, cette nouvelle fait partie du recueil *Aghâ-ye Zouzanagheh* (Monsieur le Trapèze).

L'importance d'être Hassan

- Pour son voisin, Hassan est un voisin; pour son épouse, le mari et pour les autres, seulement «Hassan».

On peut le voir dans la rue.

Vous pouvez lui demander de bêcher votre jardin, Hassan bêchera votre jardin.

Hassan porte votre charge sur son dos et vous suit pour que vous puissiez la faire parvenir à un lieu et pour qu'il peigne aussi les chambres. Hassan peint même les chambres.

Si vous criez, il restera muet. Si vous lui reprochez quelque chose, il restera muet.

Si vous lui donnez un repas du soir d'avant, il restera muet.

Vous pensez qu'il est un mouton. Il croit que vous êtes un loup.

- Hassan est un homme doux. Dans la rue, il regarde doucement les affiches.

Dans les meetings, il crie doucement.

Dans les cérémonies de deuil, il pleure doucement. A la maison, si le dîner est prêt, il dîne doucement. S'il n'y a pas de dîner, il bat sa femme doucement.

- Hassan se contente de peu. Il mange du pain et boit du thé le soir, aussi bien que le midi. Mais il peut bien commencer sa journée sans prendre le petit déjeuner. Hassan a un samovar russe que sa femme nettoie et fait briller chaque jour. Hassan aime le *barbari*[1]. Mais il n'a pas l'habitude de séparer la mie du *barbari*.

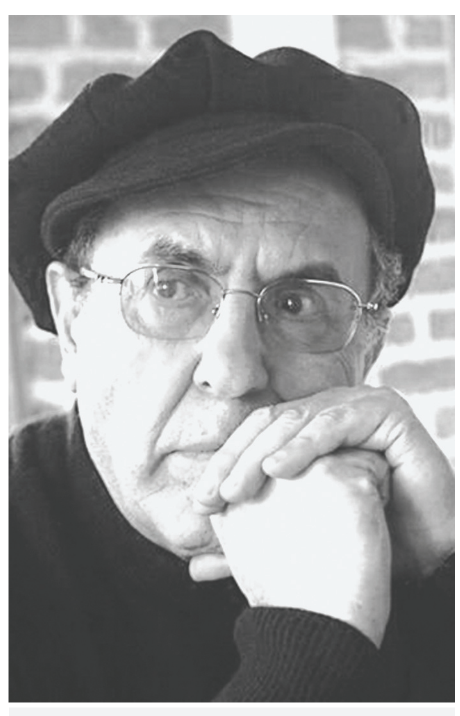
Hassan croit que le sirop de *sekandjebin*[2] est bon. Et il croit que de nos jours, le bon *sekandjebin* ne se trouve plus.

- Hassan est un homme non informé.

Il ne sait pas que les journaux sont publiés pour lui. Il ne regarde que les photos dans les journaux. Il ne sait pas que les banques lui donneraient des récompenses pour son compte bancaire bien fourni.

Il ne sait pas que les poètes moustachus font des rimes pour lui. Il porte lui-même une moustache.

C'est dans la lutte entre la réalité et le rêve que son «surréalisme socialiste» trouve sens. Ce même surréalisme se retrouve dans ses poèmes.



▲ *Djavâd Modjâbi*

Quand on lui dit qu'il est un homme ignorant, il dit seulement: vraiment?

- Dans la maison d'Hassan personne n'est libre.

Quand on lui dit qu'autour de lui il se passe beaucoup de choses d'importance, il ne perd pas contenance.

Son fils aîné forge des fers à cheval dans la forge.

Hassan est heureux que le métier de son fils soit utile pour la société. Son deuxième fils vend des billets. Hassan est content que son fils partage le bonheur des autres. Son cadet brise les vitres des fenêtres des voisins. Hassan se dit: «Ça aussi, c'est un travail.» Et il bat son fils.

Hassan a deux filles. L'une est assez âgée pour ne rien faire. L'autre est assez jeune pour être en état de faire quelque chose.

Hassan pense à marier ses filles. Sa femme aussi pense à marier ses filles. Mais le mari convenable va toujours demander la main des filles des voisins.

- Hassan est joyeux dans les cérémonies de deuil et triste dans les fêtes. Toutefois, le feu d'artifice lui plaît.

Il aime rapporter des lampes tricolores. (…)

- Hassan a déchiré une fois son col dans la rue.

A l'asile d'aliénés et au commissariat de police, on a dit que c'était à cause de la chaleur.

Hassan a donc décidé de déchirer son col un jour d'hiver.

- Hassan habite dans la capitale.

Autrefois, il dormait au pied d'un mur, puis dans une brouette, et puis dans un magasin. Enfin, il s'est marié et dort dans une chambre. Mais dès que l'occasion se présente, il va se coucher en plein air.

Chaque fois qu'Hassan raconte l'histoire de sa vie, ses enfants disent: «Nous aussi, nous voulons nous coucher au pied d'un mur.»

Leur mère leur donne du pain et du thé et les couche. Ensuite, énervée, elle le traite de «rustique».

Hassan demande: «Tu ne l'es pas péquenaud toi?»

Elle dit: «Non, jamais de ma vie. C'était mon père qui l'était.»

Deux poèmes de Djavâd Modjâbi

Le batelier du brouillard

La famille, nombreuse et frivole,
Dans un bateau,
Va à la mer.
Ils chantent et rient à un jour nouveau.
Ils s'éloignent de nous,
Et s'approchent d'un vert profond.
Confus, le brouillard campe derrière le bateau.
La mer est plus proche de la mort que le bateau,
Qui de temps en temps se perd
Dans un espace sans éclat et invisible.
Le batelier ramène à la plage leur place libre.
Sans les chants et les rires neufs qui se perdirent avec eux.
Leur souvenir ne prend plus de place sur la plage
Même dans le cadre d'une photo de souvenir.

Quelques mots adressés au prétentieux

Le «mot» ne vieillit pas et son sens
Devient plus jeune et plus beau de jour en jour.
Et cela surtout dans la poésie,
Et dans la prose parfois pour toi.
Juste contraire à l'homme
Dont le corps devient engrais et le souvenir, cendrier
Par la serpe de la mort.

Alors! Que tu es audacieux
D'avoir présenté au marché
Du cendrier jeune et de l'engrais beau! ■

1. Sorte de pain iranien.
2. Sirop fait de vinaigre et de sucre.

Bibliographie :
Modjâbi, Djavâd, *Majmoueh-ye Ash'âr* (Recueil de poèmes), Téhéran, éd. Negâh, 1999.
-, *Negâh-e Kâshef-e Gostâkh* (Le regard inventif hardi), Téhéran, éd. Ofogh, 2001.
-, *Shenâkht nâme-ye Djavâd Modjâbi* (Présentation de Djavâd Modjâbi), Téhéran, éd. Ghatreh, 2004.

Lettre à Antoine de Saint-Exupéry

Parvâneh Pourang
Traduit par
Roshanak Danaei

Bonjour Antoine,

Le Petit Prince est revenu de la même planète, avec les mêmes soucis et inquiétudes. Il semble que, hors de cette planète, le temps soit incapable de miracle.

Il n'aurait jamais dû revenir.

Peut-être que c'est dans l'absence que demeure l'espérance…

Maintenant, ce petit prince n'a plus de rose dont l'idée pourrait l'apaiser.

Il ne veut plus rien apprivoiser; peut-être pense-t-il que l'apprivoisement fait perdre la beauté des choses.

Un très grand amoureux prend plaisir à l'âme sauvage de son bien-aimé, à sa simplicité.

Maintenant ce petit prince est même fatigué d'être représenté…

Mais peut-être que si tu n'étais pas parti, il se serait senti moins seul…

Peut-être que la vie est aussi pour nous comme une proie pour le boa: pendant la digestion, on se plonge dans un sommeil terrestre, un sommeil qui fait de nous de grandes personnes désagréables.

La vie est un appât dont on est soi-même la proie; et on l'avale avant même de la choisir.

Maintenant, ces grandes personnes me demandent de m'intéresser, comme toi, à mes études.

Ces grandes personnes sérieuses qui s'occupent de choses sérieuses ou croient s'occuper de choses sérieuses me semblent bien ridicules.

On ne peut communiquer avec ces grandes personnes que par le langage.

Pour savoir si des hommes sont vraiment à même de comprendre, je ne recours plus à la peinture, mais à mes yeux: si tu les regardes fixement, certains d'entre eux ne pourront supporter ton regard; alors tu sens que ton regard est plus profond que le leur, ou ils te croiront amoureux ou fou.

Je pense qu'il y a six ans tout seul dans le désert du Sahara, tu as passé les meilleurs jours, les jours les plus fructueux de ta vie; comme pour moi au Moyen-Orient…

Je comprends pourquoi tu n'as pu résister à la demande du petit prince; parfois, on sent qu'il faut avancer; peu importe ce qui nous attend au bout du chemin…

Le problème c'est que les hommes d'aujourd'hui ne croient plus au mystère; ils connaissent des formules par cœur; ils ont trouvé la réponse à une question qu'ils ne connaissent pas encore!

Peut-être que si on ne voyait pas notre bien-aimé, tout comme le mouton du Petit Prince dans sa caisse, peut-être que si notre seul bonheur était de sentir sa présence, on l'aimerait beaucoup plus; aimer, sans l'espoir de pouvoir le joindre.

Tu étais une grande personne parce que tu voulais que tout le monde prît tes malheurs au sérieux; exactement comme les hommes d'aujourd'hui qui ne parlent pas, mais jouent.

Je parle des jeux qu'Éric Brin a expliqués…

Si tu avais été une gentille grande personne, tu saurais de quoi je parle…

Si l'on marche droit devant soi, sur une planète comme celle du Petit Prince, on ne s'égarera jamais; il faut seulement faire attention aux directions pour ne pas confondre le lever et le coucher du soleil.

Tu as dit que les enfants devaient être indulgents

envers les grandes personnes;

Mais si les grandes personnes infestent la planète?

Maintenant les baobabs deviennent de plus en plus épais…

J'ignore seulement combien de temps reste jusqu'à l'explosion de cette planète?

Ces grandes personnes ne font que se rendre belles; elles n'embellissent jamais la planète, elles ne l'émondent jamais.

Un bel adulte entre les baobabs laids et grossiers.

Peut-être n'a-t-on jamais eu la chance de voir de belles choses grandioses, et que l'on n'a jamais vu que de grandioses laideurs.

Maintenant, les grandes personnes sont devenues si sérieuses que non seulement elles ne cherchent à savoir à quoi servent les épines, mais utilisent de belles fleurs pour dissimuler la laideur de leur visage et l'absurdité de leur regard.

Maintenant, les hommes qui peuvent manifester leur amour avec de belles fleurs sont ceux qui ont fait beaucoup plus que les autres des additions, ceux qui ont le plus amassé.

Les grandes personnes ne sont pas contentes que leur fleur soit sur une planète éloignée; elles veulent la serrer dans leurs bras jusqu'à la faner.

Voici la seule façon d'appréhender la beauté des fleurs, la seule façon d'appréhender leur beauté.

Il faut se contenter de regarder les fleurs, de les respirer, comme l'amour; la parole met fin à l'amour.

Peut-être que la rose était le fruit d'un baobab qu'on avait aimé.

Les grandes personnes occupent beaucoup de place parce qu'elles ont des esprits complexes et aussi des vies compliquées.

Maintenant, il est difficile pour ces hommes qui manquent de racines de connaître les mystères.

Le monde est simple pour les rois comme la vie l'est pour nous.

Nous les hommes, nous péchons pour oublier qu'on est pécheur.

Chaque péché est un onguent douloureux pour les blessures précédentes.

Beaucoup de savants font comme le géographe fait: noter et catégoriser ce que les explorateurs ont découvert; c'est pourquoi je préfère être explorateur plutôt que savant.

Maintenant, il n'est plus important de comprendre l'existence des montagnes et des mers; ce qui est important, c'est de savoir leurs noms par cœur.

Ce qui cause problème c'est que les hommes sont tous pareils, c'est pourquoi ils ne peuvent jamais avoir d'amis. Ce qu'ils disent est toujours répétitif, si répétitif qu'il n'est plus besoin de parler, de connaître les mystères…

Il se pourrait alors que tu tombes amoureux d'une question; celle que tu décèleras dans un regard, c'est à ce moment qu'on te dira amoureux.

Mais si tu trouves réponse à cette question tout se défera; c'est dans le mystère qu'il te faudra vivre.

Toutes les roses ont besoin d'être uniques ou de feindre d'être uniques pour qu'on ait toujours besoin d'elles.

Si tu crois que posséder des choses simples et ordinaires ne suffit pas pour être un prince, tu es du même avis que moi, mais tu seras bientôt habitué à cette vie simple et monotone et ta plus grande occupation sera d'additionner:

Additionner des fleurs, des moutons, des planètes…

Maintenant, pour ces hommes, le luxe est plus important que l'amour, si bien qu'on peut acheter l'amour avec le luxe.

Maintenant, les grandes personnes ont oublié les étoiles; personne ne lève plus les yeux pour les regarder.

Les étoiles continuent de briller, pour des yeux qui ne les attendent point.

Penses-tu que le meilleur choix pour ce Petit Prince soit aussi de partir?

Le Petit Prince devait partir car s'il était resté, il serait devenu une grande personne répugnante.

Quel est le meilleur choix pour moi? Et pour toi?

Esclave de la planète ■

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال
- 1 an 40 000 tomans
- 6 mois 20 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*)	مؤسسه
Nom / نام خانوادگی	Prénom / نام
Adresse	آدرس
Boîte postale / صندوق پستی	Code postal / کدپستی
E-mail / پست الکترونیکی	Téléphone / تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- شش ماهه ۷۰۰/۰۰۰ ریال
- یک ساله ۱/۴۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- 1 an 140 000 tomans
- 6 mois 70 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

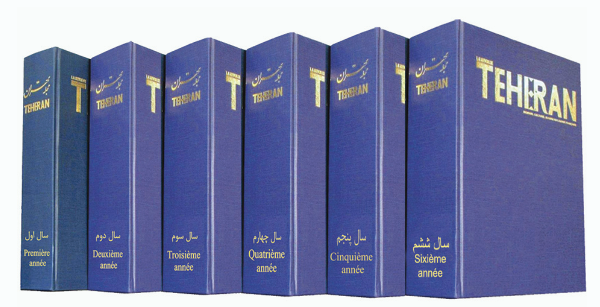
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت،**
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des soixante douze premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en six volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم و ششم مجلهٔ تهران
شامل هفتاد و دو شماره در شش مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلۀ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسۀ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
جمیله ضیاء
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیر بریگودیو
بابک ارشادی
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

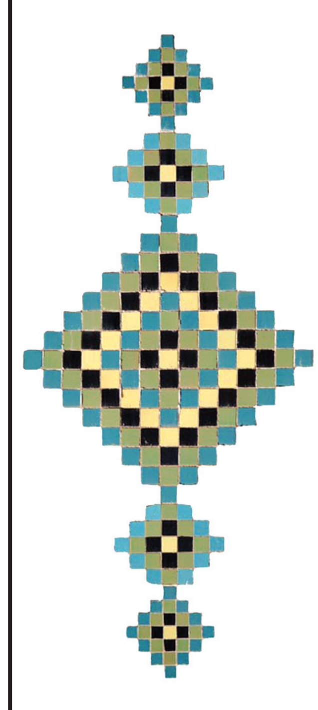
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسۀ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
***Lettres de l'alphabet persan en style* golzâr**


مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۸۸، اسفند ۱۳۹۱، سال هشتم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir